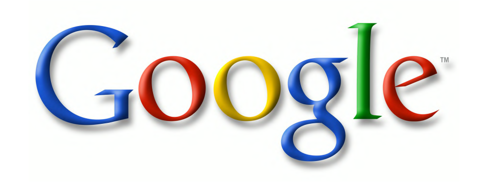




NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07480311 9


856

VOYAGE
D'UN AMÉRICAIN
A LONDRES.

DE LIMPRIMERIE DE P. DUPONT,
HÔTEL DES FERMES.

VOYAGE
D'UN AMÉRICAIN
A LONDRES,
OU
ESQUISSES SUR LES MŒURS
ANGLAISES ET AMÉRICAINES;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE M. IRWIN WASHINGTON.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ PONTHIEU, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 252.

1822.

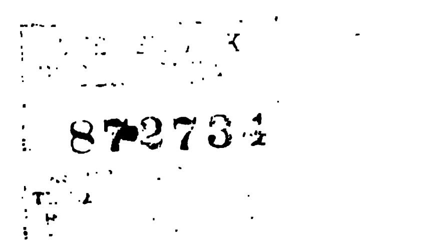


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE,

TOME PREMIER.

TOME SECOND.

FIN DE LA TABLE.

Dédié

à Sir Walter Scott,

Barronnet,

comme un témoignage de l'admiration
et de l'affection de l'Auteur.

DEUX MOTS SUR L'AUTEUR.

> « L'homme qui s'éloigne de son pays prend en peu de temps des formes si monstrueuses, qu'il est contraint de changer ses manières, et de vivre comme il le peut, et non comme il le voudrait. » LYLY'S EUPHUES.

J'AI toujours aimé à contempler de nouvelles scènes et à observer des manières et des caractères originaux. Je commençai mes voyages dès mon enfance; car j'allai plusieurs fois à la découverte dans les quartiers éloignés et les régions inconnues de ma ville natale, non sans causer de fréquentes alarmes à mes parens, et sans ajouter aux émolumens du crieur public que l'on envoyait à ma recherche.

En augmentant en âge, j'étendis le cercle de mes observations; j'employais les après-dîners de mes jours de congé à faire des ex-

cursions dans les campagnes environnantes. Je devins familier avec les noms de tous les endroits célèbres par des fables ou des histoires remarquables; je connaissais tous les lieux où un assassinat, un vol avaient été commis, un revenant aperçu, etc. Je visitai les villages voisins et j'ajoutai beaucoup à mes connaissances, en faisant des remarques sur leurs mœurs et leurs coutumes, et en conversant avec leurs sages et leurs grands hommes.

Pendant un long jour d'été, je m'aventurai même sur le sommet de la montagne la plus éloignée, d'où ma vue s'étendit sur plusieurs milles d'une terre inconnue, et je fus étonné de l'immensité du globe que j'habitais.

Ce désir d'errer prit de la force avec les années. Les livres et les relations de voyages devinrent mon unique passion, et, en les dévorant, je negligeai mes exercices classiques. Lorsqu'il faisait beau, je rodais avec plaisir sur la jetée et de là je suivais les vaisseaux se dirigeant vers des climats éloignés;

mes yeux avides voyaient leurs voiles se perdre dans le lointain, et je m'élançais en imagination aux confins de la terre.

Des lectures et des pensées plus approfondies, tout en donnant des bornes raisonnables à cette vague inclination, ne servirent qu'à la rendre plus décidée. Je visitai plusieurs parties de mon pays ; si je n'avais été influencé que par l'amour d'une belle nature, je n'aurais point cherché ailleurs à me satisfaire ; car il n'y a point de pays où ses charmes aient été autant prodigués. Jamais en contemplant les lacs majestueux de cette contrée, semblables à des mers d'un argent liquide, ses montagnes entourées de vapeurs brillantes, ses vallées fécondes sans culture, ses cataractes terribles mugissant dans la solitude, ses plaines immenses parées d'une verdure spontanée, ses rivières larges et profondes roulant dans un silence solennel leurs eaux vers l'Océan, ses forêts sans bornes où la végétation étale toute sa magnificence, son ciel

resplendissant de tout l'éclat des nuages de l'été et d'un soleil brillant, jamais, dis-je, l'Américain a-t-il besoin de chercher au-delà de son pays le beau et le sublime du spectacle de la nature.

Mais l'Europe me présentait réunis les charmes de la poésie et de l'histoire. Là se retrouvent les chefs-d'œuvre de l'art, les rafinemens d'un monde civilisé, et les nuances délicates des coutumes anciennes et nationales. Ma terre natale ne renfermait que de jeunes espérances; l'Europe était riche par les trésors accumulés des siècles. Ses ruines mêmes retraçaient l'histoire des temps qui n'étaient plus, et chaque pierre tombant en poussière y rappelait un souvenir. Je désirais ardemment voir de près cette perfection si renommée et parcourir les sentiers de l'antiquité. Errer autour du château ruiné, méditer sur la tour croulante, échapper enfin aux réalités ordinaires et au présent, pour me perdre dans les ténébreuses grandeurs du

passé, tels étaient les vœux que je formais.

Je voulais en outre voir les grands hommes de la terre. Nous avons, il est vrai, nos grands hommes en Amérique ; chaque ville en renferme un assez bon nombre. J'ai eu aussi des rapports avec eux, et j'ai failli me dessécher dans l'obscurité où ils m'avaient placé; car il n'y a rien de plus dangereux pour les esprits ordinaires que les hommes importans, surtout l'homme important d'une ville. Mais je désirais voir les grands hommes de l'Europe; car j'avais lu dans les ouvrages de plusieurs philosophes que tous les animaux, et les hommes entre autres, dégénèrent en Amérique. Un génie européen, pensais-je donc, doit être aussi supérieur au génie américain qu'un pic des Alpes à une montagne des bords de la baie d'Hudson.

J'étais confirmé dans cette idée par l'importance comparative et la suprématie qu'usurpaient sur nous plusieurs voyageurs anglais qui, à ce qu'on m'assura, n'étaient que

de très-petits personnages dans leur pays. Je visiterai cette terre merveilleuse, me dis-je, et je verrai cette race gigantesque dont je suis dégénéré.

Mon sort heureux ou malheureux a toujours été de pouvoir satisfaire ma passion errante. J'ai parcouru plusieurs pays, et j'ai été témoin de plusieurs scènes changeantes de la vie humaine. Je ne puis dire les avoir étudiées avec l'œil d'un philosophe, mais avec le regard oisif de ces humbles admirateurs de tableaux qui, en rodant autour des fenêtres d'un magasin de gravures, sont attirés quelquefois par les traits de la beauté, tantôt par la difformité d'une caricature, ou par l'aménité d'un paysage. Comme il est devenu à la mode de voyager un crayon à la main et de rapporter des porte-feuilles remplis d'esquisses, je me suis décidé à en rassembler quelques-unes.

Cependant, quand je jette un coup-d'œil sur les notes que j'ai prises dans ce dessein,

je perds tout courage, en voyant combien mon humeur paresseuse m'a écarté des objets principaux étudiés par les voyagèurs qui veulent faire un livre. Je crains de faire éprouver le même *désappointement* qu'un malheureux peintre en paysages qui avait voyagé sur le continent, et qui, suivant toujours le cours de son imagination vagabonde, avait esquissé des réduits et des endroits écartés. Son porte-feuille était rempli de chaumières, de paysages et de ruines obscures; mais il avait négligé de peindre Saint-Pierre ou le Colisée, la cascade de Terni ou la baye de Naples, et il n'y avait pas un seul glacier ou un seul volcan dans sa collection.

VOYAGE
D'UN AMÉRICAIN
A LONDRES.

LA TRAVERSÉE.

> Je chercherai les navires submergés au fond de l'Océan ; je leur demanderai l'histoire des passagers qui se sont engloutis avec eux, et le but de leur malheureux voyage.
>
> VIEILLES POÉSIES.

C'EST une cxcellente préparation pour un Américain qui doit visiter l'Europe, que le long voyage qu'il cst obligé de faire. L'absence des scènes tə des occupations du monde donne à l'esprit une disposition singulièrement propre à recevoir des impressions vives

et neuves ; ce vaste espace de mer qu'il faut franchir pour passer de l'un à l'autre hémisphère, est comme une page blanche dans la vie. En Europe, les caractères et les mœurs de deux peuples voisins ont une différence si légère, que le voyageur s'aperçoit à peine s'il a quitté un pays pour passer dans un autre ; mais un Américain ne s'embarque que pour se voir lancé sur l'autre rive dans le tumulte et les événemens d'un monde qui lui est inconnu.

Les voyages par terre offrent une série de scènes, une succession suivie d'incidens, qui continuent l'histoire de la vie et ne laissent point à l'esprit le temps de s'appesantir sur les objets dont il s'est séparé avec douleur. Nous traînons, il est vrai, une chaîne qui s'allonge à mesure que notre pélerinage s'étend, mais nous la lâchons derrière nous anneau par anneau, et nous sentons que le dernier chaînon tient toujours à notre première demeure.

Mais un long trajet par mer nous isole subitement ; il nous fait sentir que nous sommes arrachés à une existence paisible, et lancés au gré des vents sur un élément dangereux; il ouvre, entre nous et la patrie, un gouffre de tempêtes, de terreurs, d'inquiétudes; il rend les distances sensibles et cruelles et le retour incertain.

Telles étaient du moins mes réflexions lorsque je vis les rives bleuâtres de ma terre natale s'évanouir au loin, comme un nuage sur l'horizon. Il me sembla que je venais de fermer un volume de ma vie avec tout ce qu'il contenait, et que j'avais le temps de méditer avant d'en ouvrir un autre. Cette terre que je voyais disparaître à mes yeux, cette terre qui contenait tout ce que je chérissais dans le monde, quelles vicissitudes l'attendaient peut-être? Quelles aventures pouvaient m'arriver avant que je pusse venir la revoir encore? Celui qui commence une vie errante peut-il prévoir où il sera entraî-

né? quelle sera l'époque de son retour? et s'il est dans son destin de jamais revoir les lieux de son enfance.

Un voyage par mer est rempli de sujets de méditations. Mais ces méditations roulent sur les merveilles de l'Océan et des airs, et tendent toujours à éloigner l'esprit des choses du monde.

Pendant les jours de calme, j'aimais à me placer sur le tillac ou sur les hunes du grand mât; et de là je contemplais souvent pendant plusieurs heures la surface paisible d'une mer d'été. J'admirais les édifices bizarres que formaient les nuages dorés au-dessus de l'horizon. Je me plaisais à en faire des royaumes enchantés que je peuplais d'êtres imaginaires, et je suivais les douces ondulations des vagues qui, roulant au loin leurs ondes argentées, semblaient aller mourir sur ces heureux rivages.

J'éprouvais une sensation délicieuse dans ce mélange de crainte et de sécurité avec lesquelles j'observais de la hauteur vacillante où

j'étais placé, les monstres de la mer et leurs jeux sauvages. Une multitude de marsouins rodaient autour du navire; les baleines élevaient lentement leurs dos immenses sur la surface des eaux; les avides requins s'élançaient comme des spectres dévorans à travers les flots azurés. Mon imagination rassemblait tout ce que j'avais appris de ce monde marin que je voyais au-dessous de moi. Tout ce que l'on m'avait dit de plus merveilleux sur les monstres difformes qui se blottissent dans les profondeurs de la mer, toutes les terribles rêveries qui remplissent les contes des pêcheurs et des matelots se retraçaient alors à ma mémoire.

Quelquefois un vaisseau lointain, glissant sur la surface de l'Océan, offrait un nouveau but à mes réflexions oisives. Combien me paraissait intéressante cette fraction du monde qui se hâtait d'aller rejoindre la grande masse des êtres animés! Quel glorieux monument du génie de l'homme, que celui qui triom-

phe des vents et des flots, qui met en communication les extrémités de la terre, qui établit un échange de biens en transportant dans les contrées du nord toutes les richesses du midi, qui répand partout les lumières de la science, et les bienfaits de la vie civilisée, qui réunit enfin les portions dispersées de la race humaine, entre lesquelles la nature semblait avoir posé une barrière insurmontable!

Un jour nous aperçûmes un corps informe flottant à quelque distance. Sur mer tout ce qui rompt la monotonie de l'espace attire l'attention. Nous reconnûmes que c'était le mât d'un bâtiment qui avait entièrement fait naufrage; on y voyait encore les restes des mouchoirs avec lesquels les malheureux qui le montaient s'étaient attachés pour n'être pas enlevés par les vagues. Aucun indice ne put nous faire reconnaître le nom de ce vaisseau. Ce débris avait flotté plusieurs mois; une multitude de coquillages s'y étaient fixés, et de longues plantes marines le couvraient.

« Hélas! que sont devenus les hommes de l'équipage? depuis long-temps ils ne sont plus, ils sont morts victimes de la fureur des tempêtes; leurs ossemens blanchissent maintenant dans les abymes des mers; le silence et l'oubli ont passé sur eux comme les flots, et personne n'a pu raconter l'histoire de leur mort.

« Que de soupirs ce bâtiment a dû causer; que de prières lui auront été offertes près des foyers abandonnés dans la patrie! Combien de fois une amante, une épouse, une mère auront dévoré des nouvelles incertaines, pour y recueillir des indices trompeurs sur le voyageur égaré de l'Océan! Comme leur attente a dû se changer en inquiétude, l'inquiétude en crainte, et la crainte en désespoir! Mais hélas! aucun souvenir ne viendra récompenser leur amour! Tout ce que l'on pourra désormais savoir c'est que le vaisseau est parti du port, et qu'il n'a jamais reparu.

La vue de ce débris donna lieu au récit de plusieurs anecdotes effrayantes. Vers le soir, le temps qui jusqu'alors avait été beau, devint sombre et menaçant; il semblait annoncer ces tempêtes soudaines qui viennent quelquefois détruire la sérénité du plus heureux voyage. Nous étions assis autour d'une lampe dont la faible clarté était plus sinistre que l'obscurité des orages; chacun raconta ses périls passés pour chasser l'idée des périls présens.

« Je faisais voile, dit à son tour le capitaine, sur un fort bâtiment, à travers les bancs de Terre-Neuve : les sombres brouillards qui couvrent ces contrées nous empêchaient, même pendant le jour, de voir un peu au-delà de l'avant; mais pendant la nuit il devenait si épais qu'on ne pouvait plus distinguer aucun objet. Je fis mettre des lumières au grand mât; je plaçai constamment un homme de quart pour veiller sur les bâtimens pêcheurs qui ont la coutume de rester à l'ancre sur les bancs. Nous avions une brise

gaillarde, et nous faisions grande marche. Tout à coup l'homme de quart donne l'alarme : Une voile en avant de l'avant! Il avait à peine proféré ces mots que nous étions sur elle. C'était une petite ogelette à l'ancre, présentant sa bordée en travers. Son équipage était endormi et avait négligé de hisser son fanal. Nous la frappâmes précisément au milieu; le poids et la force de notre vaisseau la firent enfoncer, nous passâmes sur elle, et nous fûmes entraînés dans notre course.

« Au moment où la goelette coulait à fond j'entrevis deux ou trois hommes à demi-nus, s'élançant de leurs hamacs dans la mer; ils furent aussitôt engloutis dans les flots en poussant des cris affreux. J'entendis leurs gémissemens mêlés au bruit des vents et des vagues; mais la brise qui les apportait à nos oreilles emporta bientôt notre bâtiment au-delà de la portée de leurs voix. Jamais ces cris ne sortiront de ma mémoire.

Nous faisions une marche si forte qu'il se passa quelque temps avant que nous pus-

sions revirer notre bâtiment; nous revînmes à l'endroit où nous pûmes présumer que la goelette s'était perdue, nous croisâmes pendant quelque temps au milieu du brouillard; on tira le canon de signal, et nous écoutâmes avidement si les malheureux échappés du naufrage ne nous répondaient point; mais tout resta en silence autour de nous, et nous n'avons jamais rien appris sur les infortunés que j'avais vu périr dans un moment.

J'avoue que ces histoires mirent pendant quelque temps un terme à mes rêves brillans. L'orage augmentait avec la nuit. La mer était agitée et dans un violent tumulte. Il y avait quelque chose de terrible et de lugubre dans le bruit des vagues qui se heurtaient, et des lames qui se brisaient. Les flots semblaient attirer les flots. Quelquefois le sombre voile de nuages suspendus au-dessus de nos têtes, paraissait déchiré par la flamme des éclairs qui brillaient avec un vif éclat sur les ondes écumantes, et qui redoublaient l'horreur des intervalles d'obscurité. Le tonnerre

grondait sur la vaste étendue des mers, et ce fracas était répété, prolongé par les flots qui s'élevaient en montagnes.

Quand je voyais le vaisseau ébranlé se précipiter au fond de ces gouffres mugissans, il me semblait qu'il ne pouvait sans miracle se relever et conserver l'équilibre. Quelquefois une lame menaçante semblait prête à nous engloutir, et il n'y avait qu'un mouvement habile du gouvernail qui pût nous sauver de son choc.

Le sifflement des vents à travers les agrès résonnait comme des gémissemens funèbres. Je n'entendais qu'en frémissant de terreur le craquement des mâts et le déchirement des cloisons, quand le vaisseau roulait sur cette mer orageuse. Il me semblait que la mort en fureur errait autour de notre prison flottante, et demandait sa proie...... Un clou venant à manquer, la seule ouverture d'une planche aurait pu lui donner entrée....

Un jour serein, une mer paisible, un bon

vent, dissipèrent enfin mes frayeurs. Lorsqu'on est sur mer, il n'est guère possible de résister à la douce influence d'un beau ciel, aux espérances que donne un vent favorable. Quand un vaisseau est orné de toutes ses voiles, qu'elles sont toutes enflées, et qu'il poursuit paisiblement sa carrière, qu'il semble bien le dominateur des flots! un voyage maritime est une source intarissable de rêveries..... Mais il est temps d'arriver au rivage.

Ce fut par une belle matinée que le cri tant désiré de *terre* se fit entendre, du haut du grand mât. La multitude de sensations qui s'empare du cœur d'un Américain, lorsqu'il voit pour la première fois les rives de l'Europe, ne peut être bien conçue que par ceux qui les ont éprouvées comme lui. Le seul nom d'Europe réveille en lui une foule de sentimens. C'est pour lui la terre promise, le pays des prodiges qui ont occupé son enfance, la patrie des chefs-d'œuvre qu'il a étudiés dans ses années de travail.

Depuis le cri de terre, tout excitait en moi une curiosité dévorante. Le vaisseau de ligne, qui, semblable à un gardien gigantesque, croise le long des côtes; les terres avancées de l'Irlande, les montagnes Galloises qui élèvent jusqu'aux nues leurs pointes menaçantes, tout étonnait mon imagination enflammée.

En voguant vers la Mersey, j'examinais les côtes avec mon télescope, et mon œil se reposait avec délices sur de jolies chaumières, sur de charmans bosquets, sur des pelouses verdoyantes. J'aperçus les ruines immenses d'une abbaye couverte de lierres, et la flèche pyramidale d'une église de campagne qui s'élevait au-dessus de la cime des collines environnantes; ce paysage m'offrait l'Angleterre.

La mer et le vent étaient si favorables que notre bâtiment put aborder de suite à la jetée; elle était couverte d'une foule de spectateurs oisifs, et de personnes plus intéressées qui venaient attendre l'arrivée d'un parent ou d'un ami. Je distinguai de suite le négo-

ciant auquel le bâtiment avait été consigné. Je le reconnus à son visage inquiet et à son front soucieux; il tenait une main dans sa poche; sifflait d'un air occupé, et marchait de long en large dans l'espace resserré que la foule lui avait accordée en considération de son importance du moment.

Des saluts et des félicitations s'échangeaient entre le navire et le rivage, toutes les fois que deux amis se reconnaissaient. Je remarquai particulièrement une jeune femme vêtue avec pauvreté, mais d'un extérieur intéressant : elle devançait le reste de la foule; et son regard semblait vouloir hâter l'arrivée du bâtiment pour y découvrir quelque figure chérie.

Une voix foible l'appela par son nom. C'était celle d'un pauvre pilote qui avait été malade tout le temps de la traversée, et qui avait excité la compassion de tout l'équipage. Dans les beaux jours ses camarades lui arrangeaient à l'ombre un matelas sur le pont;

mais dans les derniers temps sa maladie était tellement devenue grave, qu'il avait été obligé de se retirer dans son hamac, où il ne témoignait plus que le désir de revoir sa femme avant de mourir. On l'avait monté sur le pont au moment où nous abordâmes; il était alors penché sur les haubans, mais sa figure était si changée, si pâle et si maigre, qu'il n'était pas étonnant que le regard même de la tendresse ne pût le reconnaître.

Au son de sa voix, sa femme fixa les yeux sur lui, et ce regard lui fit entrevoir de suite un avenir de douleur. Elle joignit les mains, poussa un faible gémissement, se tordit les bras dans une angoisse silencieuse....

Bientôt tout devint trouble et fracas par la rencontre des parens; les félicitations des amis, les consultations des hommes d'affaires. Seul, je restais oisif et solitaire. Je n'avais point d'ami à rencontrer; point de complimens à recevoir. Je descendis sur la terre de mes aïeux : mais je sentis que j'y étais étranger.

L'ABBAYE DE WESTMINSTER.

> Un simple monument, une pierre peinte, satisfont maintenant les mânes silencieux de ces hommes dont le monde entier ne pouvait rassasier jadis l'ambition.
> CHRISTOLERO.

DANS un de ces jours sombres et mélancoliques de la fin d'automne, lorsque les ombres du matin presque confondues avec les ombres du soir, répandent leur tristesse sur les derniers jours de l'année, je passai plusieurs heures à visiter l'abbaye de Westminster. La lugubre magnificence de cet édifice, me semblait être en harmonie avec la saison. Lorsque j'en passai le seuil, je crus rétrograder vers les régions de l'antiquité, et me perdre parmi les ténèbres des siècles.

De la cour intérieure du collége de Westminster, on s'engage dans un long passage voûté en forme de souterrain, et faiblement éclairé par des jours pratiqués dans l'épaisseur des murs. A travers cette sombre entrée j'aperçus les cloîtres, et la figure d'un vieil huissier couvert d'une robe noire, qui paraissait glisser le long de ces voûtes ténébreuses comme un spectre évoqué des tombes voisines. Les tristes restes monastiques qui environnent l'abbaye préparent l'âme au recueillement. Les cloîtres retiennent encore quelque chose de la tranquillité et de la solitude des temps qui ne sont plus. Les murs grisâtres sont décolorés par l'humidité et s'écaillent de vieillesse; une enveloppe de mousse blanche couvre les inscriptions des monumens, et dérobe à la vue les emblèmes funéraires. Tout porte l'empreinte des outrages gradués du temps; mais offre encore, même dans sa décadence, quelque chose de beau et de touchant.

Le soleil d'automne répandait sa teinte jaunâtre sur la cour qui est au milieu des cloîtres; ses rayons brillaient sur une pelouse desséchée, placée au centre de cette cour, et jetaient sur un angle du passage voûté une espèce de lumière ténébreuse. A travers les arcades l'œil apercevait, dans les cieux, des espaces bleuâtres ou des nuages passagers, et contemplait le faîte de l'abbaye doré par le soleil, s'élevant dans l'azur de la voûte céleste.

Comme je parcourais les cloîtres, tantôt méditant sur ce mélange de gloire et de décadence, et tantôt cherchant à déchiffrer les inscriptions des pierres sépulcrales qui formaient le pavé sur lequel je marchais, mes regards se fixèrent sur trois figures grossièrement sculptées en relief, mais presque usées par les pas des hommes de plus d'une génération. C'étaient les portraits de trois des premiers abbés; les épitaphes étaient entièrement effacées, il ne restait que les noms qui sans doute avaient été renouvelés dans des temps plus modernes. Ces noms étaient: *Vi-*

talis abbas 1082, *Gislabertus Crispinus abbas* 1114, *et Laurentius abbas* 1176. Je restai quelque temps absorbé auprès de ces reliques fragiles de l'antiquité, qui, semblables à ces débris échappés au naufrage des siècles, nous indiquent seulement que tels êtres ont existé et ont péri; nous n'apercevons près d'eux que la futilité de l'orgueil des hommes qui cherchent encore à s'attirer des hommages dans leur cendre, et à vivre par une inscription! Quelque temps encore, et ces archives éphémères n'existeront plus. Alors le monument cessera d'offrir un souvenir.

Tandis que je regardais ces tombeaux, je fus tiré de mes réflexions par le son de la cloche de l'abbaye qui retentissait de voûtes en voûtes, répété par l'écho des cloîtres. Il est presque effrayant d'entendre, au milieu des tombeaux, cet avertissement du temps qui s'écoule, et des heures qui ne sont plus, et qui, semblables aux vagues de la mer qui se succèdent, nous entraînent dans la tombe.

Je continuai ma. promenade jusqu'à une porte ceintrée donnant dans l'intérieur de l'abbaye. Ici la majesté du bâtiment nous frappe par son contraste avec les voûtes du cloître. L'œil voit avec étonnement ces colonnes cannelées d'une dimension gigantesque, d'où s'élancent des arches à une hauteur prodigieuse. L'homme, autour de leurs bases, se trouve presque réduit à la nullité par la comparaison de ses ouvrages avec lui-même. L'immensité et la tristesse de ce vaste édifice excitent en nous un sentiment mystérieux et profond. Nous marchons avec précaution dans la crainte d'interrompre le silence de la mort, tandis que chaque pas retentit le long des murs, parmi les sépulcres, et nous fait de plus en plus sentir la sainte tranquillité des lieux que nous troublons.

Il semble que la majesté du lieu influe sur l'âme, et nous force à un respect silencieux. Nous sentons que nous sommes entourés des restes accumulés de ces hommes qui ont rem-

pli l'histoire de leurs actions et la terre de leur renommée. Cependant nous sommes disposés à sourire de la vanité humaine en voyant ces ossemens entassés s'entre-choquer dans la poussière. Quelle parcimonie est observée dans le choix de notre dernière demeure ! Un réduit obscur, une petite portion de terre, deviennent l'apanage de ceux que des royaumes ne purent satisfaire pendant leur vie ! Quelles ruses, quels artifices n'emploie-t-on pas pour attirer l'attention éphémère du voyageur, et pour arracher, quelques années encore à l'oubli, un nom qui aspirait jadis à être, pendant des siècles entiers, l'objet des pensées et de l'admiration du monde.

Je passai quelque temps dans ce qu'on appelle *le coin des poëtes*, qui occupe le bout d'une des nefs de l'abbaye. Les monumens sont généralement simples, car la vie d'un homme de lettres ne fournit point de sujet remarquable au sculpteur. Des statues ont été érigées à

la mémoire de Shakespeare et d'Addisson; mais la plupart des autres n'ont que des bustes, des médaillons, et quelquefois de simples inscriptions.

Malgré la modestie de ces monumens, j'ai toujours observé que ceux qui visitent l'abbaye s'y arrêtent plus long-temps qu'ailleurs. Un sentiment doux et tendre prend la place de la froide curiosité ou de la vague admiration avec lesquelles l'on contemple les sarcophages splendides des grands et des héros. Mais on reste auprès des premiers comme auprès du tombeau d'un ami; il y a une espèce d'association entre l'auteur et le lecteur. La postérité ne connaît les autres hommes que par l'histoire, qui devient de plus en plus obscure à mesure qu'elle s'éloigne de l'époque où nous vivons : mais les relations qui ont lieu entre nous et un auteur, sont toujours nouvelles, actives et directes. Celui-ci a plus vécu pour nous que pour lui-même; il a sacrifié les jouissances présentes et s'est dérobé

aux plaisirs de la société par le désir d'établir des rapports plus intimes entre lui et les siècles à venir.

L'homme doit chérir la renommée d'un poète, car elle n'a pas été achetée par des actions violentes et sanguinaires, mais au prix de ses plaisirs La postérité doit accueillir son souvenir avec reconnaissance; car l'héritage qu'il lui a transmis n'est pas un vain nom, ni de vains exploits; mais les trésors de la sagesse, les joyaux brillans de la pensée.

Du coin des poètes, je portai mes pas vers la partie de l'abbaye qui contient les sépulcres des rois. J'errai dans les anciennes chapelles, maintenant occupées par les tombes et les monumens des grands. A chaque pas, je lisais un nom illustre, ou je retrouvais ceux de quelque maison puissante renommée dans l'histoire. L'œil, cherchant à percer l'obscurité de ces demeures de la mort, entrevoit de belles statues; les unes, agenouillées dans des niches, sont dans l'attitude de

la prière; d'autres, couchées sur les tombes, ont les mains dévotement jointes. Des guerriers couverts de leurs armures, semblent se reposer après une bataille; des prélats portant la mitre et la crosse; des nobles drapés dans leurs manteaux paraissent habillés pour un jour d'apparât. En errant parmi ces nombreux monumens si tranquilles et silencieux, on croit parcourir un édifice de cette cité fabuleuse dont tous les habitans avaient été subitement pétrifiés.

Je m'arrêtai pour contempler une tombe sur laquelle était la statue d'un chevalier complétement armé. Un de ses bras soutenait un bouclier; ses mains se joignaient sur sa poitrine. Son visage était presque entièrement couvert par la visière de son casque; les croix placées sur ses jambes désignaient que le guerrier avait fait partie des guerres saintes. C'était le tombeau d'un croisé, d'un de ces militaires enthousiastes qui unissaient, d'une manière si étrange, la religion à l'a-

mour, et dont les exploits forment les anneaux de la chaîne qui unit la réalité à la fiction et l'histoire à la féerie.

La vue des tombes de ces aventuriers ainsi décorées d'armoiries grossières et de sculpture gothique, est très-pittoresque. Elles s'accordent avec les chapelles antiques où on les trouve, et en les considérant, l'imagination est prête à s'enflammer par les anciens souvenirs, par les fictions romantiques, par la pompe chevaleresque dont la poésie embellit les guerres entreprises pour racheter le sépulcre du Christ. L'histoire de ces guerres subsiste encore comme les reliques de temps entièrement écoulés, de choses effacées de notre mémoire, et de coutumes avec lesquelles les nôtres n'ont plus d'analogie.

Il y a quelque chose de solennel et de majestueux dans la pose de ces statues, sur les tombes gothiques. Plusieurs sont étendues comme plongées dans le sommeil de la mort; d'autres semblent adresser au ciel leur der-

nière prière. Elles produisent un effet plus profond sur mes sensations que les attitudes fantasques, les conceptions étudiées, et les groupes allégoriques qui abondent dans les monumens modernes. J'ai été frappé aussi de la supériorité de plusieurs des épitaphes. Il y avait autrefois une manière noble de dire simplement les choses, et pourtant encore avec dignité. Je ne connais pas d'inscription qui donne une preuve plus élevée d'un mérite héréditaire et d'un lignage honorable, que celle qui affirme, en parlant d'une maison noble, que tous les frères étaient braves et toutes les sœurs vertueuses.

Dans l'aile opposée au coin des poètes, s'élève un monument que l'on regarde comme une des productions les plus achevées de l'art moderne, mais qui paraît effrayante plutôt que sublime. C'est le tombeau de M[me]. Nightingale, par Roubillac. A la base du monument une porte de marbre est ouverte et un squelette s'en élance; le linceuil est

tombé et découvre ses ossemens dépouillés de chair, dans le moment qu'il lance son dard vers sa victime; celle-ci se précipite dans les bras de son époux éperdu qui tâche, par de vains et horribles efforts, de détourner le coup. Le tout est exécuté avec une force et une vérité frappante. Nous croyons presque entendre un cri de triomphe s'échapper des mâchoires entr'ouvertes du spectre. Pourquoi chercher ainsi à entourer la mort de terreurs inutiles, et à répandre ses horreurs sur la tombe de ceux que nous aimons? Les sépulcres devraient être environnés de tout ce qui peut exciter la tendresse et la vénération pour les morts, ou qui peut engager les vivans à la pratique des vertus. Ce n'est pas la retraite du dégoût et de l'horreur, mais de la douleur et de la méditation.

Tandis que je parcourais ces sombres voûtes et ces nefs silencieuses, étudiant les souvenirs de la mort, les sons d'une existence active au-dehors frappaient de temps à autre

mes oreilles. J'entendais le bruit d'un équipage, le murmure de la multitude, quelquefois les rires légers de la joie. Je fus frappé du contraste qu'ils faisaient avec le repos funèbre qui m'entourait, et mes sensations prirent un cours étrange, lorsque j'entendis ainsi les vagues d'une vie agitée, venir se précipiter et se briser contre les murs même du sépulcre.

Je continuai de cette manière à errer de tombeau en tombeau et de chapelle en chapelle. Le jour baissait; les pas de ceux qui étaient encore autour de l'abbaye se faisaient entendre de plus en plus faiblement. Le soleil lançait un dernier rayon sur les vitraux élevés; la cloche argentine annonçait l'heure de la prière.

J'aperçus, à quelque distance, les chantres couverts de leurs blancs surplis, traverser la nef et pénétrer dans le chœur. J'étais devant l'entrée de la chapelle de Henri VII. On y monte par des degrés pratiqués sous des ar-

cades sombres et tristes, mais magnifiques; des portes massives d'un bronze richement décoré et délicatement travaillé tournent pesamment sur leurs gonds, comme si elles dédaignaient d'admettre un mortel ordinaire dans ce sépulcre pompeux. En entrant, l'œil est étonné de la majesté de l'architecture et de la beauté achevée des détails de sculpture. Les murs même contribuent à l'ornement général, l'on y a pratiqué des niches occupées par les statues des saints et des martyrs; il semble que les efforts adroits du ciseau aient dégagé la pierre de son poids et de son volume; elles paraissent avoir été suspendues dans l'air par un pouvoir magique, et le toit ciselé est achevé avec la minutie étonnante et la sécurité aérienne d'une toile d'araignée.

De chaque côté de la chapelle sont les tombes élevées des chevaliers du Bain; elles sont décorées d'après le style gothique. Les casques, les cimiers, les écharpes et les épées des chevaliers, surmontent leurs tombeaux. Des ban-

nières, où sont peintes leurs armoiries, contrastent par l'éclat de l'or et de la pourpre avec les ciselures grisâtres de la coupole. Le sépulcre du fondateur de l'ordre est au milieu de ce vaste mausolée. Sa statue et celle de la reine sont étendues sur une tombe somptueuse entourée d'un grillage de bronze très-élevé, et d'un travail exquis.

Ce mélange étrange de tombeaux et de trophées, ces emblèmes de l'ambition rapprochés des monumens qui indiquent la destruction qui doit être tôt ou tard notre partage, cette magnificence même, nous inspire une sombre tristesse. L'âme est en proie à un sentiment profond de solitude, en foulant aux pieds l'asile silencieux et abandonné de ceux qui vécurent au sein de la pompe et entourés d'une foule nombreuse; en regardant les tombes des chevaliers, celles de leurs écuyers, les bannières poudreuses, mais magnifiques, qu'on portait jadis devant eux, mon imagination se reporta au temps où cette enceinte

avait accueilli des belles et des héros, avait resplendi de l'éclat des joyaux, de celui d'un cortége militaire, et où l'écho avait répété les pas et le bruit confus d'une multitude admiratrice. Ce temps avait disparu : cette enceinte même était devenue la demeure du silence et de la mort, troublés seulement par les cris des oiseaux qui s'étaient introduits dans la chapelle, et avaient bâti, parmi les frises et les corniches, leurs nids, signes certains de la solitude et de l'abandon.

En lisant les noms inscrits sur les bannières, je trouvai que ceux qui les avaient portées avaient été dispersés sur la vaste étendue du globe par des intérêts divers. Les uns avaient erré sur des mers lointaines, la gloire avait attiré les autres vers des terres éloignées, quelques-uns encore avaient pris part aux intrigues des cours et des cabinets, tous cherchant à mériter une place plus distinguée dans ce séjour de vains honneurs, et à obtenir la triste récompense d'un monu-

ment. Deux petites nefs de chaque côté de la chapelle présentent un exemple touchant de l'égalité du tombeau, qui place l'oppresseur au niveau de l'opprimé, et mêle la cendre des ennemis les plus acharnés. Une de ces nefs renferme le sépulcre de la hautaine Élisabeth; dans l'autre est celui de sa victime, l'intéressante et infortunée Marie. Chaque jour, chaque heure entend les accens de la pitié qu'inspire le sort de cette dernière, mêlée à l'indignation qu'excite son assassin. Les murs du sépulcre d'Elisabeth répètent constamment l'écho des soupirs que la compassion pousse auprès de la tombe de sa rivale.

Une teinte mélancolique règne dans la nef où la reine d'Ecosse est enterrée. La clarté y pénètre difficilement à travers les vitraux noircis par la poussière. Elle est presque entièrement plongée dans l'obscurité; et les murs portent les signes de vétusté que les siècles y ont imprimés. Une statue en marbre de la reine Marie est couchée sur sa tombe,

qui est entourée d'une grille de fer extrêmement endommagée et ornée de chardons, emblème de l'Ecosse. J'étais fatigué; je m'assis pour me reposer auprès du monument, en songeant à l'histoire terrible et obscure de la pauvre Marie.

Le bruit des pas avait entièrement cessé dans l'abbaye. J'entendais par intervalles la voix éloignée du prêtre chantant le service du soir, et les réponses du chœur. Ils se turent, et tout demeura dans le silence. La tranquillité, la solitude, et l'obscurité qui devenait de plus en plus grande, ajoutaient encore aux sensations profondes et solennelles que j'éprouvais.

Car «le silence du tombeau n'est point interrompu par la conversation ou les pas de deux amis; des amans n'y font pas entendre leur voix; un père n'y vient pas donner des conseils à son fils. Rien n'y est aperçu, car il ne renferme que l'oubli, la poussière et des ténèbres éternelles.»

Tout à coup les sons éclatans de l'orgue

viennent frapper mes oreilles, ils s'échappent majestueusement de ses tuyaux comme les vagues qui s'élancent du sein de l'Océan. Leur force et leur étendue s'accordaient avec l'élévation de l'édifice. Ils retentissent sous les vastes voûtes; les antres de la mort, et les sépulcres silencieux répètent leurs accords imposans : devenus plus bruyans, ils se succèdent comme des acclamations triomphales. Ils s'arrêtent, et les douces voix du chœur s'élancent en torrent d'harmonie et percent les voûtes, semblables aux pures exhalaisons des vents célestes. L'orgue à son tour revient frapper les échos de ses sons foudroyans. Quel concert solennel! quelles cadences prolongées! elles augmentent en puissance et en force, elles remplissent l'immense édifice, et semblent fendre les murs. L'oreille est étonnée; les sens sont anéantis. Subitement la terre les envoie vers le ciel en témoignage d'allégresse; notre âme semble se détacher et

s'élancer à leur suite comme portée par des nuages sonores.

Je restai quelque temps en proie aux douces rêveries que la musique inspire. Les ombres du soir s'épaississaient de plus en plus; les monumens commençaient à faire naître une terreur profonde, lorsque l'horloge vint de nouveau m'avertir de la fuite du jour.

Je me levai, et me préparai à quitter l'abbaye. En descendant les degrés qui conduisent au corps du bâtiment, j'aperçus la châsse d'Edouard-le-Confesseur; je montai le petit escalier qui y mène, pour avoir de là une vue complète de cette solitude de la mort.

La châsse est élevée sur une plate-forme entourée des sépultures de plusieurs rois et de plusieurs reines. De cet endroit élevé, l'œil contemple à travers les piliers et les trophées funèbres, des chapelles peuplées de tombeaux où des guerriers, des prélats, des courtisans, des hommes d'état tombent en poussière dans leurs couches ténébreuses. Je voyais près de

moi le siége qui sert aux couronnemens : il est en chêne grossièrement façonné suivant le goût des siècles gothiques. Cette scène semblait combinée avec un art théâtral, pour produire de l'effet sur les spectateurs : elle présente une image du commencement et de la fin de la puissance humaine ; un pas y conduit du trône au tombeau !

Ne doit-on pas croire que ces objets opposés ont été réunis pour servir de leçon à la grandeur? Ils en montrent le néant aux rois, même dans les momens de leurs plus orgueilleux triomphes. Ils leurs disent que leur couronne sera bientôt déplacée de leur front, et que son éclat s'obscurcira dans la poussière et l'oubli du sépulcre, où elle sera foulée aux pieds par les hommes les plus vils.

Le cercueil d'Edouard-le-Confesseur a été brisé, et ses restes ont été dépouillés de leurs ornemens funèbres. Le sceptre a été arraché des mains de l'impérieuse Elisabeth, et la statue de Henri V n'a plus de tête. Chaque mo-

nument royal porte des preuves de la fragilité et de la fausseté des hommages des hommes. Quelques-uns ont été pillés ou mutilés; des insultes et des réflexions obscènes sont tracées sur les autres, tous sont plus ou moins outragés et déshonorés.

Les dernières clartés du crépuscule perçaient à peine à travers les vitraux; les autres parties de l'abbaye étaient plongées dans l'obscurité; les chapelles et les nefs devenaient de plus en plus sombres; les statues des rois paraissaient des fantômes, et la lumière incertaine donnait des formes étranges aux sculptures en marbre des monumens. La brise du soir sifflait dans les nefs, semblable au souffle glacial des tombeaux, et le bruit causé par les pas d'un homme qui traversait en ce moment le coin des poètes, avait quelque chose de lugubre.

Je m'acheminai lentement vers la route que j'avais prise en arrivant; et comme je passais le portique des cloîtres, la porte se

referma avec une violence qui fit retentir tous les échos de l'édifice. Je tâchai de classer dans mon esprit les objets que j'avais contemplés; mais je m'aperçus qu'ils y étaient déjà confus et indistincts. J'avais à peine quitté le seuil de l'abbaye et déjà les noms, les inscriptions, les trophées étaient entassés sans ordre dans ma mémoire. Quoi! pensai-je, cet assemblage de sépulcres n'offre donc que des sujets d'humiliations, que des monumens près desquels on vient raisonner sur le vide de la renommée et la certitude de l'oubli? C'est réellement l'empire de la mort, son palais ténébreux; elle s'y assied sur son trône, d'où elle se rit de l'ambition humaine, et répand la poussière et l'oubli sur les monumens des princes. L'immortalité d'un nom n'est après tout qu'une vaine ostentation. Les pages du livre du temps se déroulent dans le silence; chaque siècle est un volume que l'on jette de côté pour ne plus le reprendre. L'idole du jour chasse de notre souvenir le

héros de la veille, et sera à son tour supplanté par son successeur du lendemain.

« Nos pères, dit Thomas Brown, trouvent une sépulture dans nos mémoires fugitives, et nous disent tristement comment nous survivrons dans notre postérité. »

Quelle sûreté nous offre le tombeau? L'art des embaumeurs nous assure-t-il un long avenir? Les restes d'Alexandre-le-Grand ont été dispersés par le vent, et son sarcophage vide est devenu une des curiosités d'un musée. Quelle est la puissance qui pourra préserver l'édifice qui domine maintenant au-dessus de moi, de la destruction qui a été le partage des monumens les plus solides? Le temps viendra où les voûtes dorées qui s'élèvent avec tant de majesté seront éparses en débris sur la terre. Le son de la musique et les louanges du Créateur y seront remplacés par le sifflement des vents à travers les arches brisées; le lugubre cri du hibou s'échappera de la tour en ruines; les rayons brillans du soleil

pénétreront alors dans ces sombres demeures de la mort; le lierre entourera la colonne penchée, et l'églantier fleurira sur une urne sans inscription, comme pour insulter à la mort. L'homme disparaît, son nom s'efface, son histoire devient une fable, et le monument élevé à sa mémoire n'est plus qu'un monceau de pierres.

LA TAVERNE DE LA TÊTE D'OURS.

Une taverne est le rendez-vous des honnêtes gens. J'ai entendu mon grand-père dire que son bisaïeul racontait que lorsque son grand-père était enfant, on citait comme un vieux proverbe que « c'était un bon vent que celui qui poussait l'homme à boire. »

MATHEZ BOMBLE.

DANS quelques pays catholiques, c'est une coutume pieuse de brûler un cierge devant les images des saints pour honorer leur mémoire. On peut donc juger de la popularité d'un saint par le nombre des lumières qui entourent son autel. Celui-ci pourrira dans l'obscurité de sa petite chapelle, cet autre n'aura qu'une lampe bien modeste, tandis que tout l'éclat de la dévotion sera prodigué devant l'image renommée de quelque bienheureux plus fortuné. L'opulent dévôt y ap-

porte un cierge énorme; le bigot, plus ardent, son chandelier à sept branches ; le pélerin mendiant ne s'en ira satisfait que s'il allume aussi devant le saint une bougie d'un sou, ou une petite lampe d'huile fumante. Cette fureur d'illuminer produit quelquefois un résultat tout contraire à celui d'éclairer les images révérées; car j'ai vu plusieurs pauvres saints perdus, ensevelis dans la fumée par les soins officieux de leurs prosélytes.

N'en serait-il pas un peu de même à l'égard de l'immortel Shakespeare? Il n'y a pas d'écrivain qui ne croie de son devoir d'éclaircir quelques parties de ses ouvrages et de faire ressortir quelques-unes de ses beautés. J'honore trop les usages établis par les auteurs mes confrères pour ne pas offrir aussi mon tribut, et grossir le nuage d'encens et de fumée qui environne ce grand homme.

J'étais depuis long-temps fort embarrassé de savoir comment je m'acquitterais de ce de-

voir. Chaque livre qui me tombait dans les mains me montrait toutes mes idées prises, tous mes desseins prévenus. Chaque passage obscur avait été interprété de dix manières différentes, et embrouillé au-delà de toute possibilité d'explication.

Un matin que je feuilletais les ouvrages de Shakespeare, je tombai par hasard sur la scène comique d'Henri IV; je me transportai en imagination à la taverne de la Tête d'Ours. Ces extravagantes parties de plaisir sont dépeintes avec tant de naturel et de vivacité; les caractères sont soutenus avec tant de force et de vraisemblance, qu'ils paraissent à l'esprit comme autant de réalités, et que peu de lecteurs se rappellent que ces tableaux ne sont que des créations de l'imagination du poète, et que cette joyeuse réunion de débauchés n'a jamais, dans le fait, égayé le triste quartier d'Eastcheap.

Pour moi, j'aime à me livrer aux illusions de la poésie; le héros imaginaire, qui n'a

jamais existé, a pour moi autant de prix que le héros mort depuis mille ans; et s'il faut me justifier d'une telle indifférence pour ce qui frappe ordinairement l'esprit humain, je dirai que je ne donnerais pas le gros Jack pour la moitié de tous les grands hommes de l'antiquité. Que m'ont fait ces héros des temps passés? Ils ont conquis des pays où je ne possède pas un pouce de terre; ils ont cueilli des lauriers qui ne m'ombrageront jamais; ils ont donné des preuves d'une bravoure téméraire que je n'ai pas le désir d'imiter.

Mais le vieux Jack Falstaff a étendu le domaine des joies de ce monde; il nous a enrichis de vastes régions de gaîté et de bonne humeur dans lesquelles l'homme le plus pauvre peut moissonner.

Une idée s'empara tout à coup de mon esprit. Je veux faire un pélerinage à Eastcheap, m'écriai-je en fermant mon livre, et voir si la taverne de la Tête d'Ours existe encore. Qui sait si je ne jetterai pas quelques

lumières sur plusieurs passages historiques de madame Quickly et de ses hôtes ?

J'arrivai au bienheureux Eastcheap, cet ancien quartier de la bombance et de la joie. « Eastcheap, dit le vieux Stow, fut de tout « temps renommé pour ses festins : les pâ« tissiers y préparent sans cesse le beafstake « et la côtelette grillée, les gâteaux bien cuits, « et autres bonnes choses. On y entend de « tous côtés le bruit des pots d'étain et le son « des harpes, des flûtes et des guitares. »

Hélas ! que la scène est tristement changée depuis les jours bruyans de Falstaff et du vieux Stow ! L'étourdi débauché a cédé sa place au lourd marchand ; le bruit des charrettes et le maudit tintement des clochettes ont remplacé le son des harpes et des guitares.

Je cherchai en vain la demeure de madame Quickly ; la seule trace qui en reste est une tête d'ours taillée dans la pierre qui servait jadis d'enseigne, et qui se trouve actuellement sur la ligne de démarcation de

deux maisons qui se sont élevées à la place de l'ancienne et célèbre taverne.

J'eus recours, pour connaître l'histoire de cette taverne illustre, à la veuve d'un marchand de chandelles qui loge vis-à-vis. Elle était née et avait été élevée dans cet endroit, et on la regardait comme une autorité incontestable sur les anciennes anecdotes du quartier. Je la trouvai assise dans une arrière-boutique obscure, dont la croisée donnait sur une cour d'environ huit pieds carrés, et qu'on avait disposée en forme de parterre.

Selon cette bonne femme, c'était indubitablement connaître l'histoire de l'univers que d'être versé dans celle du grand et du petit Eastcheap, depuis la Pierre-de-Londres jusqu'au Monument (1). Cependant, avec toutes ces connaissances, elle possédait la simplicité du vrai savoir, et cette généreuse disposition communicative que j'ai générale-

(1) Le monument de Charles Ier.

ment remarquée dans les vieilles femmes, savantes dans l'histoire de leur voisinage. Elle ne put me donner que d'imparfaites notions sur la Tête d'Ours, à partir du temps où madame Quickly épousa le vaillant Pistol, jusqu'au grand incendie de Londres, dans lequel la taverne fut malheureusement consumée. On la rétablit quelques temps après, et elle continua à prospérer sous son ancien nom, jusqu'à ce qu'un des aubergistes, tourmenté en mourant par le souvenir de ses doubles mémoires, de ses fausses mesures, et des autres iniquités communes à la race coupable de teneurs de taverne, chercha à faire la paix avec le Ciel en léguant sa maison à l'église de Saint-Michel Crooked-Lane.

Pendant quelque temps les notables de la paroisse s'y réunirent fidèlement; mais on remarqua que sous le gouvernement de l'église jamais l'Ours ne tint la tête haute. Il déclina progressivement. Enfin, il a cessé de briller depuis environ trente années que

la taverne est transformée en une boutique.

Ma bonne femme m'ayant informé que l'on conservait encore dans l'église de Saint-Michel un tableau qui la représentait telle qu'elle existait autrefois, je résolus d'aller voir ce tableau; et après m'être fait instruire de la demeure du sacristain, je pris congé de la vénérable historienne d'Eastcheap. Pour déterrer l'humble parasite de l'église, il me fallut explorer Crooked-Lane, et traverser une foule de ruelles, de petites allées et de passages obscurs. Je le découvris enfin dans le fond d'une petite cour entourée de maisons élevées, où les habitans jouissent de la vue du ciel à peu près comme les grenouilles qui habitent le fond d'un puits.

Ce sacristain était un petit homme humble, prévenant et modeste. Il avait néanmoins une expression maligne dans le regard; et quand on l'encourageait, il hasardait par fois des plaisanteries sur les fiers marguilliers et

autres grands de la terre. Je le trouvai en société avec le substitut de l'organiste, assis à l'écart, comme les anges de Milton; discourant sans doute sur des points de haute doctrine, et réglant les affaires de l'église en vidant un pot de bière; car il est rare qu'un sacristain anglais délibère sans boire sur un sujet important. J'arrivai à l'instant où ils avaient fini leur pot et leurs argumens. Après leur avoir fait connaître l'objet de ma visite, je reçus d'eux la gracieuse permission de les accompagner à l'église.

Saint-Michel-Crooked-Lane est à peu de distance de Billingsgate. Cette église est enrichie des tombes de plusieurs célèbres marchands de poisson. Ces monumens sont contemplés par les hommes de même profession avec autant de respect que les poètes en ressentent à la vue du tombeau de Virgile, et les braves à l'aspect de ceux de Malborough et de Turenne.

En parlant d'hommes illustres, je ne puis

m'empêcher de faire observer que Saint-Michel-Crooked-Lane renferme aussi les cendres d'un terrible champion, le chevalier William Walworth, qui pourfendit si bravement dans Smithfied le vigoureux Wat-Tyler (1). C'est peut-être le seul lord-maire dont la mémoire soit célèbre par un exploit guerrier; car les souverains de Cockney (2) sont généralement reconnus pour les plus pacifiques de tous les potentats.

Dans un petit cimetière voisin de l'église, on remarque la tombe de Robert Preston, de son vivant maître de la taverne de l'Ours. Il y a maintenant près d'un siècle que ce fidèle distributeur de bière a terminé sa carrière active,

---

(1) Rebelle qui excita une séditon à Londres au quatorzième siècle. Le lord-maire le tua sous les yeux du roi Richard, comme en France Maillard tua Marcel dans les désordres du même siècle.

(2) Nom qu'on donne aux habitans de la Cité de Londres.

et s'est mis à l'abri des cris de ses pratiques. Comme je cherchais à écarter les herbes qui couvraient son épitaphe, le petit sacristain me tira à part avec un air mystérieux, et me raconta à voix basse, que pendant une sombre nuit d'hiver, quand le vent mugissait avec fureur de manière à effrayer les vivans dans leurs lits et à troubler le repos des morts au fond de leurs tombeaux, l'esprit de l'honnête Preston, qui par hasard, prenait l'air dans le cimetière, attiré par le cri si connu de *garçon!* parti de la taverne, apparut aussitôt au milieu d'une réunion bruyante, frappa de terreur plusieurs capitaines de milice, et causa la conversion d'un procureur.

Je ne prétends pas garantir l'authenticité de cette anecdote. Cependant, il est bien connu que les cimetières de la cité sont infestés d'esprits errans. Tout le monde a entendu parler du revenant de Cock-Lane, et de l'esprit qui garde dans la tour les joyaux de la couronne.

Son apparition a fait évanouir de frayeur plusieurs braves sentinelles.

Jusque-là rien ne remplissait le but principal de ma visite, celui de voir le tableau de la Taverne de la Tête d'Ours. Je ne trouvais rien de semblable dans l'église de Saint-Michel, et j'allais abandonner toutes mes espérances, quand mon ami le petit sacristain, s'apercevant que j'étais très-curieux de tout ce qui était relatif à la Tête d'Ours, me conduisit à une taverne située dans Mile-Lane, nº. 12, à l'enseigne du Bras de Maçon, et tenue par maître Edward Honeyhall, pourvoyeur de filles du quartier. C'était une de ces petites tavernes qui abondent dans le centre de la Cité, et qui forment le point central de toutes les histoires du voisinage. Nous entrâmes dans une chambre étroite et obscure; car dans ces rues resserrées, les habitans ne peuvent jouir que très-peu de la lumière du soleil, et leur grand jour n'est jamais qu'un faible crépuscule. Cet apparte-

ment était divisé en différens cabinets, dans chacun desquels on voyait une table couverte d'une nappe blanche et préparée pour le dîner; ce qui prouvait que les convives suivaient l'ancien usage de dîner au milieu de la journée; car il était précisément une heure.

Au fond de la chambre brillait un feu de charbon devant lequel rôtissait une poitrine d'agneau; une rangée de chandeliers et des vases d'étain bien récurés étaient placés sur la corniche; et une vieille horloge faisait entendre dans un coin le bruit de son balancier. Il y avait dans cet ensemble quelque chose d'imposant qui me reportait agréablement aux temps anciens. Un groupe d'hommes à figures amphibies, qui devaient être des marins ou des pêcheurs, se régalaient dans un des cabinets. Comme j'avais l'air d'un étranger de distinction, je fus introduit dans une petite chambre irrégulière, où l'on pouvait compter au moins neuf coins. Elle était meublée de vieilles chaises recouvertes en cuir, et

ornée d'un tableau représentant un énorme cochon. Cette chambre était évidemment réservée aux gens comme il faut. J'y trouvai un gentilhomme assez mal vêtu, ayant le nez rouge, et portant un chapeau râpé. Il était assis dans un coin et méditait profondément près d'un pot de bière à moitié vide.

Le vieux sacristain prit la maîtresse de la maison à part, et lui parla quelques instans avec importance. Madame Honeyhall est une petite femme de bonne mine, vive et bruyante. Elle remplacerait assez bien ce modèle des hôtesses, madame Quickly. Elle paraissait heureuse d'avoir une occasion de m'obliger; et grimpant précipitamment l'escalier, elle courut aux archives de sa maison, où était déposée la précieuse vaisselle de la paroisse. Elle revint bientôt en souriant, faisant des révérences et portant dans ses mains les objets de ma curiosité.

Le premier article qu'elle me présenta fut une boîte à tabac en fer verni et de dimension immense. J'appris qu'elle renfermait le

tabac à fumer des notables de la paroisse, qu'ils s'en servaient dans leurs grandes réunions, et qu'on ne permettait jamais qu'elle fût souillée par une main vulgaire ou qu'on en fît usage dans les occasions communes. Je la touchai avec un respect convenable; mais quel fut mon bonheur quand j'aperçus sur le couvercle le tableau que je cherchais! Il offrait la façade de la taverne de la Tête d'Ours. Devant la porte on voyait un groupe de buveurs assis à une table et en pleine bombance. Il était peint avec cette fidélité et cette vigueur remarquable que l'on emploie dans ces portraits de généraux et d'amiraux célèbres tracés sur les tabatières pour la postérité. Cependant, afin que l'on ne commît aucune erreur, le peintre prévoyant avait prudemment inscrit les noms du prince Hal et de Falstaff au-dessous de leurs fauteuils.

Au bas du couvercle était une inscription presqu'effacée, rappelant que cette boîte était un présent de sir Richard Gore, pour servir aux notables de la paroisse qui se réunis-

saient à la taverne de la Tête d'Ours. Elle avait été réparée et embellie par son successeur M. John Packarden, en 1767. Telle est l'exacte description de cette auguste et vénérable relique. Je doute que le savant Scriblerius ait contemplé son bouclier romain avec plus d'enthousiasme que j'en éprouvai dans cette occasion.

Pendant que je considérais cet objet avec un plaisir ravissant, madame Honbeyhall, qui était enchantée de l'intérêt qu'il excitait en moi, me mit dans la main une coupe et un gobelet qui faisaient encore partie de la vaisselle de la paroisse. Une inscription indiquait que c'était un présent du chevalier Francis Wythers; et on l'estimait, me dit-on, d'une très-grande valeur à cause de son antiquité. Cette dernière opinion fut appuyée par le pauvre gentilhomme au nez rouge, qui sortit subitement de la méditation où il était plongé; et jetant un regard de connaisseur sur le gobelet, il s'écria ingénieusement : Ah! ah! l'artiste qui fit cela ne boit plus maintenant....

La grande importance que les notables de la paroisse attachent à ce monument d'anciennes réjouissances m'étonna d'abord; mais rien n'augmente plus notre sagacité que les recherches sur l'antiquité. Je compris bientôt que cette coupe ne pouvait être autre chose que le *gobelet moucheté d'or* sur lequel Falstaff jura son amour, et fit de faux sermens à madame Quickly. Il fut sans doute conservé avec soin parmi les autres effets du mobilier de cette digne hôtesse, comme un témoignage de ce fait remarquable (1).

Madame Honeyhall me fit de longues histoires sur ce gobelet. Elle m'entretint aussi de plusieurs particularités touchant les no-

(1) Tu me juras, sur cette coupe mouchetée d'or, lorsque j'étais assise dans ma chambre auprès d'une table ronde et d'un bon feu de charbon, le mercredi de la semaine de la Pentecôte....; tu me juras, dis-je, de m'épouser et de me donner le titre de Milady. Peux-tu le nier?

SHAKESPEARE, *Henri IV*, *seconde partie*.

tables de la paroisse qui se sont assis sur les mêmes siéges que les anciens débauchés d'Eastcheap. J'ajouterai que tout le monde dans le voisinage de cette taverne croit que Falstaff et sa joyeuse compagnie reviennent encore quelquefois s'y divertir. Il existe même sur son compte des anecdotes prodigieuses que M. Kash, coiffeur irlandais, dont la boutique est située vis-à-vis l'ancienne Tête d'Ours, connaît parfaitement. On ne les trouve dans aucun livre; mais M. Kash en régale ses pratiques.

Je me tournai vers mon ami le sacristain pour obtenir quelques nouveaux renseignemens. Mais je le trouvai plongé dans une profonde rêverie. Sa tête était légèrement penchée d'un côté; un soupir s'échappa de son sein, et ses yeux se tournèrent vers une succulente poitrine de mouton qui rôtissait devant la cheminée.

Je me souvins alors que, dans le feu de mes savantes recherches, j'avais enlevé ce pauvre homme à son dîner. Mes entrailles

s'émurent de pitié. Je mis dans sa main une petite preuve de ma reconnaissance, et je partis comblé de ses sincères bénédictions, de celles de la dame Honeyhall, et de l'assemblée paroissiale de Crooked-Lane, sans oublier le pauvre gentilhomme au nez rouge.

Je livre tout cela comme une mine que pourront exploiter les commentateurs à venir; et je ne désespère pas de voir un jour la boîte à tabac et le gobelet moucheté d'or, que j'ai tiré de l'oubli, devenir comme le bouclier d'Achille un beau sujet pour les graveurs, et une source inépuisable en dissertations volumineuses.

LA FEMME.

L'Océan ne contient pas de trésors plus précieux que l'amour d'une femme ne renferme de consolations pour l'homme. Je respire un air de bonheur en m'approchant de l'habitation de deux époux. Quel parfum délicieux leur félicité exhale! celui de la violette n'est pas plus doux. MIDDLETON.

J'AI souvent eu lieu de remarquer avec quel courage les femmes soutiennent les revers les plus affligeans de la fortune. Les malheurs qui accablent l'esprit de l'homme semblent réveiller l'énergie du sexe le plus faible, et donner au caractère des femmes une intrépidité qui approche de l'héroïsme. Rien n'est plus touchant que de voir une douce et tendre créature qui, en parcourant les sentiers de la prospérité, était demeurée faible, timide, sensible aux contrariétés les plus lé-

gères, s'élever tout-à-coup en force morale, et devenir le soutien de son mari dans la peine. La fermeté inébranlable avec laquelle elle supporte les coups les plus amers de l'adversité, nous présente un spectacle sublime. Quand le noble chêne a été frappé de la foudre, la vigne, qui l'avait entouré de son gracieux feuillage, et qui avait trouvé un appui dans cet arbre majestueux, entrelace encore autour de lui sa tige flexible et cherche à soutenir ses rameaux brisés. C'est ainsi que la femme, qui dépend de l'homme et n'est pour lui qu'un ornement dans ses momens heureux, devient sa consolation et sa force dans les calamités que le ciel lui envoie : descendant alors dans les replis de son âme, elle soutient son esprit abattu et panse les plaies de son cœur.

Je félicitais un époux entouré d'une famille florissante, unie par les liens de l'affection. « Je ne puis vous souhaiter de destinée « plus heureuse (dit-il avec enthousiasme), « que celle d'avoir une femme et des enfans

« qui vous aiment. » J'ai observé en effet qu'un homme marié qui éprouve des malheurs, les répare plus facilement que celui qui ne l'est pas. Cela vient en partie de ce qu'il est stimulé dans ses efforts par les besoins des êtres chéris qui attendent de lui leur subsistance. Son cœur est soulagé par les jouissances domestiques; son amour-propre est entretenu par l'idée que, malgré les humiliations qui l'attendent au-dehors, il lui reste pourtant chez lui un petit monde dont il est le maître.

Un célibataire, au contraire, prodigue son bien et néglige ses affaires; il se croit seul et délaissé; son cœur tombe en ruines comme une maison qui s'écroule parce qu'elle est abandonnée.

Ces observations me rappellent à l'esprit une aventure domestique dont je fus le témoin. Mon ami intime Leslie avait épousé une jeune fille, belle, douce, charmante, qui avait reçu une éducation distinguée. A la vérité elle n'avait point de fortune; mais

celle de mon ami était considérable. Il se réjouissait à la seule idée de faire le bonheur de sa femme. « Sa vie, disait-il, ne sera qu'une « suite d'enchantemens. » La différence de leurs caractères ne servait même qu'à cimenter leur union. L'humeur de mon ami était sérieuse et romantique, celle de sa femme vive et enjouée. J'ai souvent remarqué l'admiration muette avec laquelle Leslie contemplait sa compagne au milieu d'une société dont ses grâces spirituelles faisaient les délices, et comment cette dernière, au sein des applaudissemens, se tournait vers son mari, comme si elle n'avait cherché à exciter que sa seule approbation. Quand elle s'appuyait sur son bras, la souplesse de sa taille formait un heureux contraste avec la haute stature et les formes mâles de Leslie. L'air de confiance dont elle le regardait paraissait exciter en lui le triomphe de l'orgueil et de la tendresse; il semblait que la faiblesse même de celle qu'il soutenait la lui faisait chérir davantage.

Jamais couple ne s'engagea sur la route fleurie de l'amour conjugal avec une plus belle perspective de félicité. Le malheur voulut pourtant que mon ami exposât sa fortune dans de grandes spéculations. Il n'était marié que depuis quelques mois, lorsque, par suite d'événemens inattendus, il se trouva presque réduit à la pauvreté. Pendant quelque temps il garda le secret de sa ruine; mais il portait partout une figure abbattue et un cœur brisé; sa vie n'était plus qu'une agonie prolongée que rendait plus insupportable encore la nécessité d'affecter le sourire en présence d'une épouse idolâtrée qu'il ne pouvait se résoudre à accabler de cette nouvelle.

Cependant, le coup-d'œil perçant de l'amour reconnut bientôt que quelque chagrin tourmentait l'infortuné Leslie. Ses regards altérés, ses soupirs qu'il étouffait, ne trompèrent pas long-temps sa jeune compagne. Elle employa tout le pouvoir de la tendresse pour ramener la sérénité dans le cœur de son époux, dont elle devinait les chagrins sans

en soupçonner la cause. Elle ne fit qu'enfoncer le dard plus profondément dans son âme. Plus il la trouvait digne de son amour, plus il était déchiré par la pensée qu'il la verrait bientôt malheureuse. Quelque temps encore, disait-il en lui-même, et ce sourire disparaîtra de ses lèvres; l'éclat de ces yeux sera éteint par la douleur; ce cœur sera bientôt oppressé comme le mien par les soucis et la misère.

Il vint me trouver un jour, et me raconta son infortune avec l'accent du plus profond désespoir. Après l'avoir écouté, je lui demandai si sa femme en était instruite. A cette question il fondit en larmes : « Pour l'amour de Dieu, s'écria-t-il, si vous avez pitié de moi, ne parlez pas de ma femme; cette pensée me fait perdre la raison. » Et pourquoi, lui dis-je? elle doit apprendre vos malheurs tôt ou tard; vous ne pouvez les lui cacher long-temps, et elle peut en être instruite d'une manière plus foudroyante que si vous les lui annonciez vous-même; car la

voix de celui qu'on aime adoucit les choses les plus pénibles.... — Mais de quel coup vais-je la frapper, répondit-il, si je lui apprends que son époux est réduit à la plus affreuse misère; qu'elle doit renoncer aux douceurs de la vie, aux plaisirs de la société, pour languir avec moi dans une obscure indigence? son âme en sera brisée! »

Je vis qu'il avait besoin d'épancher sa douleur; je laissai un libre cours à ses plaintes, car elles soulagent le cœur. Il retomba ensuite dans un morne silenee. « Il faut que votre femme soit instruite, lui dis-je alors, afin que vous preniez les mesures qui conviennent au changement de votre fortune. Vous n'avez jamais fait résider le bonheur dans les apparences; vous avez encore des amis qui ne vous en aimeront pas moins dans un logement plus modeste; et l'on n'a pas besoin d'un palais pour être heureux auprès d'une femme qu'on adore. — Je pourrais être heureux près d'elle dans une chaumière, dit-il avec un accent convulsif; je pourrais près d'elle sup-

porter l'obscurité, la pauvreté; je le pourrais.... Mais elle!.... — Croyez-moi, lui dis-je en lui serrant la main, elle ne sera pas moins courageuse; son bonheur est de vivre près de vous: ce sera pour elle une source d'orgueil et de triomphe; elle se réjouira de vous prouver que vous êtes aimé pour vous-même. Le cœur d'une femme fidèle renferme une étincelle du feu céleste qui est éclipsée par le grand jour de la prospérité, mais qui brille et resplendit de tout son éclat pendant la sombre nuit du malheur. Avant d'avoir passé avec elle par les rudes épreuves de la vie, aucun homme ne connaît le mérite de sa compagne, tout homme ignore quel ange consolateur il a près de lui. »

La véhémence de mes paroles frappa l'imagination de Leslie. Je profitai de l'impression que je venais de faire sur son esprit pour le décider à ouvrir son cœur à sa femme. J'avoue que malgré tout ce que j'avais dit, je sentais quelqu'inquiétude. Qui peut toujours compter sur la force de celle dont la

vie a été une suite de plaisirs? Son esprit enjoué ne pouvait-il pas se révolter d'abord à la vue de la route obscure que la pauvreté lui préparait? Le lendemain, je ne pus aborder Leslie sans trembler. Il lui avait tout appris. « Et comment vous a-t-elle entendu? — Avec la douceur d'un ange, répondit-il en souriant; son âme en a paru soulagée; elle m'a entouré de ses bras en me demandant si c'était là tout ce qui m'avait rendu si malheureux? Mais, ajouta-t-il, elle ne connaît la pauvreté que par les peintures de nos poètes, qui la montrent toujours unie avec l'amour : les privations lui sont encore inconnues; elle ne ressent pas encore la perte des jouissances d'un luxe auquel elle est accoutumée. Quand nous viendrons à la pratique des soins sordides, des besoins retrécis, des humiliations de l'adversité, c'est alors que commencera notre rude épreuve. »

Quelque temps après il vint me trouver : il avait vendu sa riche habitation et pris une petite maison de campagne auprès de Lon-

dres. De tous les meubles splendides qui ornaient sa première maison, il n'avait gardé que la harpe de sa femme. Cet instrument, disait-il, était, pour ainsi dire, identifié avec elle, il appartenait à l'histoire de leurs amours. Quelques-uns de ses plus heureux momens s'étaient écoulés auprès de cette harpe sur laquelle il s'appuyait en écoutant les sons touchans de la voix de son amie. Je ne pus m'empêcher de sourire à cette preuve de la galanterie romanesque d'un mari passionné. Il allait se rendre à la nouvelle habitation que sa femme avait passé toute la journée à préparer. La soirée était belle; je lui proposai de l'accompagner. « O mon ami! me dit-il en chemin, lorsque le premier moment de notre rencontre dans cette chaumière sera passé, je crois que je serai soulagé; mais voici le jour d'épreuve. Elle est entrée dans une modeste habitation, elle a pour la première fois connu les fatigues des occupations domestiques; et peut-être à-présent, triste, épuisée, songe-t-elle à l'avenir que promet la pauvreté! »

Après avoir laissé la grande route et pris un chemin ombragé d'arbres touffus, nous aperçûmes la maison. L'apparence en aurait semblé modeste même à un poète pastoral; mais pourtant l'aspect en était agréable; une vigne sauvage ornait ses murs d'un luxe de feuillage; quelques arbres la couvraient de leurs branches, et je remarquai des vases de fleurs disposés avec goût près de la porte et sur la pelouse qui était en face. En approchant, nous entendîmes les accords d'une musique mélodieuse. Leslie saisit mon bras; nous nous arrêtâmes pour écouter : c'était la voix de Marie qui chantait avec la plus touchante simplicité l'air que son époux préférait. Je sentis la main de Leslie trembler sur mon bras : il s'avança pour entendre plus distinctement; il fit du bruit en marchant sur le sentier sablonneux : une femme d'une figure belle et animée regarda à travers la fenêtre et disparut. L'on entendit des pas légers, et Marie vint à notre rencontre. Quelques fleurs des champs étaient entrelacées

dans ses beaux cheveux; une fraîcheur éclatante paraissait sur ses joues, sa figure était rayonnante; elle ne m'avait jamais paru si belle.

« Mon ami, s'écria-t-elle, que je suis heureuse de te revoir. J'ai préparé la table sous un arbre touffu derrière la chaumière; j'ai cueilli de bonnes fraises, car je sais que tu les aimes. Nous avons de la crème excellente; tout est agréable et tranquille ici. Oh! nous allons être heureux!

Le pauvre Leslie était confondu. Il la pressa sur son sein, l'entoura de ses bras, la couvrit de baisers, et ne put lui répondre. Depuis le sort lui fut prospère; il retrouva les biens de la fortune; mais il m'a assuré cent fois que le jour de son arrivée à la chaumière avait été le plus heureux jour de sa vie.

LA VOITURE PUBLIQUE.

Omne bene	Tout est bien, lorsqu'on
Sine pœnâ	est exempt de peine,
Tempus est ludendi	que l'on a le temps de
Venit hora	jouer, et qu'on peut
Absque morâ;	quitter les livres.
Libros deponendi.	

VIEUX CHANT DES ÉCOLIERS.

DANS le cours d'un voyage que je fis en décembre dans le Yorshire, je parcourus une longue distance dans une voiture publique, la veille du jour de Noël. La voiture était remplie au-dedans et au-dehors de voyageurs dont la conversation semblait rouler principalement sur l'énumération des amis ou des parens chez lesquels ils allaient prendre le dîner de fête. Elle était en outre chargée de divers présens que les personnes éloignées envoyaient pour le repas; et le siége du cocher était entouré de lièvres dont on voyait pendre les longues oreilles.

J'avais dans l'intérieur, pour compagnons de route, trois jeunes écoliers aux joues vermeilles. Ils retournaient pleins de joie dans leur famille pour y passer les fêtes, et se promettaient un monde de plaisirs. Rien n'était plus plaisant que d'écouter les plans gigantesques que formaient ces petits espiègles, ainsi que les projets des jeux impraticables qu'ils devaient exécuter pendant les six semaines qu'ils allaient être émancipés de l'esclavage abhorré des livres, des férules et des pédagogues. Leurs imaginations entraient d'avance dans la maison paternelle; ils embrassaient toute la famille, y compris le chat et le chien; et les présens dont leurs poches étaient remplies allaient bien réjouir leurs petites sœurs. Mais ils semblaient désirer avec plus d'impatience de revoir *Bantam*, que je compris être un petit bidet qui, d'après leurs récits, avait plus de qualités qu'aucun coursier n'en posséda depuis la mort de Bucéphale. Comme il trottait! comme il galopait! et quels sauts il savait faire! Il n'y avait

pas dans le pays une seule haie qu'il ne pût franchir.

Ces écoliers étaient sous la surveillance particulière du cocher, auquel ils adressaient à tous momens un torrent de questions, et qu'ils déclaraient à chaque fois le premier homme du monde. A la vérité je n'ai rien vu de plus fort que l'air habituel d'importance et d'occupation de ce cocher. Il portait son chapeau légèrement penché sur le côté, et avait un gros bouquet de Noël attaché à la boutonnière de son habit. Dans tous les temps un cocher est un personnage absorbé dans les soins et les affaires graves; mais plus encore à cette époque, où il est chargé d'une innombrable quantité de commissions variées. Il n'est peut-être pas déplacé de tracer ici le portrait général de cette classe de fonctionnaires dont le costume, les manières et le langage ont une physionomie si particulière, que partout en Angleterre où l'on rencontre un cocher de voiture publique, il est impossible de le confondre avec des indivi-

dus qui exercent d'autres emplois. Ils ont ordinairement une figure large, pleine, rubiconde, comme si le sang poussé par une nourriture abondante avait été forcé de se retirer dans chaque pore de la peau; la dimension de leur corps est encore augmentée par la multiplicité des habits dont ils sont enveloppés, comme un choufleur l'est dans ses feuilles. Ils portent sur la tête un chapeau de forme basse à large bords; ils ont autour de leur cou une énorme cravatte de couleur, roulée, nouée avec art, et repliée dans leur poitrine. Dans l'été, ils fixent à leurs boutonnières un bouquet, qui est toujours un gage d'amour de quelque jeune villageoise. Leurs gilets sont rayés d'éclatantes couleurs; et leurs culottes, descendant au-dessous des genoux, vont rejoindre des bottes à revers qui montent jusqu'au milieu de leurs jambes. Tout ce costume est rangé avec une grande précision.

Ils jouissent d'une grande considération et d'une haute importance le long de leur

route; ils ont de fréquens entretiens avec les ménagères des villages, qui les regardent comme des hommes de confiance et d'une grande probité; et ils semblent être en bonne intelligence avec toutes les jeunes filles aux yeux brillans. Dès qu'ils arrivent à l'endroit où l'on change d'attelage, ils jettent les rênes d'un air de grandeur et laissent au garçon d'écurie le soin des chevaux qu'ils sont seulement chargés de conduire d'un relai à l'autre. Descendus de leurs siéges, ils arpentent la cour de l'auberge avec l'air le plus noble. Tous les palefreniers, tous les garçons d'étable, tous les désœuvrés, les regardent comme un oracle, recueillent leurs phrases sentencieuses, répètent leurs opinions, par-dessus tout cherchent à copier leur air et leurs manières. Tout misérable qui possède un habit sur son dos met comme eux les mains dans ses poches, rehausse sa taille, s'exprime d'une manière tranchante, et fait le cocher en migniature.

C'était peut-être à l'heureuse sérénité qui

régnait dans mon âme qu'il fallait attribuer la gaîté que je voyais répandue sur toutes les physionomies. Une voiture publique porte partout la vie avec elle, et met tout le monde en mouvement à mesure qu'elle roule. Le son du cor à l'entrée d'un village produit un tumulte universel. Les uns se précipitent à la rencontre de leurs amis; d'autres, chargés de paquets et de cartons, viennent prendre leurs places; et dans la précipitation du départ ont à peine le temps de faire leurs adieux à la foule qui les accompagne. Dans ce moment, le cocher a une multitude de petites commissions à exécuter. Tantôt il remet un lièvre ou un faisan; tantôt il jette un petit paquet de journaux à la porte d'une auberge. Quelquefois, d'un air malin et avec des mots à double sens, il remet à une jeune servante, qui sourit en rougissant, le billet doux de quelque rustique admirateur. Quand la voiture traverse un village, tous les habitans courent aux fenêtres. A chaque coin de rue on aperçoit des réunions d'oisifs ou d'im-

portans qui s'assemblent là dans le but essentiel de voir les voyageurs. Mais le groupe le plus remarquable est devant la maison du maréchal-ferrant, où le passage d'une voiture est un événement fertile en réflexions. A sa vue le maréchal met à terre le pied du cheval qu'il tenait sur ses genoux; les forgerons posent autour de l'enclume leurs marteaux retentissans, laissent refroidir leur fer; le spectre noirci qui fait mouvoir le souflet se repose un instant, laisse pousser un long soupir à la machine asthmatique, et regarde aussi à travers l'épaisse fumée.

Peut-être la fête de Noël donnait-elle à tout le pays un air plus animé que de coutume; car tout le monde me paraissait heureux et d'humeur enjouée. Le gibier, la volaille et toutes les recherches de la table, abondaient dans les villages; les boutiques étaient remplies d'acheteurs. Les ménagères circulaient partout, mettaient leurs maisons en ordre, et les brillantes branches de houx

mestique et les caresses qu'ils donnaient au pauvre chien qui faisait mille contorsions de joie. Mais c'était Bantam qui était l'objet du plus vif intérêt. C'était à qui le monterait, et ce ne fut pas sans quelques difficultés que Jean put arranger que chacun irait dessus à son tour et que l'aîné commencerait. Ils partirent enfin, l'un sur Bantam, au-devant duquel le chien bondissait et aboyait, l'autre tenant la main du vieux Jean, qu'ils accablaient ensemble de questions sur la maison et d'anecdotes de leur collége.

Je les suivais avec un sentiment où je ne sais ce qui dominait du plaisir ou de la mélancolie. Je me rappelais ce temps où, comme eux, je n'avais ni souci ni chagrins, où un jour de fête me paraissait le comble des félicités humaines. Nous nous arrêtâmes quelques instans après pour faire rafraîchir les chevaux; et en reprenant notre route, un détour du chemin nous laissa apercevoir une jolie maison de campagne. J'entrevis une

dame et deux petites filles sur le seuil de la porte, et je vis mes petits compagnons de voyage avec Bantam, Carlo et le vieux Jean, qui suivaient la route de la voiture : je me penchai à la portière pour être témoi de l'heureuse rencontre, mais un groupe d'arbres m'en déroba la vue.

Le soir nous atteignîmes un village où je résolus de passer la nuit. En arrivant devant la porte de l'auberge, je vis à travers les vitres la lumière du foyer ardent de la cuisine. En y entrant j'admirai pour la centième fois les soins, la propreté et la gaîté cordiale qui règnent dans les cuisines anglaises : elle était d'une vaste dimension et entourée d'ustensiles de cuivre et d'étain bien polis; elle était décorée de tous côtés de bouquets de Noël. Des jambons, des langues et des quartiers de lard pendaient au plafond : un tourne-broche était continuellement en mouvement auprès du feu. Une vaste table bien approvisionnée était appuyée

le long d'un mur; elle était couverte de morceaux de bœuf froid et d'autres viandes succulentes, au-dessus desquels s'élevaient deux énormes pots de bière qui semblaient être là comme deux sentinelles. Des voyageurs se disposaient à attaquer ce solide repas, tandis que d'autres, fumant et discourant en buvant leur bière, étaient assis au coin du feu sur des siéges en chêne à dossiers élevés. De jolies servantes couraient çà et là sous les ordres de l'hôtesse fraîche et active, qui ne perdait pas l'occasion d'échanger quelques reparties piquantes et quelques sourires malins avec le groupe qui était près du feu. La scène réalisait complétement les pensées du pauvre Robin sur les consolations de l'hiver;

« Quand les arbres se dépouillent de leurs coiffures verdoyantes, pour rendre hommage « aux cheveux blancs de l'hiver, une belle « hôtesse, des convives joyeux, un pot de « bière, un toast, du tabac et un bon feu, « sont les plaisirs de cette saison. »

LES FUNÉRAILLES CHAMPÊTRES.

Voici quelques fleurs; à minuit nous en apporterons davantage; les plantes qui ont reçu la froide rosée de la nuit sont plus convenables aux tombeaux. Vous étiez comme ces fleurs qui sont maintenant fanées. Celles que nous répandons actuellement sur votre sépulture subiront bientôt le même sort.

SHAKESPEARE, *Cymbeline.*

PARMI les simples et touchantes coutumes de la vie champêtre qu'on retrouve encore dans plusieurs parties de l'Angleterre, il faut remarquer celle de répandre des fleurs devant le convoi funèbre ou d'en parsemer la tombe d'un ami qui n'est plus. C'est, dit-on, un reste de quelques-uns des anciens rites de l'église primitive; mais cette coutume remonte à une bien plus haute antiquité; car elle fut connue des Grecs et des Romains.

C'est un tribut d'amour qui dut précéder l'art de moduler nos douleurs en vers, ou de les graver sur des monumens.

Cet antique usage ne se retrouve plus que dans les cantons écartés de l'Angleterre, où les modes et les innovations n'ont pu encore effacer tous les souvenirs des temps anciens.

On prétend que dans le comté de Glamorgan, on recouvre de fleurs la fosse dans laquelle on met le corps du défunt. Ophélie (1) fait allusion à cette coutume, dans ces vers : « Son linceuil, blanc comme la neige des « montagnes, est parsemé de tendres fleurs, « qu'ont arrosées les larmes du véritable amour. »

On observe encore dans les villages des provinces méridionales une coutume plus touchante envers les jeunes personnes qui meurent vierges. Une jeune fille à peu près du même

(1) Dans la tragédie d'*Hamlet*, de Shakespeare.

âge, de la même taille et du même air que celle qui n'est plus, porte devant le corps une guirlande de fleurs blanches, que l'on suspend ensuite dans l'église à la place qu'occupait ordinairement la défunte. Cette guirlande se compose quelquefois de fleurs artificielles; on y ajoute une paire de gants de la même couleur. Ces objets sont les emblèmes de la pureté de la jeune vierge et de la couronne de gloire qu'elle reçoit dans le Ciel.

Dans d'autres endroits on porte le mort dans la tombe, en chantant des psaumes et des hymnes en signe de triomphe, « pour « montrer, dit Bourne, qu'il a terminé sa « carrière avec joie, et qu'il a conquis des « biens plus grands que ceux qu'il perd. » J'ai appris que cela s'observait, surtout dans les provinces du nord, particulièrement dans le Northumberland. Ce doit être une chose touchante, mais triste, que d'entendre vers la chute du jour, dans les campagnes soli-

taires, la lointaine et sombre harmonie des chants funèbres, et de voir le cortége de la mort s'avancer lentement à travers les champs couverts de verdure. Le voyageur éprouve une sorte de respect solennel au passage du convoi funéraire dans ces lieux retirés. Parmi les profondes solitudes de la nature, ce spectacle parle fortement à l'âme : quand le cortége de deuil approche, l'étranger s'arrête, se découvre la tête, et salue pour la dernière fois le mortel qui n'est plus : il le suit en silence; souvent il l'accompagne jusqu'à sa tombe; d'autres fois il ne le conduit qu'à quelques pas, et reprend son chemin après avoir ainsi payé son tribut de respect à la cendre de l'homme.

Les sources fécondes de la mélancolie qui se trouvent dans le caractère anglais et qui lui fournissent ses grâces les plus nobles et les plus touchantes, se décèlent avec grandeur dans ces coutumes pathétiques, et dans la sollicitude que montre la classe commune

du peuple pour la possession d'une tombe paisible et honorée. Le plus pauvre paysan, quelque misérable que soit son sort pendant sa vie, désire que l'on rende quelque respect à ses cendres. Sir Thomas Overbury, en parlant des jeunes paysannes anglaises, dit: « Elles n'ont d'autre souci que celui de mou- « rir au printemps, afin que leur drap mor- « tuaire puisse être abondamment parsemé « de fleurs. »

La coutume d'orner les tombeaux était autrefois générale; on les entourait soigneusement d'une haie d'osier pour y conserver le gazon. On y plantait des fleurs et des arbrisseaux toujours verts. Cet usage est actuellement fort rare en Angleterre; mais on le retrouve encore dans les villages des montagnes galloises. Je me rappelle en avoir vu un exemple dans la petite ville de Ruthen, située à l'extrémité de la charmante vallée de Clewyd. J'ai en outre appris par un de mes amis, qui assista aux funérailles d'une vierge,

dans le comté de Glamorgan, que toutes les jeunes paysannes avaient leurs tabliers remplis de fleurs dont elles jonchèrent la tombe aussitôt que le corps y fut mis. Il remarqua plusieurs sépultures décorées de la même manière : ces fleurs, qui n'étaient qu'à demi-plantées, se fanaient bientôt ; et on les voyait dans différens états de dépérissement, les unes mourantes et les autres entièrement desséchées : on les remplaçait ensuite par du houx, du romarin, et d'autres plantes qui croissaient en grande abondance autour de plusieurs tombes, et en couvraient les pierres sépulcrales.

Il régnait autrefois dans l'arrangement de ces tributs champêtres, une disposition mélancolique qui offrait quelque chose de poétique : la rose unie au lys offrait l'image de la fragilité des mortels. « Cette fleur charmante, « dit Evelyn, portée sur une branche d'épine, « et mêlée avec le lys, est l'emblème naturel « de notre vie passagère, inquiète, fugitive,

« qui même, en nous offrant de doux ins-
« tans, n'est jamais sans chagrins et sans
« traverses. »

Les couleurs, le mélange, la nature des fleurs que l'on porte aux funérailles, et des rubans qui les attachent, ont souvent des rapports particuliers avec les qualités et les aventures du défunt, ou avec les sentimens des personnes qui les regrettent. Dans un vieux poëme anglais, un amant désigne ainsi les fleurs qu'il veut répandre sur la tombe de sa maîtresse:

« L'art et la nature s'uniront pour former
« sa guirlande funèbre. Des rubans de cou-
« leurs variées l'entoureront; mais le noir et
« le jaune seront principalement destinés à
« orner son tombeau. Je joncherai sa sépul-
« ture des fleurs les plus rares, mes larmes
« aussi abondantes que la rosée du ciel,
« conserveront leur éclat et leur fraîcheur. »

La rose blanche, me dit-on, était destinée à l'ornement de la tombe des vierges, et la

guirlande qu'on en formait était nouée avec des rubans blancs en signe de son innocence et de sa candeur ; mais quelquefois on y entrelaçait des rubans noirs, pour exprimer les douleurs de ceux qui la pleuraient. La rose rouge était ordinairement employée pour ceux qui s'étaient fait remarquer par leur bonté. Mais en général, les roses étaient réservées pour les tombes des amans. Evelyn nous apprend que de son temps cet usage n'était pas encore entièrement éteint, et que près de sa demeure, dans le comté de Surrey, les jeunes filles plantaient chaque année, des rosiers sur les tombeaux de leurs amans.

Camden remarque aussi, dans sa Grande-Bretagne, que cette coutume observée de temps immémorial, subsiste encore en plusieurs contrées, et qu'elle est surtout suivie par les jeunes gens et les jeunes filles qui ont perdu l'objet de leurs amours, de sorte que les cimetières sont remplis de ces arbrisseaux.

Quand le mort avait été malheureux dans ses amours, on se servait d'emblèmes d'un caractère plus triste, tels que les ifs et les cyprès; et si on y ajoutait des fleurs, on les choisissait de la couleur la plus mélancolique. Ainsi dans les poésies de Thomas Stanley, publiées en 1651, on trouve la stance suivante: « Cependant jonchez mon triste tom« beau des offrandes que vous possédez, tels « que le cyprès solitaire et l'if mélancolique ; « car des fleurs plus brillantes ne sauraient « croître sur une sépulture aussi malheu« reuse. »

Dans *the maid's tragedy*, l'auteur a placé un morceau pathétique qui donne quelques détails sur cette coutume d'orner la sépulture des femmes qui ont été malheureuses dans leurs amours: « Placez sur mon cercueil l'if « mélancolique, et que les jeunes filles por« tent des branches de saule pour indiquer « que je mourus fidèle. Mon amant m'a « trahie, mais je lui restai constante; puisse

« la terre ne peser que légèrement sur ma « dépouille mortelle. »

L'effet naturel de nos regrets envers les morts est d'élever l'esprit. Nous en avons une preuve dans la pureté des sentimens et a simple élégance des pensées qui règnent dans ces coutumes funèbres. On avait surtout la précaution de ne se servir que de plantes ou de fleurs odoriférantes. Il semble qu'on ait voulu par là adoucir les horreurs du tombeau, empêcher que l'esprit ne s'appesantît sur l'idée repoussante de l'humanité tombant en ruines, et unir les idées de la mort avec les plus belles et les plus douces productions de la nature.

La mort est suivie d'une succession d'horreurs, avant que le corps soit réduit en poussière ; et nous cherchons à nous rappeler toujours ceux que nous avons tendrement aimés, avec les agréables sensations qu'ils nous inspiraient dans l'éclat de leur jeunesse et de leur beauté. « Mettez-la dans la tombe,

« dit Laertes, en parlant de sa sœur, et que « des violettes naissent de ce corps si beau « et si pur. »

Herriek, dans son chant funèbre de Jephta, répand une noble profusion de pensées et d'images poétiques, qui embaument le mort dans l'imagination des vivans: « Dors en paix « dans ton lit d'aromates; que ta sépulture res- « semble au jardin d'Eden; que les parfums « puissent y croître et répandre de suaves « odeurs, que le baume le plus pur exhale « son ençens autour de ta tombe virginale! « Puissent toutes les jeunes et timides beautés « venir à la même heure parsemer ta sépul- « ture! Puissent les vierges, quand elles vien- « dront y pleurer, brûler des parfums sur « ton autel, et tes cendres dormir toujours paisiblement dans leur urne ! »

Je citerai encore ce passage de Shakespeare, qui peut-être paraîtra vieilli, mais qui explique quelques-unes des idées emblématiques souvent renfermées dans ces tributs

de fleurs: « Tant que durera l'été, tant que « j'habiterai ces lieux, j'ornerai ta tombe des « fleurs les plus belles; j'y répandrai la prime« vère aussi pâle que ton front dans sa tris« tesse, la campanelle azurée comme les veines « de ton sein; et l'églantine qui, sans lui faire « outrage, n'est pas plus parfumée que ton « haleine. »

Il y a certainement quelque chose de plus touchant dans ces promptes et libres offrandes de la nature, que dans les riches monumens de l'art. La main plante des fleurs pendant que le cœur gémit encore et que les larmes arrosent la tombe. C'est la tendresse qui tresse la haie d'osier qui entoure la modeste sépulture; mais la tendresse expire pendant le long travail du ciseau, et se glace parmi les froids dessins du marbre sculpté.

Il est bien à regretter que cet usage si délicat et si touchant ne soit plus général et ne se retrouve plus que dans les villages les plus retirés et les moins considérables. Il semble

que les coutumes poétiques fuient les routes de la vie civilisée. A mesure qu'un peuple devient plus policé, il cesse d'être romantique; il parle encore de la poésie, mais il s'est étudié à étouffer ses libres impulsions, à réprimer ses vives émotions, et à remplacer ses usages les plus tendres et les plus pittoresques par les formes étudiées des cérémonies pompeuses; rien n'est à-la-fois plus magnifique et plus froid que les enterremens anglais dans les grandes villes. C'est un fastueux étalage et une ennuyeuse parade de voitures, de chevaux, de panaches de deuil, et de pleureurs mercenaires qui offrent une parodie de la vraie douleur. « C'est, dit Jérémie Taylor, une « fosse creusée, un superbe cortége funèbre, « un grand fracas dans tout le voisinage; « et quand les cérémonies sont terminées, « personne ne se souvient plus du défunt. »

Dans une ville bruyante et peuplée on a bientôt oublié l'ami qui n'est plus. La succession tumultueuse des nouvelles connaissances

et des nouveaux plaisirs l'effacent de notre souvenir. Mais dans les campagnes, les funérailles font une impression solennelle; le coup qu'a frappé la mort laisse une place vide dans le cercle des villageois; et c'est un événement remarquable dans la paisible uniformité de la vie champêtre. Le glas de la cloche retentit dans chaque oreille et répand sa profonde mélancolie sur chaque colline, dans chaque vallée; il attriste tout le pays environnant.

La fixité et la permanence des objets dans les campagnes contribuent encore à perpétuer la mémoire de l'ami qui en a joui avec nous, qui fut le compagnon de nos promenades les plus isolées, et qui anima de sa présence chaque solitude. Son souvenir s'associe à toutes les beautés de la nature; nous croyons entendre sa voix dans le bruit des échos qu'il aimait naguère à faire retentir; son âme vient errer au milieu des bosquets qu'ils fréquentait jadis. Nous songeons à lui sur la montagne sauvage et solitaire, et parmi les

bocages pensifs du vallon. La fraîcheur d'une matinée brillante nous rappelle son sourire rayonnant et sa gaîté si franche; quand le soir ramène sa gravité et répand ses ombres épaisses, et son calme majestueux sur la nature, nous nous retraçons ces heures de la nuit où par de tendres épanchemens nous répandions dans nos âmes une douce mélancolie.

Une autre cause qui contribue à perpétuer dans la campagne le souvenir des morts, c'est d'avoir presque continuellement leurs tombes devant les yeux : on les traverse pour se rendre à la prière; elles s'offrent à nous quand nos cœurs sont attendris par les exercices de la piété. Dans le nord de la principauté de Galles, les paysans s'agenouillent et prient sur les tombeaux de leurs amis, plusieurs dimanches après leur mort. Dans les pays où l'on suit encore le touchant usage de planter et de joncher les sépultures de fleurs, on a soin de les renouveler à Pâques, à la Pentecôte, et dans les autres jours de fêtes qui

nous rappellent le plus vivement les compagnons de nos premiers plaisirs. Cette cérémonie est toujours remplie par les plus proches parens et les meilleurs amis du défunt. On n'y emploie ni domestiques, ni mercenaires; et si un voisin vient offrir son assistance, il regarderait comme une insulte l'offre d'une récompense.

Je me suis appesanti sur cette belle coutume champêtre, parce que c'est un des derniers comme un des plus saints devoirs de l'amitié et de l'amour. La tombe est l'épreuve de la véritable tendresse; c'est là que cette divine passion de l'âme manifeste sa supériorité sur tous les autres sentimens que nous inspirent les simples attachemens des sens. Ces derniers ont besoin d'être constamment rappelés et ranimés par la présence de l'objet pour lesquels on les éprouve; mais l'amour gravé dans le fond de l'âme peut survivre long-temps par le seul souvenir. Les faibles inclinations des sens languissent et périssent

avec les charmes qui les ont fait naître, et se changent en affreux dégoût dans le terrible séjour de la mort; mais c'est là que la noble passion de l'âme s'élève purifiée de tout désir sensuel, et vient encore comme une flamme céleste animer et sanctifier le cœur de l'amant qui survit.

La douleur que nous éprouvons par la perte de ceux que nous aimons est la seule à laquelle nous refusons de renoncer : nous nous efforçons de maîtriser toute autre peine, mais nous regardons comme un devoir de ne pas fermer cette plaie et de nourrir dans la solitude cette affliction qui nous est chère. Quelle est en effet la mère qui voudrait oublier l'enfant qu'elle a vu périr dans ses bras comme une jeune plante, bien que son souvenir soit un tourment pour son cœur? Quel est l'enfant qui consentirait à oublier les plus tendres de tous les parens, bien qu'il ne se les rappelle que pour pleurer? Qui, même à l'heure de l'agonie, voudrait oublier l'ami qu'il regrette

encore? Qui, même lorsque la tombe s'est refermée sur ce qu'il a le plus aimé, quand il sent son cœur pour ainsi dire écrasé par la pierre sépulcrale qui le dérobe pour jamais à sa vue, voudrait accepter des consolations qu'il devrait acheter par l'oubli ?

Non, l'amour qui survit à la mort est un des plus nobles attributs de l'âme; s'il a ses peines, il a aussi ses charmes. Quand la force accablante de la douleur se dissipe dans les douces larmes du souvenir; quand l'angoisse subite et l'agonie convulsive que nous éprouvons à l'idée de la perte récente de ce qui nous est cher, se calme et se change en une méditation pensive sur tout ce qui s'est passé dans les jours où nous recevions les preuves de sa tendresse; qui voudrait alors arracher de son âme une semblable douleur, bien qu'elle puisse quelquefois jeter un nuage passager sur nos instans de plaisir, ou donner une teinte plus sombre à nos momens de rêverie; cependant qui voudrait la changer pour les chants de la

gaîté et le tumulte des fêtes! Non, il sort de la tombe une voix plus douce que les accens de la joie. Ah! la tombe! la tombe! elle ensevelit toutes les erreurs, elle couvre tous les défauts, éteint tous les ressentimens; il ne s'échappe de son sein paisible que de tendres regrets, que de doux souvenirs. Qui peut contempler le tombeau même d'un ennemi, et ne pas éprouver un sentiment de remords d'avoir vécu en mauvaise intelligence avec ce misérable amas d'ossemens qui tombe en poussière sous ses pieds? Mais quel lieu de méditation que le lieu de la sépulture de ce que nous aimons! C'est là que nous faisons une longue revue de l'histoire entière, des vertus, de l'amabilité, de toutes les graces enchanteresses auxquelles nous étions presqu'insensibles dans le cours journalier de notre intimité; c'est là que nous nous appesantissons sur la tendresse, l'auguste et solennelle tendresse des derniers adieux; que nous nous rappelons ce lit de mort et toutes ses douleurs déchi-

rantes, son entourage silencieux, ces muettes attentions, dernières preuves d'un amour expirant; la faible agitation si touchante de la main glacée qui serre encore la nôtre, le dernier regard se dirigeant tendrement vers nous du seuil même de l'existence; les faibles accens de la voix expirante qui s'efforce de nous donner pour la dernière fois l'assurance de la plus douce affection!

Hélas! va sur la tombe de l'amour qui n'est plus, et médite! Là recherche dans ton cœur tous les bienfaits que tu as laissés sans récompense; toutes les preuves de tendresse restées sans retour, que te prodigua cet être qui a cessé d'exister, et qui ne peut jamais.... jamais revenir pour être consolé par tes regrets!

Si tu es enfant, et si tu as jamais ajouté un chagrin à l'âme, une ride au front d'un père; si tu es époux, et si tu as jamais laissé concevoir au tendre cœur de celle qui chercha tout son bonheur près de toi, le doute de ta tendresse et de ta fidélité; si tu es ami, et si

tu as jamais trompé l'âme généreuse qui s'est confiée à toi ; si tu es amant, et si tu as jamais fait éprouver d'injustes tourmens à ce cœur maintenant froid et paisible que tu foules sous tes pieds ; alors sois certain que les torts de ta vie viendront se retracer à ta mémoire et frapper péniblement ton âme. Sois assuré que tu viendras plein de douleurs et de remords, pousser d'inutiles gémissemens et répandre de vaines larmes sur la tombe qui renferme l'objet de tes regrets; ces soupirs seront d'autant plus profonds, ces larmes d'autant plus amères, que désormais ils ne peuvent plus être entendus.

Alors, tresse ta guirlande de fleurs; orne cette tombe des parures de la nature, console si tu le peux, ton cœur déchiré; mais que ton repentir envers les morts te rende meilleur envers les vivans.

Je n'ai pas eu la prétention de donner ici le détail complet des coutumes funèbres des paysans Anglais, mais seulement d'en pré-

senter quelques notions générales. Ces coutumes d'orner les tombeaux avec des fleurs, existent au reste dans d'autres pays que l'Angleterre, elles y sont même plus répandues et observées par les personnes riches. Mais dans ce dernier cas, cet usage perd beaucoup de sa simplicité et dégénère en affectation. Bright, dans son voyage en Hongrie, dit que les tombes sont généralement couvertes des plus brillantes fleurs de la saison. Il nous donne un exemple de piété filiale que je ne puis m'empêcher de citer: « Quand j'étais à Berlin, dit-il, je suivis le convoi du célèbre Iffland jusqu'à son tombeau. Dans le cours de la cérémonie, mon attention fut attirée par une jeune femme qui était debout sur un monticule fraîchement recouvert de gazon; elle s'efforçait avec inquiétude de le préserver des pieds des passans. C'était la tombe de son père; et la figure de cette tendre fille offrait un monument plus touchant que les plus fastueux ouvrages de l'art.

Je vais encore ajouter un mot sur les décorations des tombeaux que je vis jadis dans le village de Gersan, situé au milieu des montagnes de la Suisse, sur les bords du lac de Lucerne, au pied du mont Rigi. C'était autrefois la capitale d'une petite république comprise entre le lac et les Alpes, et accessible par un seul sentier. Toutes les forces de la république consistaient en six cens combattans; et quelques milles de circonférence au pied des montagnes, composaient son territoire. Le village de Gersan semblait séparé du reste du monde, et conservait toute la simplicité de l'âge d'or. Il possédait une petite église avec un cimetière adjacent. A la tête des sépultures, on voyait des croix en bois et en fer: sur quelques-unes on avait placé des images grossièrement exécutées, mais où l'on avait évidemment cherché à représenter le défunt; des guirlandes de fleurs pendaient autour des croix; les unes fanées, les autres fraîches comme si elles venaient d'être renouvelées.

Je contemplais cette scène avec intérêt; je sentais qu'elle offrait une source d'idées poétiques; et on remarquait partout les pures et simples offrandes du cœur, tant chantées par les poètes. Ailleurs, j'aurais pu soupçonner qu'elles avaient été suggérées par des sentimens affectés, tirés de quelques auteurs; mais le bon peuple de Gersan connaissait peu les livres. Il n'existait pas dans le village un seul poëme ni un seul roman. Et je ne pense pas que le paysan de ces lieux ait jamais cru, en tressant une nouvelle guirlande pour la tombe de sa bien-aimée, qu'il suivait une des plus brillantes coutumes de la poésie, et qu'il était poète en pratique.

LA CUISINE D'AUBERGE.

> Ne pourrai-je pas prendre mes aises dans mon auberge. FALSTAFF, *dans Shakespeare.*

PENDANT un voyage que je fis autrefois dans les Pays-Bas, j'arrivai un soir à la Pomme-d'Or, principale auberge d'un petit village flamand. C'était après l'heure de la table d'hôte; de sorte que je fus forcé de faire un souper solitaire avec les restes d'un repas copieux. Le temps était froid, j'étais assis seul à l'extrémité d'une grande salle à manger fort obscure. Quand j'eus terminé mon repas, je ne trouvai devant moi que la perspective d'une longue et ennuyeuse soirée, sans aucun moyen apparent de l'égayer. J'eus recours à mon hôte; je lui demandai quelque chose à lire. Il m'apporta la bibliothèque de la maison consistant en une Bible hollandaise, un

almanach écrit dans la même langue, et quelques vieux journaux de Paris. Comme j'étais occupé à lire dans un de ces derniers d'anciennes nouvelles et des critiques surannées, mon oreille était de temps en temps frappée par des éclats de rire qui semblaient partir de la cuisine.

Tous ceux qui ont voyagé sur le continent savent quel refuge est une cuisine d'auberge de village pour la classe moyenne des voyageurs; surtout dans cette saison douteuse de l'année où le feu commence à paraître agréable dans la soirée. Je jetai mes journaux et je m'acheminai vers la cuisine pour examiner le groupe qui me paraissait si joyeux. Il était composé de voyageurs qui venaient d'arriver dans une diligence, et des habitués ordinaires de l'auberge. Ils étaient assis en cercle autour d'un grand poële bien chaud, que l'on aurait pu prendre pour un autel qu'ils semblaient adorer. Ce poële était couvert de différens ustensiles de cuisine, parmi lesquels une vaste théière bouillait et fumait. Une énorme

lampe jetait une grande masse de lumière sur ce groupe, et faisait vigoureusement ressortir plusieurs physionomies singulières. Une grande fille flamande, avec de longs pendans d'oreilles, et un collier auquel était suspendu un cœur d'or, était la prêtresse qui présidait à ce temple.

Plusieurs des habitués avaient des pipes, et la plupart passaient leur soirée en buvant. Je découvris que leur gaîté était excitée par un petit Français au teint basané, dont la figure sèche était ombragée de large moustaches. Il racontait ses aventures amoureuses, dont chacune était terminée par de longs éclats de rire.

Je n'avais pas de meilleure manière de passer une soirée maussade et bruyante; je pris place près du poële et j'écoutai les histoires diverses des voyageurs, les unes extravagantes et la plupart très-ennuyeuses; toutes ont échappé à ma mémoire infidèle, à l'exception d'une seule que je vais m'efforcer de

retracer. Je crains cependant qu'elle ne doive son véritable mérite qu'à la manière dont elle fut racontée, et à la physionomie particulière de celui qui la rapporta. C'était un gros Suisse âgé qui paraissait être un vieux voyageur ; il portait une veste usée, une large ceinture et un pantalon couvert de boutons depuis les hanches jusqu'à la cheville du pied. Sa figure était pleine et rubiconde, son nez aquilin, son œil brillant; ses cheveux étaient blonds et tombaient en boucles de dessous un bonnet de velours mis de côté. Il fut plus d'une fois interrompu par l'arrivée des étrangers et les remarques de ses auditeurs ; il s'arrêtait de temps en temps pour remplir sa pipe, et chaque fois il lançait une œillade piquante et une maligne plaisanterie à la folâtre fille de cuisine.

Je voudrais que mes lecteurs pussent se figurer le vieil historien étendu dans un vaste fauteuil, une main sur la hanche et l'autre soutenant une pipe singulièrement façonnée, en racontant l'histoire suivante :

LE SPECTRE DU FIANCÉ.

CONTE D'UN VOYAGEUR.

Sur le sommet des hauteurs d'Odenwald, contrée sauvage et romantique située près du confluent du Rhin et du Mein, s'élevait, il y a déjà long-temps, le château du baron Von-Landshort. Il est maintenant entièrement tombé en ruines, et presqu'enseveli parmi les hêtres et les sombres sapins au-dessus desquels cependant son vieux donjon s'efforce encore d'élever une tête orgueilleuse et de dominer le pays environnant.

Le baron descendait en ligne directe de la grande famille de Katzenollenbogen (1); il

(1) C'est le nom d'une famille autrefois puissante de ce pays, et qui fut, dit-on, donné comme un compliment à une dame de cette famille, célèbre par la beauté de son bras.

hérita des restes de la propriété et de tout l'orgueil de ses ancêtres. Bien que les dispositions belliqueuses de ses prédécesseurs eussent beaucoup diminué les domaines de la famille, cependant le Baron s'efforçait encore de conserver quelqu'apparence de leur premier éclat. La paix régnait alors; et les nobles de l'Allemagne avaient abandonné leurs vieux et incommodes châteaux, où ils étaient perchés comme des aigles sur le sommet des montagnes; ils s'étaient fait construire des demeures plus convenables dans les vallées. Cependant le Baron habitait toujours orgueilleusement sa petite forteresse, conservant toutes les haines héréditaires et tous les ressentimens des anciennes familles; de sorte qu'il était en guerre avec tous ses voisins par rapport aux querelles qui s'étaient élevées entre leurs aïeux.

Le Baron n'avait qu'une seule fille; mais quand la nature ne nous accorde qu'un enfant, elle en fait toujours par compensation

un prodige; c'est ce qui arriva pour la fille du Baron, toutes les commères, les nourrices et les cousines du pays assuraient son père qu'il n'existait pas dans toute la Germanie une beauté qui lui fût comparable. Elle avait été élevée avec les plus grands soins, sous la tutelle de deux de ses tantes, vieilles filles qui avaient passé quelques années de leur jeunesse dans une petite cour d'Allemagne, et qui possédaient toutes les branches de connaissances nécessaires à l'éducation d'une grande dame. Sous leurs soins, elle devint un miracle d'accomplissement. A l'âge de dix-huit ans, elle brodait dans la perfection: elle avait mis en tapisserie plusieurs vies entières de saints fameux; et elle avait donné une si forte expresion à leurs physionomies, qu'ils ressemblaient assez bien aux coupables qui expient leurs fautes dans le purgatoire. Elle lisait sans beaucoup de difficulté, et avait appris ses lettres dans plusieurs légendes d'église, et dans les merveilles de la cheva-

lerie d'Heldenbuch. Elle avait aussi fait de grands progrès dans l'écriture; elle pouvait signer son nom sans omettre une lettre, et si lisiblement que ses tantes pouvaient le déchiffrer sans lunettes. Elle excellait à faire des futilités élégantes dans tous les genres; elle était versée dans les danses les plus recherchées du jour; elle jouait un grand nombre d'airs sur la harpe et la guitare, et savait par cœur toutes les tendres ballades des Minnie-Lieders.

Ses tantes, qui avaient été coquettes dans leur jeunesse, étaient très-propres à surveiller la conduite de leur nièce, car il n'existe pas de duègne dont la prudence soit plus rigide et la bienséance plus inexorable que celle d'une coquette surannée. Jamais elles ne perdaient leur pupille de vue; jamais elle ne pouvait se promener dans les domaines du château sans être bien accompagnée, ou au moins bien surveillée. On lui faisait des lectures perpétuelles sur les sévères conve-

nances et sur l'obéissance absolue; et quand aux hommes, fi !... On lui avait appris à les tenir à une si grande distance, et à s'en méfier tellement, qu'elle n'aurait pas voulu, sans une autorisation convenable, jeter un regard sur le plus beau chevalier du monde, pas même lorsqu'il expirerait d'amour à ses pieds.

Les heureux effets de ce système eurent un résultat étonnant : la jeune demoiselle était un modèle de docilité et de bonne conduite. Tandis que les autres jeunes personnes dissipaient leurs belles années dans l'éclat du monde et se trouvaient exposées à tous les dangers de la séduction, elle brillait modestement de la fraîcheur et des charmes de la virginité, sous la protection de ces vieilles filles sans tache, comme on voit un bouton de rose s'épanouir parmi les épines. Ses tantes la contemplaient avec orgueil et ivresse, et se vantaient que lors-même que toutes les autres jeunes filles du monde viendraient à

faillir, rien de semblable, grâce au Ciel, ne pourrait arriver à l'héritière de Katzenellenbogen.

Mais bien que le Ciel n'eût pas accordé au baron Von-Landshozt beaucoup d'enfans, sa maison n'en était pas pour cela moins nombreuse; car la Providence l'avait enrichi d'une foule de parens sans fortune qui possédaient cette disposition de tendresse, commune à tous les cousins pauvres. Ils étaient admirablement attachés au baron, et saisissaient toutes les occasions de venir animer son château : toutes les fêtes de famille étaient célébrées par ces braves gens aux dépens du seigneur ; et quand ils s'étaient rassasiés de bonne-chère, ils déclaraient qu'il n'y avait rien de si délicieux que ces réunions de famille et que ces fêtes de cœur.

Le Baron, quoique petit de corps, avait l'âme grande, et il bondissait de satisfaction à l'idée qu'il était l'être le plus important de tous ceux qui l'entouraient : il aimait à racon-

ter de longues histoires sur les vieux guerriers dont les portraits à mine refrognée étaient suspendus le long des murs, et il ne trouvait jamais d'auditeurs aussi attentifs que ceux qui mangeaient à ses dépens. Il était très-adonné au merveilleux et croyait fortement à toutes les aventures surnaturelles qui abondent dans les montagnes et les vallons de la Germanie. La foi de ses convives surpassait encore la sienne; ils écoutaient chaque relation de prodige avec les yeux et la bouche ouverte, et jamais ne manquaient de s'étonner, bien qu'ils les eussent entendu répéter cent fois.

Ainsi vivait le baron Von-Landshost, l'oracle de sa table, le monarque absolu de son petit territoire; heureux par-dessus tout par la persuasion où il se trouvait qu'il était l'homme le plus sage de son siècle.

Il y eut un jour une grande réunion de famille dans le château, pour une affaire de la plus haute importance, je veux dire pour

recevoir l'époux destiné à la fille du Baron. Une négociation s'était ouverte entre ce dernier et un vieux gentilhomme de Bavière, pour unir la dignité de leurs maisons par le mariage de leurs enfans. Les préliminaires avaient été conclus avec tous les soins nécessaires. Les jeunes gens avaient été fiancés sans s'être vus; et on avait fixé l'époque de la cérémonie du mariage. Le jeune comte Von-Allenbour avait été rappelé de l'armée pour ce sujet, et se rendait alors chez le baron pour recevoir sa future épouse. On avait reçu de ses lettres de Wurtzbourg, où il était par hazard retenu; et dans sa lettre il fixait le jour et l'heure où il espérait arriver.

Le château était en rumeur pour lui préparer une réception convenable. La belle fiancée avait été parée avec un soin extraordinaire. Les tantes avaient surveillé la toilette et s'étaient querellées toute la matinée sur chaque article de son habillement : la jeune demoiselle avait tiré avantage de leurs con-

testations pour suivre le penchant de son propre goût, qu'elle avait heureusement très-bon. Elle paraissait aussi bien qu'un jeune époux peut le désirer; et l'émotion de l'attente rehaussait l'éclat de ses charmes.

La rougeur qui couvrait ses joues, la douce palpitation de son sein, son regard de temps en temps rêveur, tout trahissait le tendre désordre qui s'élevait dans son jeune cœur. Les tantes sautillaient continuellement autour d'elle. Car des tantes, vieilles filles, sont disposées à prendre un vif intérêt dans les affaires de cette nature. Elles lui donnaient une multitude de graves conseils sur ce qu'elle devait faire, sur ce qu'elle devait dire, et sur la manière dont elle devait recevoir l'amant attendu.

Le Baron n'était pas moins occupé par ses préparatifs: il n'avait réellement rien à faire; mais c'était, par nature, un petit homme impatient et bruyant, et qui ne pouvait rester passif quand tout le monde était agité. Il

courait du haut en bas du château, avec l'air d'une extrême inquiétude. Il bourdonnait dans toutes les chambres, avec une activité aussi importante que celle d'un gros frelon dans un jour brûlant d'été.

On avait tué le veau gras; et les forêts retentissaient des cris des chasseurs; la cuisine était remplie de bonne-chère; les celliers avaient fourni un océan de vin du Rhin; et le grand tonneau d'Heidelberg avait même été mis à contribution. Tout était préparé pour recevoir le convive distingué avec honneur, et suivant le véritable esprit de l'hospitalité allemande.

Mais le convive tardait d'arriver, et les heures succédaient aux heures; le soleil qui avait répandu ses derniers rayons sur les forêts d'Odenwald, ne brillait plus que sur les sommets des montagnes; le Baron grimpait sur la tour la plus élevée et ne cessait de regarder, dans l'espoir de découvrir au loin quelqu'apparence du Comte et de sa suite: il s'imagina enfin les apercevoir; le bruit des cors retentis-

sant dans la vallée était répété par les échos des montagnes; on vit au loin une troupe de cavaliers qui s'avançaient lentement le long de la route; mais quand ils furent prêts d'atteindre le pied des montagnes, ils prirent tout à coup une autre direction. Les derniers rayons du soleil s'évanouirent, les chauves-souris commencèrent à voltiger dans l'obscurité, la route disparut de plus en plus à la vue, on n'y apercevait plus que de temps à autre quelque paysan retournant du travail à sa demeure.

Tandis que l'antique château de Landshort était dans cet état d'inquiétude, il se passait une scène tres-intéressante dans une autre partie du pays d'Odenwald.

Le jeune comte Von-Allemburg poursuivait tranquillement sa route, marchant à ce grave petit trot d'un homme qui va se marier, quand ses amis ont pris soin de le dégager de tout l'ennui et de l'embarras de faire lui-même sa cour, et qui a la certitude que sa jeune épouse aussi bien que son dîner

l'attendent infailliblement à la fin de son voyage. Il avait rencontré à Wurtzbourg un jeune compagnon d'armes avec lequel il avait servi pendant quelque temps sur les frontières, Herman Von-Starkenfaust, une des meilleurs lances et un des cœurs les plus intrépides de la chevalerie allemande, qui revenait alors de l'armée. Le château de son père était peu éloigné de l'antique forteresse de Landshost; mais une haine héréditaire rendait les deux familles ennemies et étrangères l'une à l'autre. Dans la première chaleur de la reconnaissance les deux jeunes amis se racontèrent toutes leurs actions et toutes leurs aventures; et le comte lui donna une histoire complète de ses noces futures avec la jeune demoiselle qu'il n'avait jamais vue, mais dont la beauté lui avait été décrite de la manière la plus séduisante.

Comme les deux amis suivaient la même direction, ils convinrent de continuer ensemble le reste du voyage, et pour être plus

libres, ils étaient sortis de bonne heure de Wurtzbourg: le comte ayant donné à ses gens l'ordre de le suivre et de le rejoindre.

Ils charmèrent leur route en se rappelant leurs aventures et leurs exploits militaires, mais le comte devenait de temps en temps un peu ennuyeux, par la répétition des éloges qu'il donnait aux charmes si vantés de sa future et par les peintures qu'il faisait froidement du bonheur qui l'attendait.

Ils arrivèrent ainsi aux montagnes d'Odenwald, et s'engagèrent dans un des passages les plus solitaires de la forêt. Il est bien connu que les forêts de la Germanie ont toujours été autant infestées par des brigands que ses châteaux le sont par des revenans, et à cette époque les premiers étaient surtout nombreux à cause des bandes de soldats dispersés qui erraient dans le pays. Il ne paraîtra donc pas extraordinaire que nos cavaliers aient été attaqués dans l'épaisseur de la forêt par une troupe de ces traînards; ils se

défendirent avec courage, mais ils allaient être accablés quand la suite du comte arriva à leur secours. Les brigands prirent la fuite; mais non sans que le comte eût reçu une blessure mortelle. On le ramena doucement et avec précaution à la ville de Wurtzbourg. On fit appeler du couvent voisin un moine renommé par son habileté à administrer à-la-fois des secours au corps et à l'âme; mais la première partie de sa science fut inutile, les momens du malheureux jeune homme étaient comptés.

Il pria d'une voix mourante son ami d'aller incessamment au château de Landshort, et d'y porter la nouvelle de l'aventure funeste qui l'empêchait de remplir ses engagemens avec sa fiancée. Bien qu'il ne fût pas le plus ardent des amans, c'était le plus pointilleux des hommes; et il paraissait excessivement inquiet que cette mission fût exécutée avec promptitude et courtoisie. « Jusqu'à ce que vous ayez rempli ma dernière volonté, dit-il,

« je ne pourrai dormir en paix dans mon « tombeau. » Il prononça ces dernières paroles d'un ton très-solennel. Une telle demande dans une situation si touchante ne permettait pas d'hésiter. Starkenfaust s'efforça de le calmer, lui promit d'exécuter fidèlement ses volontés, et lui donna sa main comme un gage sacré de sa parole; le mourant la pressa avec reconnaissance; mais bientôt il tomba dans le délire, il parlait de sa future, de ses engagemens, de sa foi promise; il demanda son cheval pour aller au château de Landshort, et il expira en s'imaginant sauter en selle.

Starkenfaust poussa un soupir et répandit quelques larmes sur la mort malheureuse de son camarade; il réfléchit ensuite à la pénible mission dont il était chargé. Son cœur était oppressé et son âme inquiète, car il allait se présenter sans invitation au milieu d'une famille ennemie de la sienne et détruire ses apprêts de fête par ces nouvelles fatales

à ses espérances. Cependant il sentait s'élever dans son cœur quelques mouvemens de curiosité, quelque désir de voir cette beauté de Katzenellenbogen, si célébrée, et si soigneusement dérobée au monde : c'était un admirateur passionné des femmes, et son caractère à la fois aventurier et entreprenant le rendait avide de tout événement extraordinaire.

Avant son départ, il prit avec les frères du couvent toutes les mesures convenables pour les cérémonies funèbres de son ami, qui devait être enterré dans la cathédrale de Wurtzbourg, près de quelques-uns de ses illustres aïeux : les gens désolés du comte se chargèrent de ses restes.

Il est actuellement temps de retourner à l'ancienne famille de Katzenellenbogen, qui attendait avec une vive impatience le futur, et encore plus le dîner, et d'aller retrouver le respectable petit baron que nous avons laissé prenant l'air sur le donjon de son château.

La nuit était close, et le convive n'était pas encore arrivé : le baron désespéré descendit de la tour. Le banquet qu'on avait remis d'heure en heure ne pouvait plus être retardé. Les mets se trouvaient déjà trop cuits, le cuisinier était à l'agonie, toute la maison avait l'air d'une garnison qu'on avait réduite par famine. Le baron fut contraint à regret de donner l'ordre de servir le festin sans la présence du futur. Tous étaient assis à table et prêts à commencer le dîner, quand le bruit du cor, devant la grille, annonça l'arrivée d'un étranger. Les échos des vieilles cours du château retentirent du même son, répété par la sentinelle du haut des murs. Le baron se hâta d'aller recevoir son futur gendre.

Le pont-levis s'abaissa, et l'étranger se présenta devant la porte : c'était un beau cavalier d'une haute taille, monté sur un cheval noir : sa figure était pâle, mais il avait un regard brillant et romantique, et un air plein d'une noble mélancolie. Le baron fut un peu

mortifié de ce qu'il se présentait ainsi seul et sans faste. Sa dignité fut un instant piquée; et il se sentit disposé à regarder ce procédé comme un manque du respect dû à l'importance de l'occasion, et de la famille avec laquelle il allait s'unir; cependant il se calma en réfléchissant que l'impatience de la jeunesse l'avait sans doute poussé à devancer toute sa suite.

Je suis fâché, dit l'étranger, de me présenter à vous dans un instant si peu convenable.

Le baron l'interrompit par une foule de complimens et de choses agréables, car il était fier de sa politesse et de son éloquence. L'étranger essaya une ou deux fois d'arrêter ce torrent de paroles, mais ce fut en vain, de sorte qu'il courba la tête et attendit patiemment qu'il fût écoulé. Lorsque le baron s'arrêta, ils avaient atteint la dernière cour du château; l'étranger s'efforça alors de parler à son tour, quand il fut interrompu de nouveau par les dames de la famille, amenant

avec elles la fiancée qui cherchait à se cacher, qui tremblait et rougissait. Il la fixa un instant avec extase; il semblait que toute son âme se fût échappée dans ce regard, et restât fixée sur cette charmante beauté. Une de ses tantes lui dit quelque chose à l'oreille; elle fit un effort pour parler; ses tendres yeux bleus se levèrent timidement, se portèrent avec modestie sur l'étranger, et se dirigèrent de nouveau vers la terre: ses paroles expirèrent; mais un doux sourire qui errait sur ses lèvres, la tendre rougeur qui couvrait son visage prouvaient que ce prompt examen ne lui avait pas été défavorable. Il était impossible qu'une fille de l'âge de dix-huit ans, fortement disposée à l'amour et au mariage, ne trouvât pas agréable un aussi beau cavalier.

L'heure avancée à laquelle le convive était arrivé ne laissait pas de temps au discours. Le baron était absolu, il remit toute espèce d'explication au lendemain matin, et le con-

duisit vers le banquet qui était encore intact.

Il était servi dans la grande salle du château; les portraits des héros les plus braves de la maison de Katzenellenbogen étaient suspendus autour des murs, ainsi que les trophées qu'ils avaient remportés dans les combats et à la chasse; des cuirasses fracassées, des lances rompues, des bannières déchirées, étaient mêlées avec les dépouilles des animaux des forêts; les machoires de loups, les défenses de sangliers, faisaient un tableau terrible avec les arbalètes et les haches d'armes. Enfin, une énorme paire de bois de cerfs étendaient par hazard leurs branches au-dessus de la tête de la fiancée.

Le cavalier fit peu d'attention à la compagnie et à la conversation, il toucha à peine au festin, il paraissait absorbé dans l'admiration de sa jeune épouse, il lui parlait d'une voix si basse que personne ne l'entendait, car le langage de l'amour n'est pas élevé; et quelle

est la femme dont l'oreille est assez dure pour ne pas entendre les plus faibles accens d'un amant?

Il y avait dans ses manières un mélange de tendresse et de gravité qui paraissait produire un puissant effet sur la jeune fille; elle rougissait et pâlissait en l'écoutant avec une profonde attention; de temps en temps elle lui répondait en rougissant, et quand il avait les yeux détournés, elle jetait un regard furtif sur sa tournure romantique, et soupirait tendrement de bonheur; il était évident que les jeunes gens étaient tout-à-fait épris l'un de l'autre. Les tantes, qui étaient profondément versées dans les mystères de l'amour, certifiaient que leurs cœurs s'étaient enflammés à-la-fois dès la première vue.

La fête se passa dans la gaîté, ou du moins dans le bruit; car tous les convives étaient doués de cet appétit qui est la conséquence d'une bourse légère et de l'air des montagnes. Le baron raconta ses meilleures et ses plus lon-

gues histoires, et jamais il ne les raconta si bien ou jamais elles ne produisirent tant d'effet. Si elles avaient quelque chose de merveilleux, tous les auditeurs restaient muets d'étonnement, et si elles renfermaient quelque chose de facétieux, ils ne manquaient pas de rire à l'endroit convenable. Le baron, il est vrai, comme beaucoup de grands seigneurs, avait trop de dignité pour se permettre autre chose qu'une lourde plaisanterie; mais elle était toujours arrosée par une rasade d'excellent vin, et une lourde plaisanterie qu'on sert à sa table, assaisonnée de cette manière, est sûre d'être goûtée. Plusieurs bons mots qui ne sont admissibles que dans ces circonstances, furent répétés par les esprits les plus bornés et par les esprits les plus subtiles. On raconta à l'oreille des dames des histoires légères qui leur donnaient presque des convulsions de rires étouffés, et un ou deux couplets, chantés par un pauvre mais joyeux cousin du baron, forcèrent absolu-

ment les tantes à se couvrir la figure de leurs éventails.

Au milieu de ces réjouissances, l'étranger conservait la gravité la plus singulière et la moins convenante. Sa physionomie exprimait un abattement plus grand à mesure que la nuit s'avançait; et, quelqu'étrange que cela parût, les plaisanteries du baron ne faisaient que le jeter dans une mélancolie plus profonde : quelquefois il était absorbé dans ses réflexions, et d'autre fois son regard troublé et toujours en mouvement, décelait un esprit inquiet. Sa conversation avec la fiancée devint de plus en plus empressée et mystérieuse; de sombres nuages commencèrent à charger son front : et la frayeur s'exprima sur sa charmante figure.

Tout cela ne pouvait échapper aux observations de la société; la gaîté générale fut glacée par la tristesse inconcevable du futur. La bonne humeur des convives s'altéra; on s'échangeait quelques mots prononcés à voix

basse, et des regards significatifs, accompagnés de mouvemens de tête; les chants et les rires devinrent de plus en plus rares, la conversation éprouvait de longues interruptions, auxquelles succédèrent enfin des histoires tragiques et des contes surnaturels. Une anecdote terrible en amenait une plus terrible encore, le baron fit presque évanouir les dames de frayeur, avec le récit du fantôme à cheval qui enleva la belle Léonora; histoire effrayante mais véritable, qui depuis a été mise en beaux vers et que tout le monde peut lire.

Le fiancé écoutait cette histoire avec une profonde attention. Il tenait les yeux constamment fixés sur le baron, et quand elle toucha à sa fin, il se leva peu-à-peu de son siége, se grandissant à vue d'œil, jusqu'à ce qu'il parut à l'œil étonné du baron haut comme un géant. A l'instant où l'histoire se termina, il poussa un profond soupir, et prit un congé solennel de la compagnie; tout le

monde en fut étonné; le baron en fut frappé comme d'un coup de foudre.

Quoi! Quitter le château à minuit! Pourquoi? Tout était disposé pour le recevoir, une chambre était préparée pour lui, s'il voulait se retirer.

L'étranger secoua la tête d'une manière triste et mystérieuse. « Je dois reposer cette « nuit dans une chambre d'une autre nature, « dit-il. » Il y avait dans cette réponse et dans le ton avec lequel il la prononça, quelque chose qui fit tressaillir le baron; mais il rassembla ses forces et lui réitéra ses offres hospitalières; l'étranger secoua silencieusement la tête en signe positif de refus à toutes les propositions qui lui furent faites; salua la société, et sortit lentement de la salle. Les vieilles tantes étaient complétement pétrifiées; la fiancée pencha la tête, et une larme coula de ses yeux.

Le baron suivit l'étranger dans la grande cour du château, où le coursier noir battait

la terre de son pied et hennissait avec impatience. Quand ils eurent atteint la porte dont la longue voûte était tristement éclairée par un fallot, l'étranger s'arrêta, et s'adressant au baron avec une voix sourde à laquelle le passage voûté donnait encore un son plus sépulcral : « Maintenant que nous sommes « seuls, dit-il, je vais vous dire quelles sont « les raisons de mon départ. J'ai un engage-« ment sacré et indispensable.

« Quoi! dit le baron, ne pouvez-vous en-« voyer quelqu'un à votre place?

« Il ne peut admettre de remplaçant; je « dois m'y trouver en personne. Il faut que « je me rende à la cathédrale de Wurtz-« bourg.

« Ah! dit le baron en ranimant son courage, « demain matin vous y conduirez votre « épouse.

« Non, non, répliqua l'étranger avec un ton « encore plus solennel. Mon engagement n'est « pas avec une épouse, les vers m'attendent;

« je ne suis plus un vivant, j'ai été frappé « par des assassins; mon corps est à Wurtz- « bourg, je dois être enterré à minuit. La « tombe m'attend, je dois m'y rendre. »

Il s'élança alors sur son noir coursier, le pont-levis trembla, et le bruit du galop de son cheval se perdit dans les mugissemens des vents.

Le baron retourna consterné dans la salle; il raconta ce qui s'était passé: deux dames tombèrent à la renverse, d'autres se sentirent défaillir à l'idée d'avoir dîné avec un spectre. Les uns croyaient que c'était le terrible chasseur, si fameux dans les légendes de la Germanie; d'autres parlaient des esprits des montagnes, des démons des bois, et des autres êtres surnaturels dont les bons habitans de l'Allemagne sont accablés depuis un temps immémorial. Un des pauvres parens s'aventura de dire que c'était quelque moyen évasif du jeune cavalier; et que la tristesse même de cette fiction semblait

s'accorder avec la mélancolie de l'individu. Cette idée cependant attira sur lui l'indignation de toute la famille et particulièrement celle du Baron, de façon qu'il ne se regarda guère mieux qu'un infidèle, et qu'il se hâta d'abjurer son hérésie le plus promptement possible, en revenant à l'opinion générale.

Mais quelque fussent les doutes qui s'élevèrent, ils furent complétement dissipés le lendemain par l'arrivée d'un message en règle, confirmant la nouvelle du meurtre du jeune comte et de son enterrement dans la cathédrale.

Le désespoir qui régna dans le château peut facilement se comprendre. Le Baron s'enferma dans son appartement. Ceux qui étaient venus pour se réjouir avec lui ne crurent pas devoir l'abandonner dans son malheur; mais ils étaient encore plus long-temps à table et buvaient plus qu'à l'ordinaire afin de raffermir leurs esprits. La situation de la jeune veuve était la plus digne de pitié. Avoir

perdu son mari avant de l'avoir embrassé! Un mari qui paraissait si noble et si gracieux, même en spectre, que devait-il être vivant? Elle remplissait la maison de ses cris.

La seconde nuit de son veuvage, elle s'était retirée dans sa chambre, accompagnée d'une de ses tantes qui voulut coucher avec elle. Cette tante, qui était une des plus grandes conteuses d'histoires de revenans de toute l'Allemagne, en avait précisément commencé une des plus longues, et s'était endormie au milieu. La chambre était reculée, et donnait sur un petit jardin. La nièce regardait tristement la lune dont les rayons tombaient sur les feuilles d'un tremble qui s'élevait devant la croisée. L'horloge du château venait de sonner minuit; un air mélodieux se fit entendre dans le jardin. Elle s'élança de son lit et courut légèrement à la fenêtre; l'ombre d'un homme de haute taille se dessinait parmi les arbres. Au moment où il leva la tête, un

rayon de la lune éclaira sa figure. Elle reconnut le spectre de son époux; un sourd gémissement frappa son oreille; sa tante, réveillée s'évanouit, et quand elle revint à elle le spectre avait disparu. Des deux femmes, c'était la tante qui avait actuellement le plus besoin de secours; car elle était entièrement éperdue de terreur: pour la jeune demoiselle, il y avait dans le spectre de son époux quelque chose de séduisant; il avait toujours cette beauté mâle; et quoique l'ombre d'un homme soit assez peu de chose pour satisfaire une jeune fille en proie à l'amour, cependant la vue de ce qu'on ne peut posséder est toujours consolante. La tante déclara qu'elle ne voulait plus coucher dans cette chambre. La nièce pour la première fois refusa d'obéir; elle répondit positivement que jamais elle n'habiterait un autre appartement du château. La conséquence fut qu'elle resterait seule dans celui-ci; mais elle arracha de sa tante la promesse de ne pas raconter l'his-

toire du revenant, à moins qu'elle ne voulût lui arracher le seul plaisir qui lui restait sur la terre, celui d'habiter un lieu où l'âme protectrice de son amant venait errer pendant la nuit.

Il est difficile de savoir combien de temps la bonne dame garda sa promesse; car elle aimait vivement à raconter des histoires merveilleuses, et il y avait un grand triomphe à répandre la première une aventure aussi effroyable. Cependant une semaine entière s'était passée quand elle se crut délivrée de sa promesse par la nouvelle qu'on répandit un matin qu'on ne trouvait plus la jeune demoiselle. Sa chambre était vide, elle n'avait pas couché dans son lit, la fenêtre était ouverte et la jeune colombe était envolée.

L'étonnement et la sensation que produisit cet événement ne peuvent être compris que par ceux qui ont été témoins de l'agitation que le malheur d'un grand homme répand parmi ses amis. Tout le monde était cons-

terné, quand la tante se tordit les mains et s'écria: elle a été enlevée par le revenant!

Elle raconta en peu de mots l'effroyable aventure du jardin, et conclut que le spectre avait dû enlever la fiancée. Deux domestiques appuyèrent cette opinion. Ils avaient entendu le bruit des pas d'un cheval retentir à minuit sur la montagne, et c'était sans doute le spectre sur son coursier noir qui l'emmenait dans sa tombe. Tous les assistans furent frappés de cette terrible probabilité, car des événemens de ce genre sont très-communs dans la Germanie, ainsi que le prouve un grand nombre d'histoires authentiques.

Quelle triste situation que celle du pauvre Baron! Quelle déchirante alternative pour un tendre père, et un membre de la grande famille de Katzenellenbogen! Sa fille unique était devenue ou la proie de la tombe, ou il allait avoir pour gendre quelque démon des bois! Il était éperdu, et tout le château était en rumeur. Ses gens reçurent l'ordre de

monter à cheval et de visiter toutes les routes, tous les sentiers, tous les vallons d'Odenwald. Le Baron lui-même mit ses grosses bottes, ceignit son épée; il était prêt de monter à cheval quand il fut arrêté par une nouvelle apparition. On vit une dame montée sur un palefroi, accompagnée d'un cavalier, s'approcher du château. Elle galopa vers le Baron, descendit de son cheval, et tombant à ses pieds, elle embrassa ses genoux. C'était sa fille avec son amant, le spectre du fiancé. Le Baron pétrifié d'étonnement, fixait sa fille, puis le spectre, et doutait presque de la réalité de ce qu'il voyait.

Ce dernier aussi avait beaucoup gagné depuis sa visite au séjour des esprits. Ses vêtemens étaient magnifiques; sa figure était noble et régulièrement mâle. Il ne paraissait plus pâle ni mélancolique; son brillant extérieur était réhaussé par le feu de la jeunesse, et la joie brillait dans son grand œil noir.

Tout le mystère fut bientôt éclairci. Le cavalier (car vous avez dû penser que ce n'était pas un revenant) s'annonça comme sir Hermann-Von Starkenfaust. Il raconta son aventure avec le jeune comte; il dit comment il était venu au château pour s'acquitter d'un message bien triste, mais que l'éloquence du Baron l'avait arrêté dans tous les efforts qu'il avait faits pour parler; combien ensuite il avait été captivé par la vue de la fiancée, et comment il avait tacitement souffert que l'erreur se prolongeât, afin de passer quelques heures près d'elle; qu'il se trouvait fort embarrassé de savoir comment il pourrait faire une retraite décente, quand l'histoire du Baron lui suggéra son dessein extraordinaire.

Enfin, craignant la haine héréditaire de la famille, il avait continué secrètement ses visites. Il avait fréquenté le jardin sous les fenêtres de la jeune demoiselle, lui avait fait sa cour, s'en était fait aimer, l'avait emportée

en triomphe, et en un mot l'avait épousée.

Dans toute autre circonstance, le Baron eût été inflexible, car il était jaloux de l'autorité paternelle, et obstinément dévoué aux haines de famille; mais il aimait sa fille; il avait pleuré sa perte, il était heureux de la revoir encore vivante; et bien que son époux fût d'une maison ennemie, grâce au ciel ce n'était pas un démon. Il y avait quelque chose qui ne s'accordait pas avec ses idées sur l'exacte véracité dans la ruse que le chevalier avait employée en se faisant passer pour un homme mort. Mais plusieurs de ses vieux amis qui étaient présens et qui avaient servi aux armées, l'assurèrent que tous les stratagèmes étaient excusables en amour, et que le cavalier avait un titre à une indulgence particulière, puisqu'il était militaire.

Les choses s'arrangèrent donc heureusement: le Baron pardonna au jeune couple. On recommença les réjouissances au château. Les parens accablèrent de caresse ce nouveau

membre de la famille; il était si beau, si généreux et si riche! Les tantes à la vérité étaient un peu scandalisées de ce que leur système de sévère reclusion et d'obéissance passive avait eu un aussi mauvais résultat. Mais elles l'attribuèrent à leur négligence de n'avoir pas fait griller les croisées. Une d'entre elles fut particulièrement mortifiée de voir son conte merveilleux ainsi détruit, et que le seul spectre qu'elle eût jamais vu ne fût qu'un faux revenant. Mais la nièce paraissait très-heureuse d'avoir trouvé dans ce spectre un époux en chair et en os; et ainsi finit l'histoire.

LA VIE CHAMPÊTRE EN ANGLETERRE.

> Une vie paisible passée dans les plaisirs champêtres est le plus heureux destin de l'homme; elle est accompagnée de la tranquillité, de la modération et de la vertu. COWPER.

L'ÉTRANGER qui veut se former une idée juste du caractère anglais, ne doit pas borner ses observations à la capitale, il faut qu'il pénètre dans les campagnes, qu'il séjourne dans les villages, dans les hameaux; il doit visiter les châteaux, les maisons de plaisance, les fermes, et les chaumières; il faut qu'il s'arrête dans les églises de village, qu'il assiste aux fêtes, aux foires et à toutes les réjouissances champêtres; qu'il se mêle enfin avec toutes les classes du peuple et qu'il étudie ses différens usages et ses mœurs.

Dans quelques pays, les grandes villes en-

gloutissent toutes les richesses, et présentent toutes les coutumes de la nation; elles sont le seul séjour de la société instruite et élégante, et la campagne n'est habitée que par des paysans grossiers: en Angleterre, au contraire, la capitale n'est qu'un lieu de rassemblement, un rendez-vous général où les classes élevées se réunissent, seulement pour sacrifier une faible partie de l'année dans le tumulte des plaisirs et de la dissipation, pour retourner ensuite aux habitudes en apparence moins variées de la vie champêtre: les différens ordres de la société sont donc répandus sur toute la surface du royaume, et les bourgs les plus retirés offrent le tableau de tous les rangs de la population.

Les Anglais sont doués d'une vive sensibilité pour les beautés de la nature, et d'un penchant décidé pour les plaisirs et les divertissemens de la vie champêtre. Les habitans des villes, ceux mêmes qui sont nés au milieu des brigues et du bruit, prennent aisément

les habitudes de la campagne. Chaque marchand a dans le voisinage de la métropole, sa petite retraite où il déploie souvent autant d'amour-propre et de zèle dans la culture des fleurs et des fruits de son jardin, que dans la conduite de ses affaires et dans le succès de ses entreprises commerciales. Les individus les moins favorisés de la fortune qui sont contraints de passer leur vie au milieu du bruit et du trafic, s'efforcent d'avoir quelque chose qui retrace à leur esprit l'aspect verdoyant de la nature. Dans les quartiers les plus sombres et les plus resserrés de la cité, la fenêtre de la salle de réunion est ordinairement remplie de fleurs; chaque terrain susceptible de végétation a sa pelouse et son parterre, et chaque place, son parc en miniature, disposé avec un goût pittoresque, et couvert de verdure.

Ceux qui ne voient les Anglais qu'à la ville doivent se former une opinion défavorable de leur caractère social; ils y sont toujours

absorbés par leurs affaires, ou par la foule d'engagemens, qui, dans cette vaste capitale, dissipent le temps, les pensées, et les sentimens. Ils ont ordinairement alors un air occupé et distrait; quel que soit l'endroit où vous les trouviez, ils sont toujours sur le point d'aller ailleurs; au moment où ils vous parlent ils pensent à un autre sujet, et pendant qu'ils font une visite d'amitié ils calculent comment ils épargneront assez de temps pour d'autres visites qu'ils doivent rendre dans la matinée..Une ville immense comme Londres est propre à rendre les hommes égoïstes et à les dégager de tous leurs attachemens. Dans leurs rencontres accidentelles et passagères, ils ne peuvent se communiquer que peu de lieux communs; ils ne présentent que de froides apparences.

C'est à la campagne que l'Anglais donne carrière à ses véritables sentimens; il s'y délivre avec joie des froides formalités et des civilités de la ville; il s'y dépouille de ses ma-

nières réservées, il devient joyeux et bienveillant. Sa maison de campagne renferme tout ce qui est nécessaire aux méditations de l'étude, aux arts d'agrément, aux exercices champêtres: des livres, des tableaux, de la musique, des chevaux, des chiens et des objets de plaisir de toutes les sortes sont à sa disposition; il ne laisse peser aucune contrainte ni sur lui ni sur les autres: mais suivant le véritable esprit de l'hospitalité il procure tous les moyens de distraction, et laisse à chacun la liberté de les employer selon ses désirs.

Le goût des Anglais pour l'agriculture et pour ce qu'on nomme l'art des jardiniers paysagistes, est sans égal. Ils ont profondément étudié la nature, et ont acquis un sentiment parfait de ses belles formes et de ses combinaisons harmonieuses. Les charmes que dans d'autres pays elle prodigue dans les solitudes sauvages, sont ici rassemblés autour des habitations. Les Anglais semblent avoir

dérobé ses grâces secrètes et furtives pour les répandre comme par enchantement autour de leurs demeures champêtres. Rien de plus imposant que la magnificence de leurs parcs; que les vastes pelouses qui s'étendent comme des nappes de gazon toujours animé; que les masses informes d'arbres gigantesques, groupant leurs riches édifices de feuillage; que la pompe solennelle des taillis et des clairières, que de nombreux troupeaux de daims parcourent en silence. Le lièvre s'élançant de son gîte, le faisan s'élevant subitement sur ses ailes, le ruisseau que l'art a fait serpenter de la manière la plus naturelle, ou qui s'étend en un lac transparent; l'étang retiré qui réfléchit les arbres tremblotans et dont la feuille jaunie couvre la surface; la truite errant hardiment au milieu de ses eaux limpides; quelques temples rustiques, quelques statues de Sylvains, verdies et délabrées par le temps, tout enfin donne à cette retraite un air de sainteté classique.

Ces objets ne sont qu'une faible partie de tout ce qui compose les tableaux d'un parc, mais ce qui me plaît le plus, c'est le tableau créateur avec lequel on sait en Angleterre embellir les demeures peu fastueuses qu'habitent les fortunes médiocres ; le séjour le plus triste, la portion de terre la plus aride et la plus ingrate, devient un petit paradis dans les mains d'un Anglais qui a du goût. Il voit avec discernement, et saisit de suite tout ce qu'il est susceptible de produire; il trace dans son imagination le futur paysage qu'il peut offrir; la portion stérile devient sous sa main une charmante retraite, et l'on aperçoit à peine les traces de l'art qui produit cet effet. La culture et la plantation de quelques arbres, l'élaguement judicieux de quelques autres, la distribution convenable des fleurs, des plantes, d'un tendre et gracieux feuillage, un tapis de gazon en pente douce, l'ouverture de quelques jours qui offrent à l'œil une perspective illimitée, ou l'aspect des flots argentés, tout cela est disposé

avec un art délicat, avec une longue assiduité, ainsi qu'on voit un peintre terminer par des touches savantes un tableau favori.

Le séjour de la classe opulente dans la campagne a répandu un degré de goût et d'élégance dans l'économie rurale qui se fait sentir jusque dans les rangs les moins élevés. Le laboureur même vise à l'embellissement de sa chaumière et de son petit champ; la haie bien taillée, la pelouse de gazon, un petit parterre de fleurs, entouré de buis bien épais; le chèvrefeuille grimpant contre les murs et fixant ses branches autour des fenêtres; les pots de fleurs sur les croisées, le houx planté avec prévoyance autour de la maison pour tromper la tristesse de l'hiver, et embellir le foyer par une image de la verdure de l'été; tout démontre l'influence qui s'échappe des sources de la haute société et se répand dans toutes les parties de l'esprit public. Si jamais l'amour, comme le disent les poëtes, aime à visiter une chaumière, ce doit être celle d'un paysan Anglais.



LE DONJON DE WINDSOR,

OU

LE ROI POÈTE.

Vous êtes prisonnier, et votre corps est dans un cachot; mais votre esprit ne peut être enchaîné et ne souffre point de contrainté. Conservez donc une contenance noble; bravez les fers que vous portez. FLETCHER.

Par une belle matinée du charmant mois de mai, je fis une excursion au château de Windsor. C'est un monument où l'histoire et la poésie font naître mille souvenirs. Le seul aspect de cet ancien et majestueux édifice, inspire de grandes pensées. Ses murs irréguliers et ses tours massives s'élèvent comme une couronne crénelée sur le sommet d'une haute colline; sa bannière flotte dans

les nues; il semble être le souverain de la contrée qui l'environne.

Il faisait un de ces temps doux et voluptueux qui éveillent les idées romanesques dans le cœur de l'homme. En errant à travers les salons magnifiques et les longues galeries du château, je vis avec indifférence les innombrables portraits des guerriers et des hommes d'état; mais je m'arrêtai devant ceux des belles qui ornaient la cour brillante de Charles II. En voyant leurs tresses éparses, l'amoureuse langueur de leurs regards, je rendis grâce au pinceau de sir Peter Lely, qui faisait ainsi réfléchir jusqu'à moi le vif éclat de leurs charmes.

Je visitai le vieux donjon où Jacques Ier. d'Ecosse, l'orgueil et le héros des historiens et des poëtes Ecossais, fut détenu comme prisonnier d'état pendant plusieurs années de sa jeunesse. C'est une vaste tour grise qui a résisté aux attaques du temps et qui est assez bien conservée. Elle est bâtie sur un

monticule d'où elle domine toutes les autres parties du château. On y monte par un grand nombre de degrés. Je vis dans une salle gothique entourée d'armes de différentes espèces et de différens siècles, une cotte-d'armes qu'on me dit avoir appartenu à Jacques. On me conduisit de là à un étage supérieur où se trouvent des appartemens meublés suivant l'ancienne magnificence, et dont les murs sont tendus de tapisseries représentant des sujets historiques. C'était-là la prison de Jacques, et le théâtre de cet amour fantasque et passionné, qui a répandu sur son histoire les teintes magiques de la poésie et de la fiction.

Les aventures de ce prince aimable autant qu'infortuné, sont très-romanesques. Il avait à peine onze ans quand son père, Robert III, lui fit quitter son pays pour être élevé sous les yeux du monarque Français, et pour chercher à sa cour un asile contre la trahison et les dangers qui environnaient la maison

royale d'Ecosse. Comme il se rendait en France, sa mauvaise étoile le fit tomber dans les mains des Anglais, et il fut détenu prisonnier par Henri IV, quoiqu'une trêve existât entre les deux nations.

La nouvelle de sa captivité, jointe à une suite de catastrophes et de désastres, fut fatale à son malheureux père. « Cette nouvelle lui fut apportée tandis qu'il soupait: elle l'accabla d'un tel chagrin, qu'il fut prêt à rendre l'esprit dans les bras de ceux qui l'entouraient. Porté dans sa chambre il refusa de prendre aucune nourriture et mourut de faim et de douleur à Rothesay (1). »

Jacques demeura captif plus de dix-huit ans; mais quoique privé de sa liberté, il fut traité avec le respect dû à son rang. On prit soin de l'instruire dans toutes les sciences utiles qui étaient cultivées à cette époque, et de lui faire acquérir tout ce qui convenait à

(1) Buchanan.

un prince accompli. Peut-être sa détention lui fut-elle avantageuse, car elle lui donna le loisir de s'occuper exclusivement de son instruction, d'exploiter les riches trésors de la science, et de cultiver les goûts élégans qui donnèrent un tel éclat à sa mémoire. Le portrait qu'en ont tracé les historiens Ecossais pendant sa jeunesse est très-séduisant, et il paraît plutôt ressembler à celui d'un héros de roman qu'à un personnage historique. « Il était adroit à manier l'épée; il excellait dans les joutes, les tournois, à la lutte, dans le chant et dans la danse. Il était expert dans la médecine; il jouait merveilleusement du luth, de la harpe et de plusieurs autres instrumens. Il était versé dans la grammaire, l'art oratoire et la poésie (1). »

Réunissant ainsi dans sa personne tous les avantages pour briller dans une situation active et élevée, et pour lui donner le goût

(1) Hector de Boëce.

des plaisirs, sa monotone captivité au printemps de ses années et dans un siècle chevaleresque, doit avoir été pour lui une pénible épreuve. Heureusement Jacques était doué d'une grande imagination poétique; il fut souvent visité dans sa prison par les Muses. Il est des esprits qui s'usent et perdent leur activité quand ils sont privés de leur liberté; d'autres qui souffrent et s'irritent; mais il est dans la nature du poète de devenir tendre et harmonieux dans la solitude. Il se nourrit de la douceur de ses propres pensées; semblable à l'oiseau captif, son âme entière s'exhale en mélodie. « Avez-vous écouté le rossignol qu'un pélerin enferma dans une cage? il fait encore entendre ses chants accoutumés dans son ermitage solitaire. Sa charmante mélodie prouve qu'il transforme en bosquets sa cage garnie de verdure, et qu'il croit alors habiter encore les bois. »

L'imagination a le divin attribut d'être libre et de ne pouvoir être restreinte. Quand

le monde réel lui est fermé, elle se crée un univers; avec un pouvoir magique, elle conserve des formes glorieuses, et de brillantes visions pour peupler la solitude et dissiper les ténèbres des donjons. Telles étaient la splendeur et la pompe idéale qui entouraient le Tasse dans sa triste prison à Ferrare, quand il conçut les scènes merveilleuses de sa Jérusalem. Nous pouvons regarder le *King's Quair*, composé par Jacques pendant sa captivité à Windsor, comme un de ces épanchemens d'une belle âme qui veut échapper à la contrainte et à l'obscurité d'une prison.

Le sujet de son poëme est son amour pour lady Jane Beaufort, fille du comte de Sommerset et princesse du sang royal d'Angleterre, dont il devint épris pendant son emprisonnement. Ce qui ajoute à son intérêt, c'est qu'on peut le considérer comme la peinture des sentimens de l'illustre Barde, de son amour et de ses aventures. Il est

également rare qu'un souverain soit poëte et qu'un poëte nous transmette des faits réels.

Il est aussi curieux de connaître l'histoire d'un monarque, et de trouver sous l'hermine les simples affections humaines. Mais Jacques avait été poëte avant d'avoir été roi : élevé à l'école du malheur, il n'avait eu d'autre société que celle de ses propres pensées. Les monarques ont rarement le temps de s'entretenir avec leur cœur ou de méditer assez pour devenir poëte; et si Jacques avait passé sa jeunesse au milieu de l'adulation et des plaisirs d'une cour, il est probable que nous n'aurions jamais eu le poëme de *Quair*.

Les morceaux de ce poëme qui ont rapport à sa situation ou aux appartemens qu'il occupait dans la tour, sont ceux qui m'intéressent davantage. Ils ont un tel charme local, et ils sont écrits avec tant d'exactitude, que le lecteur se croit transporté dans sa prison et devient le compagnon de ses méditations.

Voici la description qu'il donne de l'accablement de son esprit, et de l'incident qui lui suggéra l'idée d'écrire ce poëme. Il était minuit; tout était tranquille; les étoiles scintillaient dans la voûte élevée des cieux, et Cynthie plongeait dans le Verseau ses tresses dorées. Il était couché, mais le sommeil fuyait ses paupières; il prit un livre pour tromper l'ennui. Il choisit les consolations de la philosophie par Boëce, ouvrage très-répandu parmi les écrivains de ce siècle, et qui avait été traduit par Chaucer, le principal modèle de Jacques. Par le grand éloge qu'il en fait, il est évident que cet ouvrage est un de ceux qu'il préféra pendant sa captivité. En effet, il fournit des textes admirables à la méditation, quand on est accablé par l'adversité.

Après avoir fermé le volume, il en repassa le contenu dans sa mémoire, et tomba par degrés dans une rêverie profonde sur l'inconstance de la fortune, sur les vicissitudes de sa propre vie et sur les maux qui avaient

été son partage dès sa plus tendre jeunesse. Il entend tout à coup la cloche sonner matines, mais ses sentimens s'accordant avec la mélancolie de ses pensées, lui semblent une voix qui l'exhorte à écrire son histoire. Il se détermine à obéir à cet ordre; il prend la plume, fait avec elle un signe de croix pour implorer la bénédiction céleste, et s'élance dans les régions enchantées de la poésie. Tout ceci est rempli d'imagination, et devient très-intéressant comme un exemple frappant de la manière simple dont une suite d'idées poétiques sont quelquefois réveillées en nous, et des entreprises littéraires suggérées à l'esprit.

Dans le cours de son poëme, Jacques déplore plus d'une fois la sévérité de sa destinée, qui le contraint à traîner une existence inactive et solitaire, privé de la liberté et des plaisirs d'un monde où l'être le plus vil peut errer à sa volonté. Il y a pourtant de la douceur même dans ses lamentations. Elles ne

renferment rien d'amer ni d'exagéré; elles coulent avec un pathétique naturel et touchant, et sont peut-être plus intéressantes encore par leur simple brièveté. Jacques parle de ses privations avec une sensibilité pénétrante; mais il passe bientôt à d'autres sujets comme si sa plume vigoureuse dédaignait de s'arrêter long-temps sur des calamités inévitables. Quand un tel esprit laisse échapper même une courte plainte, nous sentons que la souffrance qui peut lui arracher un murmure doit être bien grande.

Si Jacques n'avait pas prouvé combien il était étranger aux ruses des poètes, nous pourrions croire qu'il n'a écrit toutes ces tristes réfléxions que pour nous préparer aux scènes les plus brillantes de son histoire, et pour contraster avec l'éclat dont il accompagne l'arrivée de la dame de son cœur. Cette scène surtout répand un charme romantique sur le vieux donjon. Jacques s'était levé, suivant sa coutume, à la pointe du jour, dit-il, pour

échapper aux sombres pensées qui s'emparaient de lui sur sa couche. Il se lamente dans son isolement; il désespère de trouver jamais quelque consolation à ses peines: fatigué de ses idées, accablé par la douleur, il se dirige vers sa fenêtre, pour recourir au misérable soulagement qu'éprouve un captif, celui de regarder fixement ce monde dont il est exclu. Cette fenêtre donnait sur un petit jardin qui était au pied de la tour. C'était un endroit tranquille et ombragé, orné de berceaux, de vertes allées, et caché aux regards indiscrets par des arbres et des haies d'aubépine.

C'était pendant le mois de mai; tout fleurissait: il entend le chant du rossignol et il interprète son langage d'après ses sensations.

Comme il contemplait cette scène et écoutait les chantres ailés, il tombe par degré dans cette tendre et indéfinissable rêverie qui remplit alors un jeune cœur. Il cherche à définir ce que peut être cet amour dont il

a lu tant de descriptions, dont le souffle semble se mêler à celui du zéphir et remplir toute la nature d'extase et d'harmonie. Si la félicité qu'il fait goûter est si grande, s'il est commun aux êtres les plus insignifians, pourquoi seul dans la création est-il privé de ses jouissances?

Au milieu de ces réflexions, il baissa les yeux et aperçut la fleur la plus éclatante et la plus fraîche qu'il eût jamais vue. C'est la belle lady Jane, qui se promène dans le jardin pour jouir de la beauté de cette charmante matinée de mai. En se présentant ainsi tout-à-coup aux regards de Jacques, dans le moment où la solitude venait d'exalter son imagination, elle captive d'abord ce prince romanesque; elle devient l'objet de ses vagues désirs, la souveraine de son monde idéal.

Cette description charmante ressemble au commencement du conte du chevalier, par Chaucer, lorsque Palamon et Ariste devien-

nent épris d'Emilie qui se promène dans le jardin de leur prison. Cette ressemblance entre ce qui lui arriva et ce qu'il avait lu dans Chaucer, peut avoir engagé Jacques à s'étendre sur ce sujet dans son poëme. Le portrait qu'il fait de lady Jane est tracé d'après la manière pittoresque et minutieuse de son maître, et nous donne une idée parfaite d'une beauté de cette époque. Il s'étend avec tout l'enthousiasme d'un amant sur chaque article de sa parure, depuis le réseau de perles d'émeraudes et de saphirs resplandissans qui retiennent sa blonde chevelure, jusqu'à la chaîne d'or qui orne son cou, et à laquelle pendait un rubis en forme de cœur, qui ressemblait, dit-il, à une étincelle de feu brûlant sur ce sein d'albâtre. Sa robe d'étoffe blanche était relevée de côté pour ne pas gêner sa marche. Elle était accompagnée de deux femmes, et une petite levrette ornée de sonnettes se jouait autour d'elle. C'était probablement la lèvrette italienne, alors de ri-

gueur, et qui était la favorite des dames à la mode dans ces temps reculés. Jacques termine sa description par un éloge général (1).

Le départ de lady Jane met fin à cet égarement passager du cœur. Avec elle s'évanouit la douce illusion qui venait de répandre un charme momentané sur sa captivité. Il retombe dans un isolement devenu plus insupportable par l'espérance que lui avait laissé entrevoir le rayon de beauté qu'il ne peut atteindre. Pendant les longues journées il murmure sur son malheureux sort; quand le soir approche, et que Phébus dit un dernier adieu à chaque feuille et à chaque fleur, il est encore à sa fenêtre; il pose sa tête sur la pierre glacée, et donne un libre

(1) On trouve dans le texte de nombreuses citations du poëme de Jacques. Leur principal mérite consistant dans la naïveté d'un style vieilli, qui ne présenterait aucune beauté dans une autre langue, nous n'avons pas cru devoir les traduire.

(*Note du traducteur.*)

cours à son amour et à sa douleur. Bercé par la muette mélancolie du crépuscule, il se livre presque endormi et comme anéanti, à une vision qui forme le reste du poëme, et dans laquelle l'histoire de ses amours nous est présentée sous la forme d'une allégorie.

En s'éveillant de ce rêve, il parcourt son appartement; il est en proie à de tristes réfléxions; il demande à son imagination si elle n'a pas erré; il ignore si tout ce qu'un songe vient de lui présenter a été provoqué par les circonstances précédentes, ou si c'est une vision envoyée pour le consoler et le rassurer dans son abattement. S'il en est ainsi, il demande au ciel que quelque gage vienne lui confirmer la promesse qui lui a été faite pendant son sommeil d'un avenir plus heureux. Tout-à-coup une colombe d'une blancheur éclatante paraît à sa fenêtre et vient se percher sur sa main. Elle portait dans son bec une branche de giroflée rouge;

sur ses feuilles on voyait la phrase suivante, écrite en lettre d'or: « Réveille-toi, réveille-« toi, heureux amant, je t'apporte une nou-« velle qui te consolera; car les décrets du « ciel te sont favorables. »

Il reçoit la branche avec une espérance mêlée de crainte: il lit avec délice les mots qu'il voit tracés; et ce fut-là, dit-il, le premier gage du bonheur dont il jouit dans la suite. Il termine son poëme en annonçant que la promesse qui lui a été apportée par la fleur dans sa vision s'est accomplie; qu'il a recouvré sa liberté, et qu'il possède enfin la souveraine de son cœur.

Telle est la description poétique que Jacques nous fait de ses amours dans le château de Windsor. Il est inutile de chercher jusqu'à quel point elle est réelle, ou combien son imagination l'a embellie. Ne regardons pourtant pas le romanesque comme entièrement incompatible avec le positif de la vie, et croyons quelquefois un poëte sur parole.

Je n'ai fait mention que des parties du poëme qui ont rapport à la t[illegible]; j'ai passé les longues allégories qui étaient en vogue à cette époque. Le style en est antique; il est donc presque impossible d'en goûter à présent les beautés; mais on est charmé des sentimens naturels et de la délicieuse simplicité qui y dominent. Les descriptions d'après nature qui embellissent cet ouvrage sont données aussi avec une vérité, une fraîcheur dignes des temps les plus raffinés de la littérature.

En considérant le siècle grossier où parut ce poëme, on est étonné de son naturel, de sa pureté et de son extrême délicatesse. Jacques en a banni toute pensée triviale, toute expression immodeste; il y présente les charmes des femmes voilés par cette modestie et ces grâces presque surnaturelles que leur attribuait son esprit chevaleresque.

Jacques florissait à peu près dans le même temps que Chaucer et Gower. Il paraît qu'il

étudiait et admirait beaucoup leurs ouvrages; et même, dans une de ses stances, il les reconnaît pour ses maîtres. Il y a quelqu'analogie entre plusieurs parties de son poëme et leurs productions; il ressemble surtout à Chaucer. Les ouvrages des auteurs contemporains ont, il est vrai, entre eux, des rapports généraux qui sont empruntés à leur siècle. Semblables aux abeilles, les écrivains recueillent partout leur butin; ils unissent à leurs propres conceptions les anecdotes et les pensées qui circulent dans la société; ainsi chaque génération a des traits qui lui sont communs, et qui sont caractéristiques du siècle.

Jacques appartient à une des époques les plus brillantes de notre histoire littéraire; il établit les droits de son pays à la participation de ces honneurs primitifs. Tandis que l'on cite un petit nombre d'auteurs anglais parmi les pères de la poésie, on passe sous silence les noms des grands écrivains Ecossais. Ce mo-

narque est évidemment digne d'être compris dans cette classe peu nombreuse d'astres toujours éclatans qui brillent au point le plus élevé du firmament littéraire, et qui célèbrent ensemble, de même que les étoiles du matin, l'aurore resplendissante de la poésie britannique.

Ceux de mes lecteurs qui ne sont pas familiers avec l'histoire d'Ecosse (bien que la manière dont elle a été entremêlée dernièrement à des fictions attrayantes, en ait fait une étude universelle), seront peut-être curieux d'apprendre la fin de l'histoire de Jacques et de ses amours. Sa passion pour lady Jane charma sa captivité, et causa sa délivrance, la cour d'Angleterre pensant qu'une alliance avec le prince du sang lui ferait un partisan de Jacques. On lui rendit donc sa liberté et sa couronne, après son mariage avec Jane, qui le suivit en Ecosse, et fut pour lui une épouse tendre et dévouée.

Il trouva son royaume dans la confusion, les seigneurs suzerains ayant profité des troubles d'un long interrègne pour se fortifier dans leurs positions, et pour se placer au-dessus du pouvoir de la loi. Jacques chercha à affermir sa puissance sur l'amour de son peuple. Il s'en attacha les dernières classes par la réforme des abus, par la manière douce et équitable dont il fit rendre la justice, par l'encouragement des arts, enfin par la protection qu'il accorda à tout ce qui tendait à faire le bonheur des rangs les moins élevés. Il se mêlait souvent *incognito* parmi eux; il visitait leurs foyers; il prenait part à leurs soucis, à leurs espérances, à leurs amusemens; il s'informait de ce qui concernait les arts mécaniques, et de la manière dont on pouvait les perfectionner et les propager. En un mot, il embrassait tout, et veillait d'un œil de bienveillance sur les plus obscurs d'entre ses sujets. S'étant de cette manière assuré l'affection du peuple, il s'attacha à abaisser le

pouvoir des nobles factieux; il s'efforça de les dépouiller des dangereuses prérogatives qu'ils avaient usurpées; il punit les plus rebelles, et chercha à ramener les autres à l'obéissance qu'ils devaient à la couronne. Ils feignirent pendant quelque temps de s'y soumettre; mais ils nourrissaient un ressentiment secret. On forma enfin une conspiration contre les jours du roi: son oncle même, Robert Stuart, comte d'Arthur, en était le chef. Trop vieux pour exécuter cet acte sanglant, il en chargea son petit-fils sir Robert Stuart, ainsi que sir Robert Graham, et plusieurs autres personnages moins marquans. Ils pénétrèrent dans la chambre à coucher de Jacques, qui résidait alors au couvent des Dominicains, près de Perth. Ils l'égorgèrent avec barbarie, après lui avoir fait un grand nombre de blessures. Sa fidèle épouse, en s'élançant entre lui et le glaive pour le couvrir de son corps délicat, reçut deux blessures, dans ses vains efforts pour lui servir de bouclier con-

tre ses assassins. Ce ne fut qu'après l'avoir arrachée des bras du roi que le meurtre fut accompli.

Le souvenir de cette histoire romanesque des temps passés, et le petit poëme qui avait pris naissance dans la Tour, me firent visiter le château de Windsor avec un intérêt plus qu'ordinaire. L'armure de Jacques, qui était dorée et richement ornée, comme pour figurer dans un tournois, présenta à mon esprit l'image de ce prince intéressant. Je parcourus les chambres désertes où il avait composé son poëme. Je m'appuyai sur la fenêtre, cherchant à me persuader que c'était la même où il avait été visité par sa vision. Je portai mes regards vers l'endroit où il avait aperçu lady Jane. Nous étions alors à la même époque de l'année : les oiseaux rivalisaient de la même manière par leurs accords mélodieux. Le temps, qui se plaît à détruire les monumens les plus pompeux de l'orgueil des humains, semble avoir épargné

ce théâtre de l'amour et de la poésie, et n'avoir pas appesanti sur lui sa main de fer. Ce jardin occupe un des anciens fossés de la Tour. Il a été séparé en plusieurs parties par des murs; quelques-uns ont encore leurs berceaux, leurs allées ombragées comme du temps de Jacques, et la même apparence de solitude. La terre qui a été foulée par les pieds d'une beauté qui n'est plus, et qui a été consacrée par les inspirations d'un poète, renferme des charmes que l'espace des siècles ne fait qu'augmenter.

D'autres peuvent vanter les actions illustres de Jacques comme guerrier et législateur; je me suis plu à le considérer seulement comme l'ami de ses semblables, le bienfaiteur du genre humain, se dépouillant des marques de sa dignité pour semer les douces fleurs de la poésie dans les sentiers battus par les hommes ordinaires. Il fit ce qui était en son pouvoir pour donner à ses concitoyens le goût de ces arts élégans et délicats qui adou-

cissent le caractère d'un peuple, et ajoutent leurs grâces à l'élévation d'un guerrier. Il écrivit plusieurs poëmes, qui malheureusement pour sa renommée ne sont point parvenus jusqu'à nous. Un d'entre eux, *Christ's Kirk of the green*, qui a échappé aux outrages du temps, nous montre combien il était au fait des jeux rustiques et des amusemens chéris par les paysans écossais, et avec quelle simplicité et quel bonheur il prenait part à leurs jouissances.

Il contribua beaucoup au perfectionnement de la musique écossaise. On prétend que l'on doit à son goût et à ses tendres inspirations quelques-uns de ces airs ravissans que l'on joue encore dans les hautes terres d'Ecosse. Son souvenir se trouve ainsi uni à tout ce qu'il y a de noble et de séduisant dans le caractère du pays, et son nom nous arrive, après des siècles, transporté par le riche torrent de la mélodie écossaise.

La pensée de ces bienfaits embrasait mon

cœur, tandis que je parcourais le théâtre silencieux de sa captivité. J'ai visité Vaucluse avec le même enthousiasme qu'un pélerin apporte à Notre-Dame de Lorette; mais je n'ai jamais éprouvé une si grande vénération poétique qu'en contemplant le vieux donjon et le jardin de Windsor, et en pensant aux amours romanesques de Jane et du poète royal d'Ecosse.

L'ÉGLISE DE CAMPAGNE.

Un gentilhomme!... Sort-il du ballot de laine, de la caisse de sucre ou de la pièce de velours ? Est-ce à l'aune ou à la livre que vous débitez votre noblesse ? BEGGAR'S BUSH.

PEU d'endroits sont aussi favorables à l'étude du caractère anglais qu'une église de campagne. La maison d'un de mes amis, chez qui je passais quelques semaines, était proche d'une église, qui m'avait frappé particulièrement. C'était un de ces morceaux d'une antiquité achevée, qui donnent un charme singulier aux paysages anglais. Elle était située au milieu d'un comté rempli de familles anciennes. Elle renfermait dans sa nef froide et silencieuse les cendres accumulées de plusieurs générations nobles. Les murs intérieurs étaient ornés de monumens de tous les siècles et de tous les genres. La lumière

perçait à travers les croisées obscurcies par les armoiries dont elles étaient couvertes. Dans différentes parties de l'église étaient les tombes richement sculptées de chevaliers et de dames de haut parage, avec leurs statues en marbre. De chaque côté l'œil contemplait quelques preuves de l'ambition des mortels, quelques monumens pompeux que l'orgueil des hommes a élevés à leurs cendres, dans ce temple de la plus humble de toute les religions.

Les fidèles qui fréquentaient l'église se composaient des personnes de qualité du voisinage, qui se plaçaient sur des siéges décorés et couverts de carreaux, ayant leurs prie-dieu garnis de livres de prières richemens dorés, et leurs armes gravées sur les portes de leurs places : venaient ensuite les habitans du village et des campagnes voisines qui remplissaient les chaises à dos et une petite galerie de bancs derrière l'orgue; enfin les pauvres paroissiens qui se rangeaient dans la nef.

Le service était exécuté par un gros vicaire bien nourri et nazillard, qui avait une jolie habitation près de l'église. C'était un convive privilégié de toutes les tables du voisinage; et il avait été le plus intrépide chasseur de renard du comté, jusqu'à ce que l'âge et la bonne chère l'eussent rendu incapable de faire autre chose que de monter à cheval, pour voir partir les chiens, et pour se trouver au dîner de chasse.

En voyant officier un semblable pasteur, je me trouvais dans l'impossibilité d'avoir des pensées convenables aux lieux et à la circonstance; de sorte qu'après avoir, comme bien d'autres faibles chrétiens, composé avec ma conscience, en mettant sur le compte du prêtre le péché de ma distraction, je m'occupai à faire des observations sur mes voisins.

J'étais encore un étranger en Angleterre, et curieux d'examiner les manières des classes distinguées. Je trouvai que, suivant l'usage,

il y avait moins de prétentions dans les personnes qui avaient plus de titres au respect. Je fus surtout frappé de cette pensée, en observant la famille d'un gentilhomme d'un rang élevé, famille composée de plusieurs fils et de plusieurs filles : rien n'était plus simple ni plus modeste que leur extérieur; ils arrivaient à l'église dans l'équipage le moins pompeux, et souvent même à pied. Les jeunes demoiselles s'arrêtaient et causaient de l'air de la plus grande bonté avec les paysannes; caressaient leurs enfans, et écoutaient les histoires des humbles villageoises. Leurs physionomies étaient belles et ouvertes, d'une expression fine et distinguée; mais en même temps elles portaient dans tous leurs traits la franche bonté et l'affabilité la plus charmante. Leurs frères étaient d'une taille haute et élégante; habillés à la mode, mais avec simplicité. Ils étaient soignés dans leur mise, et d'une stricte propreté, mais sans être ni maniérés ni efféminés. Leur démarche était facile et natu-

relle; elle avait cette dignité, cette véritable noblesse qui dénote des âmes libres dont l'essor n'a jamais été arrêté par des sentimens d'infériorité. Il y a dans la véritable dignité une force supérieure qui ne craint pas d'avoir des rapports, même avec la pauvreté; ce n'est que le faux orgueil qui est susceptible, ombrageux, et qui fuit tout contact. Je vis avec plaisir la manière avec laquelle ils parlaient aux paysans, sur les affaires et les occupations champêtres, dont les gentilshommes de ce pays s'occupent avec tant de plaisir. Dans ces conversations, on n'apercevait ni hauteur d'un côté, ni servilité de l'autre; et on ne remarquait les différences des rangs que par le respect habituel des habitans.

La famille d'un riche bourgeois, qui avait amassé une grande fortune, était en contraste avec celle-ci. Après avoir acheté les terres et le château d'un noble ruiné du voisinage, ce bourgeois s'efforçait d'imiter le ton et la dignité du seigneur héréditaire du ma-

noir. Sa famille arrivait toujours à l'église avec des airs de prince, traînée majestueusement dans une voiture ornée d'armoiries; le cimier en argent brillait dans toutes les parties des harnais où l'on pouvait le placer. Un gros cocher, portant un chapeau à trois cornes, richement galonné, et une perruque blonde dont les boucles tombaient le long de ses joues vermeilles, était assis sur son siége, ayant à côté de lui un chien danois élancé: deux laquais en pompeuse livrée, portant d'énormes bouquets et des cannes dorées, étaient montés derrière la voiture qui se balançait sur ses longs ressorts avec une dignité toute particulière; les chevaux même mordaient leurs freins, recourbaient leurs encolures, et ouvraient les yeux avec plus d'orgueil que des chevaux ordinaires, soit qu'ils partageassent un peu les sentimens de la famille, ou qu'ils fussent bridés plus serrés que de coutume.

Je ne pus qu'admirer la manière avec la-

quelle ce splendide cortége s'arrêta à la porte du cimetière. Au détour d'un angle de la muraille, un grand claquement de fouet, le piaffement et le trépignement des chevaux, l'éclat des harnais, et le bruit des roues criant sur le gravier, produisirent le plus grand effet. Ce fut un moment de gloire et de triomphe pour le cocher; il retint ses chevaux jusqu'à ce que leurs mors fussent recouverts d'écume; ils avançaient en se cabrant et lançant à chaque pas des pierres autour d'eux. La foule des villageois qui se rendaient paisiblement à l'église, laissait la route libre, se jetait précipitamment à droite et à gauche, et regardait avec admiration le brillant équipage. Les chevaux furent arrêtés à la porte avec une force qui produisit une soudaine immobilité, et qui fit presque toucher leurs jarets jusqu'à terre.

Les laquais sautèrent en bas de la voiture avec une précipitation extraordinaire pour ouvrir la portière, abaisser le marche-pied,

et faire descendre l'auguste famille. Le vieux bourgeois mit d'abord sa grosse et rouge figure hors de la portière, regardant autour de lui avec l'air orgueilleux d'un homme accoutumé à dominer à la Bourse, et à faire trembler d'un signe de tête le *stock-market ;* sa femme, grosse, fraîche, et rubiconde le suivait. Il n'y avait, il faut en convenir, que peu d'orgueil dans sa tenue. Elle avait l'apparence d'une franche et commune gaîté ; tout allait à son gré dans le monde, et elle aimait le monde. Elle avait de belles robes, une belle maison, une belle voiture, de beaux enfans ; tout était beau autour d'elle ; elle ne s'occupait que de promenades, de visites et de fêtes. La vie était pour elle une série de jouissances continuelles : ce n'était qu'une prolongation du fameux jour du lord-maire.

Deux filles suivaient cet heureux couple; elles étaient certainement belles, mais elles avaient un air cérémonieux qui détruisait l'admiration, et disposait tout le monde à la cri-

tique. Elles étaient *ultrà-mondaines* dans leur mise, et bien que tout le monde dût convenir de la richesse de leurs vêtemens, cependant on pouvait révoquer en doute s'ils étaient convenables à la simplicité d'une église de campagne. Elles descendirent majestueusement de leur voiture, et traversèrent la ligne des paysans, d'un pas qui semblait fouler le sol avec dédain ; elles promenèrent autour d'elles des regards qui parcoururent froidement les grosses figures des villageois, jusqu'à ce qu'ils rencontrassent la noble famille; alors leurs physionomies s'épanouirent par un sourire, et elles firent les plus profondes et les plus élégantes révérences, qui furent rendues de manière à prouver qu'elles en étaient peu connues.

Je ne dois pas oublier les deux fils de ce fier bourgeois, qui vinrent à l'église dans un brillant carrick, suivis de domestiques à cheval. Ils étaient habillés à la dernière mode, mais avec cette fatuité qui indique l'homme

à prétentions ridicules. Ils se tenaient à l'écart, examinant tous ceux qui les approchaient, comme pour mesurer leurs droits à leur considération. Leur conversation se bornait à l'échange de quelques phrases banales. Leurs démarches étaient étudiées, et leur maintien, suivant les caprices du jour, était roide et sans aisance. L'art avait tout fait pour les rendre des hommes à la mode; mais la nature leur avait refusé cette grâce qu'on ne peut définir. Leurs proportions étaient communes, comme celles des hommes destinés aux occupations grossières, et ils avaient cet air de hauteur et de morgue que l'on ne trouve jamais dans un véritable gentilhomme.

J'ai été plus que minutieux en traçant le portrait de ces deux familles, parce que j'y trouvais le tableau de ce qu'on voit souvent dans ce pays, de la simplicité chez les grands et de l'arrogance chez les petits. Je n'ai de respect pour les rangs élevés que si j'y trouve

la noblesse de l'âme. Ceux qui sont bien certains de leur dignité sont moins prompts à empiéter sur celle des autres ; au contraire, rien n'est si hautain que les orgueilleux de la classe ordinaire qui pensent s'élever en humiliant leurs égaux.

Comme j'avais mis ces familles en contraste, je voulus observer leur conduite dans l'église. Celle du gentilhomme était tranquille, sérieuse et attentive ; non qu'elle parût avoir une dévotion fervente, mais plutôt ce respect inséparable des sentimens nobles pour les choses et les lieux consacrés ; les autres, au contraire, étaient continuellement agités et chuchotaient ; ils prouvaient qu'ils étaient vains de leur richesse et qu'ils avaient la fausse ambition d'exciter l'admiration de cette assemblée rustique.

Quand le service fut terminé, je fus curieux de voir la sortie de mes deux familles. Les jeunes gentilshommes et leurs sœurs, comme la journée était belle, préférèrent revenir chez

eux à travers la campagne, causant avec les paysans quand ils les rencontraient; les autres retournèrent en grande pompe, comme ils étaient venus. Les équipages arrivèrent de nouveau à la grille ; on entendit de nouveau le claquement du fouet, le bruit des chevaux, et l'on revit briller les harnais; les chevaux s'élancèrent de nouveau, et les paysans se précipitèrent encore à droite et à gauche, les roues envoyèrent des nuages de poussière, et la famille orgueilleuse disparut dans le tourbillon.

LA VEUVE ET SON FILS.

Plaignez la vieillesse, car le respect et les honneurs doivent toujours entourer les cheveux blancs. MARLON's Tamburlaine.

PENDANT mon séjour à la campagne, j'avais l'habitude de me rendre souvent à la vieille église du village. Ses nefs obscures, ses tombes en ruine, ses lambris de chêne noirci, et la sombre empreinte des années écoulées, semblaient en avoir fait un séjour de méditations solennelles. Le dimanche surtout, dans les campagnes, tout est dans un si saint repos, une tranquillité si pensive règne sur toute la nature, que l'on sent la religion naturelle de l'âme naître doucement au fond du cœur.

Je ne prétends pas être ce que l'on nomme dévot; mais dans une église de campagne, au sein de la sérénité sublime de la nature, mon cœur se remplit de sentimens que je n'éprouve

point ailleurs. Si le dimanche je ne suis pas plus religieux, du moins je me crois meilleur que dans les six autres jours de la semaine.

Mais dans cette église je me sentais continuellement reporté vers le monde par la futilité et le peu de recueillement des êtres frivoles qui m'entouraient. La seule personne qui me parut véritablement avoir la piété humble et modeste du vrai chrétien, était une pauvre vieille femme, toute décrépite, courbée sous le poids des années et des infirmités. Elle conservait les traces d'une condition au-dessus de l'abjecte pauvreté. On lisait sur sa physionomie les restes d'une fierté décente. Ses vêtemens, quoique aussi grossiers que possible, étaient cependant d'une propreté scrupuleuse. On pouvait croire qu'elle avait droit à quelques égards, car elle ne vint pas se ranger parmi les pauvres du village; elle se plaça seule au pied de l'autel. Elle semblait avoir survécu à tous les sentimens d'amour, d'amitié, à toute société, et n'avoir conservé que

l'espoir d'un autre monde. Quand je vis son corps, affaibli par l'âge, se soulever et se courber péniblement dans la prière, sa main défaillante tenir constamment un livre de piété, que ses yeux éteints ne lui permettaient plus de lire, mais qu'elle savait évidemment par cœur, je me sentis persuadé que la voix tremblotante de cette pauvre femme s'élevait au ciel avant les discours du prêtre, les sons de l'orgue et les chants du chœur.

J'aime à me promener autour d'une église champêtre ; et celle-ci était si délicieusement située, qu'elle m'attirait fréquemment près d'elle. Elle était bâtie sur une colline, au pied de laquelle un petit ruisseau faisait un détour gracieux, et fuyait ensuite à travers une douce perspective de prairies. L'édifice était entouré d'ifs, qui paraissaient être presque ses contemporains ; ses flèches gothiques s'élançaient légèrement au-dessus des arbres ; et des corbeaux voltigeaient sans cesse autour d'elles.

Dans une belle matinée, je m'étais assis

près de l'église, et j'examinais deux ouvriers qui creusaient une fosse. Ils avaient choisi un des coins le plus retiré et le plus négligé du cimetière. D'après le nombre de tombes sans inscriptions que j'y remarquai, je compris que c'était l'endroit où les malheureux sans fortune et sans amis étaient enterrés, confondus ensemble; et j'appris que la fosse nouvellement creusée était pour le fils unique d'une pauvre veuve. Pendant que je méditais sur ces distinctions des rangs de ce monde, qui s'étendent ainsi jusque dans la poussière, le son de la cloche annonça l'approche du convoi. C'était le cortége de la pauvreté. Un cercueil, formé des matériaux les plus grossiers, sans drap mortuaire ni ornemens, était porté par quelques villageois. Le sacristain marchait en avant, d'un air d'indifférence. On n'y voyait point de ces pleureurs à gage, couverts des marques d'une feinte douleur; mais une femme répandait des larmes sincères en suivant le corps d'un pas faible et chancelant.

C'était la vieille mère du défunt, la pauvre femme que j'avais vue assise au pied de l'autel. Elle était soutenue par une amie, qui s'efforçait de raffermir son courage. Un petit nombre de voisins, pauvres comme elle, s'étaient joints au convoi; et quelques enfans du village l'accompagnaient, se tenant par la main, tantôt criant avec une joie irréfléchie, et tantôt s'arrêtant pour examiner avec une curiosité enfantine la figure affligée de cette pauvre mère.

Quand le convoi funèbre approcha de la fosse, le ministre sortit du portique de l'église, revêtu de son surplis, portant dans sa main un livre de prières, et accompagné par le clerc. La cérémonie ne fut qu'un simple acte de charité. Le défunt avait été pauvre; et celle qui lui survivait était sans argent. Le service néanmoins se passa dans les formes prescrites par la religion, mais avec froideur et insensibilité. Le prêtre, d'un visage vermeil, s'arrêta à peu de distance de la porte de l'église. A peine pouvait-on de la fosse entendre le son de sa

voix. Jamais je ne vis un service funèbre, cet acte si touchant et si sublime, se changer en une aussi froide momerie. Je m'approchai de la fosse ; le cercueil était posé à terre ; on y avait inscrit le nom et l'âge du défunt *Georges Sommers, âgé de* 26 *ans*. On avait aidé la pauvre femme à s'agenouiller à la tête de la bière. Ses mains desséchées étaient jointes comme dans la prière ; mais il me fut facile de reconnaître à une faible agitation du corps, au mouvement convulsif des lèvres, qu'elle contemplait les derniers restes de son fils avec tout le déchirement d'un cœur maternel.

Le service terminé, on se disposa à déposer le cercueil dans la terre. On entendit alors ce bruit confus qui réveille si cruellement les sentimens de douleur et de tendresse ; ces ordres donnés d'un ton froid sur la direction du travail, et ce froissement des pelles sur le sable et le gravier, qui, près de la tombe de ce que nous chérissons, paraît tout ce qu'il y a de plus cruel. Ce murmure environnant ar-

racha la mère à sa triste rêverie : elle leva ses yeux ternis, et les promena autour d'elle avec un air égaré. Quand des hommes approchèrent avec des cordes pour descendre le cercueil dans la fosse, elle se tordit les mains et tomba dans une agonie de douleur. La pauvre femme qui l'accompagnait s'approcha, la prit par le bras, s'efforça de la soulever de terre, et murmura quelques mots de consolation; mais la malheureuse mère n'eut que la force de joindre les mains en secouant la tête, et sembla vouloir se concentrer dans son affliction.

Pendant qu'on descendait le corps dans la fosse, le craquement des cordes parut la déchirer. Mais lorsque, par un obstacle accidentel, le cercueil vint à recevoir un choc, toute sa tendresse éclata de nouveau, comme si quelque douleur pouvait encore atteindre celui qui se trouvait bien loin de la portée des souffrances de la terre.

Je ne pus en voir davantage : mon cœur palpitait dans mon sein; mes yeux étaient

pleins de larmes. Il me sembla que je commettais une action barbare en continuant ainsi d'observer oisivement cette scène d'angoisse maternelle. Je me retirai dans une autre partie du cimetière, où je restai jusqu'à ce que le convoi funèbre se fût dispersé. Quand cette femme infortunée quitta la tombe, laissant derrière elle tout ce qu'elle avait de cher, et retournant au silence et à l'abandon, mon cœur se déchira pour elle. Hélas ! pensai-je, quelles sont les douleurs du riche ? il a des amis pour le consoler, des plaisirs qui l'attendent, du monde pour l'amuser et dissiper ses regrets ? quelles sont les peines de la jeunesse ? alors la légèreté d'esprit cicatrise bientôt les blessures ; la vigueur de l'âme triomphe du poids du malheur ; les vives et souples affections se tournent promptement vers de nouveaux objets. Mais les malheurs du pauvre que rien n'adoucit ; mais les chagrins de la vieillesse, dont la vie la plus heureuse n'offre que des jours d'hiver, et qui n'a

plus de plaisirs à attendre; mais les douleurs d'une veuve pauvre, vieille et solitaire, pleurant sur son fils unique, la dernière espérance de sa vie, ce sont là des chagrins auprès desquels les consolations sont impuissantes.

Il se passa quelque temps avant que je quittasse le cimetière. En retournant chez moi, je rencontrai la femme qui avait prodigué ses secours à la pauvre mère. Elle venait de la reconduire à sa demeure solitaire, et je tirai d'elle quelques particularités relatives à la scène affligeante dont j'avais été témoin.

Les parens du défunt avaient habité le village depuis leur enfance. Ils demeuraient dans une des plus jolies chaumières; et, par diverses occupations champêtres et le secours d'un petit jardin, ils avaient mené une existence aisée et honorable : ils avaient passé une vie heureuse et sans tache. Ils n'avaient qu'un fils, qui était devenu le soutien et l'orgueil de leur vieillesse. Ah! Monsieur, dit la bonne femme, c'était un garçon de si bonne mine,

d'une humeur si douce, si bon pour tout ce qui l'entourait, si respectueux pour ses parens! Qu'il était beau de le voir le dimanche revêtu de ses meilleurs habits, si grand, si droit, si joyeux, aidant sa vieille mère à marcher vers l'église, car la pauvre femme était toujours plus heureuse de s'appuyer sur son bras que sur celui de son brave mari. Et l'infortunée pouvait bien être fière de lui, car il n'y avait pas un plus beau garçon dans tout le pays. Malheureusement, dans une année de disette et de misère, il fut tenté d'entrer au service d'une petite barque qui naviguait sur la rivière voisine. Il ne remplissait cet emploi que depuis peu de temps, quand il fut saisi dans une presse et emmené en mer. Ses parens reçurent avis de son enlèvement, mais ne purent ensuite rien apprendre sur son sort. C'était la perte de leur unique appui. Le père qui était déjà infirme devint languissant, mélancolique, et descendit bientôt dans la tombe. La veuve, restée seule, faible et âgée, ne put

se suffire à elle-même, et devint à la charge de la paroisse. On conservait néanmoins dans le village des égards pour elle, et un certain respect comme à la plus vieille des habitans. Personne ne s'était présenté pour acheter la chaumière où elle avait passé tant de jours heureux. On lui permit d'y rester; et elle y demeurait solitaire et presque sans secours. Ses faibles besoins étaient principalement assurés par les chétives productions de son petit jardin, que les voisins allaient de temps en temps cultiver pour elle.

Quelques jours avant celui où ces circonstances me furent rapportées, la veuve cueillait quelques légumes pour son repas, quand elle entendit tout-à-coup ouvrir la porte de la chaumière, qui donnait sur le jardin. Un étranger entra et parut jeter autour de lui des regards inquiets et farouches. Son costume était celui des marins: il était maigre, pâle comme la mort, et avait l'air d'un homme consumé par les maladies et la misère. Il

aperçut la pauvre femme, se précipita vers elle; mais ses jambes étaient faibles et chancelantes, il tomba à ses genoux et sanglota comme un enfant. La pauvre femme promenait sur lui un œil étonné et hagard. — Oh! ma chère, ma chère mère, ne reconnaissez-vous pas votre fils, votre pauvre enfant Georges? Il était en effet l'ombre de ce garçon, autrefois si beau, qui maintenant, usé par les blessures, les maladies et les prisons étrangères, avait ramené dans sa patrie ses membres décharnés, pour s'endormir au milieu des témoins de son enfance.

Je ne chercherai pas à donner les détails d'une semblable entrevue dans laquelle la joie et la douleur furent tour-à-tour portées à leur comble. Il était vivant; il était de retour; il pouvait encore vivre pour consoler, pour soutenir sa vieillesse. Cependant la nature était épuisée en lui; et, si quelque chose était capable d'achever l'ouvrage du malheur, ce fut la désolation de sa chaumière natale. Il se

jeta sur le grabat où sa mère avait passé tant de nuits sans goûter le sommeil; et il ne put jamais s'en relever.

Les habitans du village, apprenant que Georges Sommers était de retour, s'empressèrent de lui offrir tous les services et tous les secours que leurs faibles moyens leur permettaient. Il était trop faible pour leur parler et ne put leur témoigner sa reconnaissance que par ses regards. Sa mère fut sa seule garde; et il semblait ne pas vouloir des soins d'une main étrangère. Il y a quelque chose dans la maladie qui abat l'orgueil et le courage, qui amollit le cœur et lui rend les sentimens de l'enfance.

Le pauvre Georges Sommers connaissait bien ce que c'était que d'être malade, de n'avoir personne pour adoucir ses maux et d'être abandonné seul dans une prison. Il ne voulait pas perdre de vue sa mère; si elle s'éloignait, il la suivait des yeux. Quelquefois elle s'asseyait pendant quatre heures de suite

près de lui, et veillait sur son sommeil. Quelquefois, à la suite d'un songe causé par la fièvre, il se réveillait en sursaut; alors il regardait avec inquiétude autour de lui jusqu'à ce qu'il eût aperçu sa mère. Alors il prenait sa main, la plaçait sur son sein et s'endormait avec tranquillité; c'est dans cette position qu'il mourut.

Mon premier mouvement, en entendant cette triste histoire, fut d'aller visiter la chaumière, et d'y porter quelques secours pécuniaires et quelques consolations, si la chose était possible. Mais, sur mes informations, j'appris que les bons sentimens des habitans du village leur avaient inspiré aussitôt tout ce que la circonstance exigeait; et, comme les pauvres savent mieux que nous le moyen de se consoler mutuellement, je ne cherchai pas à m'immiscer dans cette affaire.

Le dimanche suivant, je fus à l'église du village; et, à ma grande surprise, je vis la pauvre vieille femme traverser en chancelant

la nef, pour se rendre à sa place accoutumée, au pied de l'autel. Elle avait réuni tous ses moyens pour mettre quelque chose qui indiquât qu'elle portait le deuil de son fils; et rien n'était plus touchant que ce combat entre une pieuse affliction et l'extrême pauvreté. Un ruban noir, un mouchoir noir usé et un ou deux autres objets semblables composaient tout ce qu'elle avait pu réunir de signes extérieurs d'une douleur qui surpassait tout ce qu'elle pouvait en montrer. Quand je promenais mes regards sur les monumens somptueux, les superbes écussons, la froide pompe des marbres que la grandeur emploie pour pleurer fastueusement sur l'orgueil qui n'est plus, et que je les ramenais ensuite sur cette pauvre veuve courbée par l'âge et par la douleur, ainsi prosternée au pied de l'autel de son Dieu auquel elle offrait les prières et les louanges d'un cœur pieux et déchiré, je sentais que ce monument vivant effaçait tous les autres.

Je racontai cette histoire à quelques membres riches de la congrégation; ils en furent émus. Ils se cotisèrent pour rendre la situation de la veuve plus heureuse et pour soulager son affliction. Mais ils ne purent qu'adoucir ses derniers pas vers la tombe. Les dimanches qui suivirent, on ne la vit plus à l'église; et, avant que je quittasse le pays, j'appris qu'elle avait paisiblement rendu le dernier soupir, et qu'elle était allée rejoindre les objets de sa tendresse, dans un monde où le chagrin est étranger, et où l'on ne perd plus ceux que l'on aime.

LE CŒUR BRISÉ.

> Je n'ai jamais vu de véritable affection
> qui ne fût détruite par les soucis ;
> comme la rose, cette production la
> plus belle du printemps, est rongée
> par un insecte. MIDDLETON.

Ceux qui ont survécu à la vivacité de leurs premières sensations, ou qui ont été élevés dans l'insouciance d'une vie dissipée, se rient de toutes les histoires d'amour, et traitent ces récits de fictions, dignes des romanciers ou des poètes. Mes observations sur la nature humaine m'ont donné lieu de penser autrement. Elles m'ont convaincu que, soit que la surface du caractère ait été glacée par les soins de ce monde, ou vernissée par les rafinemens de la société, il existe dans les replis du cœur le plus froid, un feu caché qui devient impétueux quand on l'attise. Je crois à l'aveugle dieu, et à toute l'étendue de

ses doctrines. Dois-je le confesser? Je crois qu'il est possible qu'un amour malheureux brise le cœur et donne la mort. Je ne regarde pas cependant cette maladie comme fatale à mon sexe; mais je crois fermement qu'elle fait descendre, avant le temps, plus d'une femme charmante dans la tombe.

L'homme est la créature de l'intérêt et de l'ambition; par sa nature, il prend part aux intrigues et au tumulte du monde. L'amour ne fait qu'embellir sa jeunesse, ou n'est pour lui qu'un intermède; il aspire après la renommée, la fortune; il cherche à attirer sur lui les regards de l'univers et à exercer son pouvoir sur ses semblables; mais la vie entière d'une femme se compose de l'histoire de ses affections. Le cœur est son univers; c'est là que son ambition veut s'assurer un empire; c'est là que son avarice cherche des des trésors cachés. Elle expose ses sentimens sur une mer aventureuse; elle place son âme entière dans le commerce de l'affection. Si

elle fait naufrage, il n'est plus d'espoir pour elle; car il entraîne la ruine totale de son cœur.

Les malheurs de l'amour peuvent causer à l'homme des peines amères. Ils blessent en lui quelques tendres sentimens; ils détruisent quelques perspectives de félicité; mais il est actif, il peut dissiper ses pensées par des occupations variées ou en se plongeant dans le torrent des plaisirs. Si le théâtre de ses malheurs lui rappelle des souvenirs trop pénibles, il peut changer de demeure à sa volonté, et, porté, pour ainsi dire, sur les ailes de l'espérance, il peut voler aux extrémités de la terre, et y être en repos.

L'existence de la femme est au contraire méditative, permanente et sédentaire. Elle vit davantage avec ses pensées et ses sensations. Si elles se tournent vers la douleur, où cherchera-t-elle des consolations? Sa destinée est d'être courtisée, et de succomber. Si elle n'est pas heureuse dans ses

amours, son cœur est semblable à une forteresse qui a été prise, saccagée et ensuite abandonnée à la désolation.

Plus d'un œil brillant s'obscurcit; plus d'une joue vermeille perd son éclat; plus d'une créature divine descend dans la tombe sans que personne puisse connaître la cause qui détruisit tant de beauté. De même que la colombe étend ses ailes pour couvrir et cacher la flèche qui déchire ses entrailles, il est dans la nature de la femme de dérober au monde le dard qui perce son cœur.

L'amour, dans une femme délicate, est toujours timide et silencieux. Même quand il est heureux, elle se l'avoue à peine à elle-même; mais s'il en est autrement, elle l'ensevelit dans les replis les plus cachés de son âme, et l'y nourrit en secret parmi les ruines de son bonheur. Son cœur ne forme plus de désirs. Le charme principal de l'existence s'est évanoui. Elle néglige toutes les occupations qui réjouissent l'esprit, et rendent les sensations

plus rapides. Elle ne goûte plus de repos ; son sommeil est interrompu par des rêves mélancoliques ; le chagrin desséchant la consume ; la souffrance la plus légère fait succomber enfin ce corps affaibli.

Qu'on la cherche, et l'on trouvera l'amitié pleurant sur sa tombe, s'étonnant que celle qui brillait naguère de tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, soit déjà la proie des ténèbres et des vers. On racontera qu'une fièvre ou un mal accidentel l'ont enlevée, mais personne ne connaît la maladie morale qui a renversé cette jeune infortunée, et l'a exposée sans défense à la faux de la mort.

Une victime de l'amour est semblable à un arbre délicat, c'est l'orgueil et la beauté du bocage; gracieux dans sa forme, brillant dans sa verdure, un insecte lui ronge le cœur. Nous le voyons tout-à-coup dépérir quand il devrait être dans l'éclat de sa fraîcheur. Ses branches se penchent vers la terre, ses feuilles tombent une à une; il se dessèche,

il meurt, et succombe enfin lorsqu'aucun souffle n'agite la forêt. En contemplant ses beaux débris, nous cherchons en vain les traces de la foudre qui nous paraît avoir dû les frapper.

J'ai vu plus d'une femme se consumer ainsi et disparaître graduellement de la terre, comme si elles s'exhalaient vers le ciel. J'ai souvent recherché les causes de leur mort; en remontant à travers les différentes périodes de la consomption, de la débilité, de la langueur et de la mélancolie, jusqu'aux premiers symptômes de la maladie, j'ai toujours trouvé qu'elle prenait sa source dans un amour malheureux.

L'on me citait dernièrement un exemple de cette nature. Les circonstances en sont bien connues dans le pays où elles eurent lieu, et je vais les donner aux lecteurs de la même manière qu'elles me furent racontées.

Chacun doit se rappeler l'histoire tragique

du jeune E...., patriote Irlandais. Elle est trop touchante pour être oubliée. Pendant les troubles d'Irlande, il fut accusé de trahison, condamné et exécuté. Son sort fit une impression profonde sur le public; il était jeune, plein de moyens, généreux, brave, enfin, doué de tout ce qu'on aime dans un jeune homme. Sa conduite, pendant son procès, avait été courageuse et intrépide. La noble indignation avec laquelle il repoussa la charge de traître à sa patrie, son éloquente justification, et son appel pathétique à la postérité, au moment où sa condamnation ne lui laissait plus d'espoir, avaient ému profondément tous les cœurs généreux, et ses ennemis mêmes déploraient la politique sévère qui avait exigé son exécution.

Mais il existait un être dont il serait impossible de décrire l'angoisse. Dans des jours plus heureux et plus prospères, E.... s'était fait aimer d'une jeune personne belle et intéressante, fille d'un avocat Irlandais très-dis-

tingué. Elle l'aimait avec l'ardeur désintéressée d'un premier amour. Quand le monde se déclara contre lui, quand sa fortune fut renversée, lorsque, entouré de dangers, le déshonneur vint flétrir son nom, elle ne l'en aima que plus fortement à cause de ses souffrances. Si sa destinée excita la compassion même de ses ennemis, quelle dut être l'agonie de celle dont l'âme n'était remplie que de son image! Vous pouvez en juger, ô vous qui avez vu tout-à-coup les portes du tombeau se fermer entre vous et l'être qui vous était le plus cher! vous qui vous êtes assises sur le seuil de la mort, désespérées de rester dans un monde froid et isolé, qui ne vous offrira plus ce qui vous semblait seul digne d'être aimé!

La fin déplorable d'E... répandait encore son affreuse influence sur sa tombe déshonorée, Aucune circonstance mélancolique n'avait adouci ses derniers instans; les pensées de son amante ne se reportaient sur rien qui

pût rendre moins amers les maux de leur séparation; sa douleur n'avait pu éclater par ces larmes bienfaisantes envoyées comme la rosée du ciel pour rafraîchir le cœur dans l'heure cuisante du désespoir.

La situation de la jeune amante était d'autant plus déplorable que son malheureux attachement lui avait aliéné l'affection de son père, et l'avait fait exiler du sein de sa famille. Mais si la compassion et les tendres soins de ses amis avaient pu calmer cet esprit saisi d'horreur son âme n'aurait pas manqué de consolations; car l'Irlandais est doué d'une sensibilité vive et généreuse. Les attentions les plus délicates et les plus douces lui furent prodiguées par des familles riches et distinguées; on l'entraîna dans le monde; tous les genres d'occupations et d'amusemens furent employés pour dissiper son chagrin, et l'arracher au souvenir de l'histoire tragique de ses amours; mais ce fut en vain; il est des coups de l'adversité qui ébranlent et froissent l'âme, qui minent jus-

qu'aux racines du bonheur, le détruisent et dessèchent les boutons et les fleurs qu'il aurait pu produire. Au milieu des plaisirs où elle se trouvait entraînée, elle était aussi isolée qu'au sein d'un désert. Elle marchait plongée dans une rêverie profonde, sans faire attention au monde qui l'entourait; elle apportait avec elle une douleur interne qui résistait à toutes les consolations de l'amitié; elle refusait même d'entendre les chants qui pouvaient charmer sa peine amère.

La personne qui me raconta son histoire l'avait vue à un bal masqué. La preuve la plus frappante et la plus pénible qu'elle pût donner de l'étendue de sa douleur, était de prendre part à une pareille scène. Semblable à un spectre errant, elle paraît triste et étrangère, tandis que tout ce qui l'entoure respire la joie. Parée des ornemens de la folie, elle porte sur son front les marques de la pâleur et de l'affliction, comme si elle avait cherché à tromper son cœur par un oubli

momentané de ses peines. Après avoir parcouru d'un air distrait des salons splendides, au milieu d'une foule enivrée, elle s'assit au pied d'un orchestre; et elle jeta autour d'elle des regards mornes qui indiquaient combien elle était insensible au spectacle brillant qui l'environnait, et se mit à murmurer un air plaintif. Elle avait une voix superbe, mais dans cette occasion, elle était si simple, si touchante, elle respirait tellement les accens de la douleur; qu'elle fut bientôt environnée d'une foule qui l'écoutait dans le silence, et en fondant en larmes.

L'histoire d'une femme si tendre et si fidèle ne manqua pas d'exciter un grand intérêt dans un pays remarquable pour son enthousiasme. Elle lui gagna entièrement le cœur d'un brave officier qui, pensant qu'une femme, si fidèle à un amant qui n'était plus, devait être une tendre épouse, lui offrit son amour. Elle le refusa, car le souvenir de son premier amant remplissait toujours son âme.

Il persista pourtant dans ses desseins, il la conjura de lui accorder au moins son estime, puisqu'elle ne pouvait plus disposer de sa tendresse. La conviction qu'elle avait de son mérite, et sa situation dépendante et précaire, puisqu'elle n'existait que des bontés de ses amis, la décidèrent à ne pas le repousser. En un mot, il réussit à obtenir sa main, quoiqu'avec l'assurance solennelle que son cœur appartenait irrévocablement à un autre.

Il l'emmena avec lui en Sicile, espérant que le changement des lieux effacerait le souvenir de ses premiers malheurs. Epouse tendre et exemplaire, elle fit un effort pour être une femme heureuse, mais rien ne put guérir la muette et dévorante mélancolie qui avait pénétré dans son âme. Minée par une consomption lente, mais qui ne laissait plus d'espoir, elle descendit enfin dans la tombe, victime d'un cœur brisé par l'amour. Ce fut sur elle que le célèbre poète irlandais,

Moore, composa les vers suivans (1) :

« Elle était loin de la terre où repose son héroïque ami. Une foule d'amans l'entoure ; mais elle évite froidement leurs regards ; car son cœur est dans la tombe de celui qu'elle aima. Elle fait entendre les chants de la terre qui l'a vu naître, et les airs que son amant chérissait. Ah ! ceux que ces accens ravissent ignorent combien est brisé le cœur d'où partent ces accords. E..... avait vécu pour l'amour, il mourut pour sa patrie ; nobles sentimens, vous seuls pouviez l'attacher à la vie. Les pleurs de son pays couleront encore long-temps ; mais son amante ne pourra lui survivre. Qu'on lui élève un tombeau à l'endroit où brillent les rayons du soleil couchant,

(1) Sir Thomas Moore, auteur de *Lalla-Rouck*. Ce bel ouvrage, qui a produit tant de sensations en Angleterre, a été traduit en français et accueilli avec enthousiasme. On le trouve chez le libraire-éditeur de cet ouvrage. — 2 vol. *in*-12. Prix, 5 fr.

quand ils promettent un lendemain plein d'éclat; qu'ils éclairent son paisible sommeil, et que l'occident lui apporte le sourire de son île natale.

LA ROSIÈRE DU VILLAGE.

> Puisse le loup ne pas hurler; puisse la triste chouette ne pas agiter ses ailes auprès de ton sépulchre! Que les vents et les orages ne dessèchent pas la terre qui te couvre; mais que l'amour y entretienne la fraîcheur du printemps!
>
> HERRICK.

PENDANT le cours d'une excursion que je fis dans les provinces reculées de l'Angleterre, je m'arrêtai un matin dans un village dont la position pittoresque me charma. Les habitans avaient une apparence de simplicité primitive qu'on ne trouve pas dans les villages voisins des grandes routes. Je me déterminai à passer le jour dans cet endroit, et après avoir pris un petit repas, je sortis pour jouir de la vue des paysages qui m'environnaient.

Mes pas, comme il arrive presque toujours aux voyageurs, se dirigèrent vers l'église, qui s'élevait à une petite distance du village. C'é-

tait vraiment un objet digne de quelqu'attention: son vieux clocher était tellement couvert de lierre, que quelques arcs-boutans, et quelques pierres grisâtres qui forment les coins des murs, étaient les seuls ornemens qui perçassent à travers cette enveloppe verdoyante.

La soirée fut charmante: le temps dans la matinée avait été sombre et pluvieux; et quoique quelques nuages passagers parussent encore au-dessus de ma tête, cependant le ciel offrait à l'ouest un vaste horizon d'or et d'azur, d'où le soleil couchant lançait ses rayons à travers les feuilles couvertes de rosée, et répandait une teinte mélancolique sur toute la nature. Ce déclin de l'astre du jour ressemblait à la dernière heure du chrétien, oubliant en mourant les chagrins et les crimes de ce monde, et donnant, par la sérénité de sa fin, l'assurance qu'il se relèvera bientôt plein de gloire.

J'étais assis sur une pierre sépulcrale à

demi-enfoncée dans la terre; je songeais aux instans écoulés, aux amis de mon enfance, à ceux dont j'étais éloigné, et à ceux que la mort avait frappés; je me plaisais dans ces rêveries, qui renferment en elles quelque chose de plus doux que le bonheur même. De temps en temps la cloche de la tour voisine retentissait à mon oreille, ses sons étaient en harmonie avec la scène qui m'entourait. Loin de troubler le cours de mes sensations ils s'accordaient parfaitement avec elles; et il se passa quelque temps avant que je m'aperçusse qu'ils annonçaient le glas d'un nouvel habitans des tombeaux.

Je vis alors un convoi funèbre qui sortait du village. Il s'avançait lentement le long d'un chemin étroit: tantôt il disparaissait, et reparaissait bientôt après à travers les ouvertures des haies voisines, jusqu'à ce qu'il eût dépassé l'endroit ou j'étais assis: quatre jeunes filles vêtues de blanc soutenaient le drap mortuaire. Elles étaient précédées d'une autre

jeune personne d'environ dix-sept ans, portant une guirlande de fleurs blanches qui indiquait que la défunte était une jeune vierge. Le corps était suivi du père et de la mère; c'était un couple vénérable de villageois d'un rang aisé : le père semblait vouloir réprimer sa peine amère, mais ses yeux fixes, son front contracté et sa physionomie fortement altérée, décelaient les angoisses de son âme. Sa femme était appuyée sur son bras, et sanglotait avec tous les mouvemens convulsifs de la douleur maternelle.

Je suivis le convoi dans l'église; le cercueil fut placé au milieu de la nef. On orna la chaise que la défunte avait occupée avec la guirlande de fleurs blanches, et on y suspendit une paire de gants de la même couleur.

Tout le monde connaît l'effet que produit sur l'âme la solennité terrible d'un service funèbre : hélas ! qui est assez heureux pour n'avoir jamais accompagné jusqu'à la tombe le corps d'une personne chérie? mais quoi de

plus affligeant que ces derniers honneurs rendus aux restes inanimés de l'innocence et de la beauté, éclipsée à la fleur de l'âge?

Aux simples mais sublimes paroles qui consacrent le corps à la tombe, « La terre retourne à la terre, les cendres se mêlent aux cendres, la poussière se change en poussière », toutes les jeunes filles laissèrent échapper des torrens de larmes. Son père cherchait encore à combattre sa douleur; il se représentait que celui qui meurt devant Dieu est heureux; mais la triste mère ne songeait qu'à sa fille enlevée par la mort, comme une fleur des champs moissonnée dans tout l'éclat de sa beauté. Elle était comme Rachel pleurant sur ses enfans, sans vouloir de consolations.....

De retour à mon auberge, j'appris l'histoire de cette fille infortunée. Elle avait été l'ornement et l'orgueil du village; son père était autrefois un riche fermier; depuis il avait perdu une partie de sa fortune: sa fille unique, qui jamais n'avait quitté le toit paternel, avait

été élevée dans toute la simplicité de la vie champêtre. La tendresse et l'indulgence de ses parens, qui l'exemptaient de tous les travaux rustiques, avaient ajouté à la douceur de son caractère et à ses grâces naturelles, qui s'accordaient avec la délicate beauté de ses formes : elle semblait la tendre fleur d'un jardin, fleurissant par hasard au milieu des produits plus vigoureux des champs.

Le village était un de ces lieux écartés où l'on retrouve encore quelques vestiges de vieilles coutumes de l'Angleterre : il conservait ses divertissemens champêtres, ses fêtes consacrées : on y trouvait quelques faibles traces des anciennes réjouissances populaires.

Chaque année, on voyait le mai s[illegible] sous les auspices du digne ecclésiastique, qui répandait le bonheur et l'union dans ce village. Il était décoré de guirlandes et de banderolles, et on nommait comme autrefois une rosière ou une dame de mai, qui devait présider à ces cérémonies et distribuer les prix et les récompenses.

La position pittoresque du village et la singularité de ses fêtes piquaient souvent la curiosité des étrangers. Parmi ces derniers se trouva un jour un jeune officier dont le régiment était cantonné dans les environs; il fut charmé surtout de la beauté naissante de la reine de mai. C'était la rosière du village, que l'on couronnait de fleurs, et qui rougissait et souriait avec la charmante confusion d'une timidité et d'une joie innocente.

Les usages bienveillans de la campagne lui fournirent aisément l'occasion de la connaître. Leur intimité s'accrut de jour en jour; et il lui fit la cour avec cette légèreté trop commune aux officiers envers la simplicité des villageoises.

Cependant il n'y avait rien dans ses assiduités qui pût effrayer ni alarmer la jeune personne; jamais même il ne lui parlait d'amour. Mais il y a des manières de le faire qui sont plus éloquentes que les paroles, et qui fixent

promptement ce sentiment dans les cœurs. Le feu qui brille dans les yeux, le son de la voix, la tendresse qui règne dans chaque regard, dans chaque geste, dans chaque mot, voilà ce qui compose la véritable éloquence de l'amour, ce que nous pouvons toujours sentir et comprendre, mais ce que nous ne pouvons décrire.

La jeune villageoise aima sans s'en douter. A peine chercha-t-elle à connaître quelle était cette passion nouvelle qui absorbait toutes ses facultés et tous ses sentimens, et quelles pouvaient être ses conséquences. Jamais, à la vérité, elle ne pensait à l'avenir. Quand son amant était près d'elle, ses regards et ses discours occupaient toute son attention ; quand il était absent, elle ne pouvait que songer à ce qui s'était passé dans leur dernière entrevue. Elle aimait à errer avec lui à travers les vertes prairies et les sites pittoresques des environs. Il lui apprenait alors à découvrir de nouvelles beautés dans la nature ; il s'exprimait dans le

langage de l'homme instruit, et lui inspirait les douces illusions des romans et de la poésie.

Jamais peut être le cœur d'une femme ne conçut une passion aussi pure que celle de cette innocente fille. La belle figure de son jeune admirateur, l'éclat de son costume militaire charmèrent d'abord ses yeux; mais ce ne fut pas ces qualités qui captivèrent son cœur. Son attachement tenait à l'idolâtrie. Elle le regardait comme un être d'un ordre supérieur; elle éprouvait dans sa société l'exaltation d'un esprit naturellement délicat et poétique; jamais elle ne s'arrêtait à de viles distinctions de rang et de fortune : c'était la seule supériorité de son intelligence, de ses manières et de ses habitudes sur celles de la société rustique qui l'entourait, qui l'avait ainsi relevé dans son opinion.

Quand il lui parlait, son oreille était charmée; son œil baissé exprimait un plaisir muet; ses joues se coloraient du feu de l'enthousiasme. Si par hasard elle osait lever sur lui un regard

furtif, plein d'une timide admiration, elle le rebaissait de suite, soupirait et rougissait à l'idée de la faiblesse de son mérite, relativement à celui de son amant.

Le jeune militaire l'aimait aussi avec passion ; mais son amour était mêlé à des sentimens d'une nature grossière. Il avait commencé cette liaison avec inconséquence. Souvent il entendait les autres officiers de son régiment se vanter de leurs conquêtes de village ; et il avait cru qu'un triomphe de ce genre était nécessaire à sa réputation. Mais il n'avait pas encore perdu toute la sensibilité de la jeunesse ; une vie errante et dissipée n'avait pas encore rendu son âme assez sèche et assez égoïste. Son cœur s'embrasa à la flamme qu'il voulait allumer ; et avant qu'il pût s'apercevoir de la nature de ses sentimens, il devint tout-à-fait amoureux.

Que fera-t-il ? tous les obstacles ordinaires qui se présentent dans ces attachemens disproportionnés, son rang dans le monde, les

préjugés de famille, sa dépendance sous un père orgueilleux, impitoyable, tout enfin s'opposait à ce qu'il pensât au mariage. Mais lorsqu'il contemplait cette vierge innocente, si tendre, si confiante, dont la conduite était si pure, dont les manières décelaient tant de candeur, dont les regards pleins de modestie éloignaient d'elle toute pensée coupable, en vain s'efforçait-il de s'encourager par une foule d'exemples criminels que lui offraient les hommes du bon ton, et d'étouffer l'effusion de ses sentimens généreux par cette froide et légère ironie avec laquelle il les avait si souvent entendu parler de la vertu des femmes. Toutes les fois qu'il s'approchait de son amante, elle était toujours protégée par le charme mystérieux et inaltérable de la pureté virginale qui repousse hors de sa sphère sacrée toute pensée impure.

L'arrivée inattendue de l'ordre de départ du régiment pour le continent mit le comble au désordre de ses idées. Il resta quelque temps

dans la plus pénible irrésolution ; il hésita d'abord à communiquer cette nouvelle à sa jeune amie, et ne la lui annonça que la veille de son départ, dans une promenade du soir.

L'idée d'une séparation ne s'était jamais jusqu'alors présentée à son esprit. Tous ces rêves de félicité s'évanouirent subitement : elle regarda cet événement comme un malheur insurmontable, et pleura avec toute l'innocente simplicité d'un enfant. Le jeune militaire la pressa sur son sein, et recueillit sur ses lèvres les larmes qui coulaient de ses beaux yeux.

Elle ne chercha pas à le repousser. Il est, en effet, des instans mêlés de tendresse et de douleur qui sanctifient les caresses de l'amour. Il était naturellement impétueux ; la vue de cette beauté qui semblait s'abandonner à lui, la confiance qu'il avait dans son pouvoir sur elle, et la crainte de la perdre pour toujours, tout conspira pour éteindre sa délicatesse, et il osa lui proposer d'abandonner sa famille pour suivre sa fortune.

Il était entièrement novice dans l'art de la séduction : il rougit et frémit de sa bassesse. Mais sa triste victime avait une si grande innocence d'âme, qu'elle eut d'abord de la peine à comprendre son dessein, et pour quel motif il voulait lui faire abandonner son village natal et l'humble chaumière de ses parens. Mais lorsqu'enfin la nature de ses propositions vint frapper ses esprits, son cœur fut déchiré. Elle ne répandit pas une seule larme, ne laissa échapper aucun reproche, ne lui adressa pas un seul mot; elle recula comme effrayée par la vue d'une vipère, lui lança un regard plein de douleur qui pénétra jusqu'au fond de son âme, se tordit les mains d'une manière convulsive, et se sauva dans la maison paternelle comme dans un refuge.

L'officier se retira humilié, confondu, accablé de remords. Les occupations du départ ne dissipèrent ces sensations qu'avec peine; mais bientôt de nouvelles scènes, de nouveaux plaisirs et de nouveaux compagnons, lui firent oublier son amour.

Cependant, au milieu du tumulte des camps, des divertissemens des garnisons, des exercices militaires, et même au milieu du fracas des batailles, ses pensées se reportaient quelquefois vers la simplicité villageoise. La chaumière, le sentier qui suit les bords du ruisseau aux ondes argentées, et qu'ombragent des haies d'aubépines, la jeune vierge du hameau s'appuyant sur son bras, et fixant sur lui des regards animés par la tendresse la plus pure, se représentaient souvent à son esprit.

La pauvre fille ne put voir ainsi détruire toutes ses idées de bonheur sans se sentir frappée d'un coup funeste. De fréquens évanouissemens et des convulsions ébranlèrent d'abord sa constitution délicate : ils furent suivis d'une lente et constante mélancolie. De sa fenêtre, elle aperçut le départ des troupes; elle vit son ingrat amant s'éloigner comme en triomphe au milieu du bruit des tambours, des trompettes et de la pompe militaire. Elle jeta encore un regard douloureux sur lui, au

moment où les rayons du soleil levant éclairaient son visage, et où la brise agitait son panache. Il disparut bientôt à ses yeux comme une brillante vision, et elle resta seule !....

Dès-lors elle n'aimait plus qu'à errer seule dans les sentiers qu'elle avait le plus fréquemment parcourus avec son amant. Elle cherchait, comme le daim frappé par le chasseur, à pleurer dans le silence et la solitude, et à s'appesantir sur la douleur acérée qui oppressait son âme.

Souvent on la voyait, sur la fin de la soirée, assise sous le portail de l'église du village. La laitière, revenant des champs, l'entendait parfois chanter, parmi les buissons d'aubépine, quelques airs plaintifs.

Sa dévotion devint plus fervente; et quand les vieillards la voyaient s'approcher avec une figure si desséchée, bien que fraîche encore dans sa maigreur, avec cette expression aérienne que la mélançolie répand sur la physionomie, ils lui faisaient place comme à un

être surnaturel, et ils la regardaient, en secouant la tête, en signe de triste présage.

Elle eut bientôt la conviction qu'elle devait descendre dans la tombe, qu'elle considérait comme un lieu de repos. Le fil doré qui l'attachait à l'existence était rompu; et il lui semblait qu'il n'y avait plus de bonheur pour elle sous les cieux.

Si jamais son cœur généreux conçut quelque ressentiment contre son amant, il était alors éteint. Elle était incapable d'éprouver la haine.

Dans un de ses momens de tendre mélancolie, elle lui écrivit une lettre d'adieu : elle était conçue dans le langage le plus simple, mais que cette même simplicité rendait touchant. Elle lui mandait qu'elle était mourante, et ne lui cachait pas que sa conduite en était la cause. Elle lui dépeignait les souffrances qu'elle avait éprouvées; mais, en même-temps, elle lui disait qu'elle ne pouvait mourir en paix si elle ne lui envoyait son pardon et ses bénédictions.

Ses forces diminuaient progressivement, et elle ne pouvait plus quitter la chaumière. Elle se plaçait seulement à sa fenêtre, où, assise sur une chaise, elle se faisait un plaisir de passer des journées entières à contempler la campagne. Elle n'exhalait jamais une seule plainte; le ne confiait à personne les peines de son cœur; elle ne prononçait même jamais le nom de son amant, mais elle penchait la tête sur le sein de sa mère, et pleurait en silence. Ses parens voyaient avec une muette anxiété dépérir cette fleur qui faisait toutes leurs espérances. Ils se flattaient de lui voir recouvrer sa fraîcheur, et regardaient la brillante et angélique rougeur qui se répandait quelquefois sur ses joues, comme le signe de son retour à la santé.

Elle était ainsi dans une soirée de dimanche, placée entre son père et sa mère, ses mains entrelacées dans leurs mains; la fenêtre était ouverte, et l'air suave qui y pénétrait apportait avec lui le parfum du chevrefeuille dont

les croisées avaient jadis été entourées par ses propres soins; son père venait précisément de lire un chapitre de la Bible qui traitait des joies du Ciel, et de la vanité des choses mondaines ; cette lecture semblait avoir répandu l'assurance et la sérénité dans son âme; son regard était fixé vers l'église lointaine ; la cloche avait annoncé le service du soir ; les derniers villageois avaient franchi le seuil du temple, et tout était plongé dans cette sainte tranquillité, particulière au jour du repos.

Son père et sa mère la fixaient avec attendrissement ; la douleur et la souffrance qui laissent de si tristes empreintes sur le visage de quelques personnes, avaient donné à sa physionomie une expression céleste ; une larme brilla dans ses beaux yeux bleus. Songeait-elle à son perfide amant ? ou ses pensées étaient-elles dirigées vers ce cimetière qui allait bientôt la recueillir dans son sein ? Tout à coup on entendit le bruit d'un cheval ;

un cavalier galopa vers la chaumière; il sauta à terre devant la fenêtre; la pauvre fille poussa un cri, et tomba à la renverse sur sa chaise. C'était son amant que ramenait le remords; il se précipita dans la chambre, il courut pour la serrer sur son cœur; mais son corps délabré, sa figure expirante, si pâle, bien que si belle encore dans son abattement, ébranlèrent son âme; il se jeta à ses pieds, accablé sous le poids de la douleur; elle n'eut pas la force de le relever; elle lui tendit sa main défaillante, ses lèvres se remuèrent comme pour proférer quelques paroles, mais aucun mot ne fut articulé, elle laissa tomber sur lui un regard plein d'une tendresse inexprimable, et ses yeux se fermèrent pour jamais.

Telles furent les particularités que je recueillis sur cette histoire de village. Elles ne sont pas très-variées, et je conviens qu'elles ne se recommandent pas par leur nouveauté. Le goût actuel pour les événemens extraordi-

naires et les narrations pompeuses feront paraître celle-ci faible et insignifiante. Mais dans le temps, elle m'intéressa vivement, et en la rapportant à la touchante cérémonie dont je venais d'être témoin, elle fit sur mon esprit une impression plus profonde que les événemens les plus frappans.

J'ai depuis revu ce village, et de nouveau visité son église, par un motif plus pur que celui de la curiosité. C'était dans une soirée d'hiver; les arbres étaient dépouillés de leur feuillage, le cimetière paraissait sombre et nu, un vent glacial bruissait parmi les herbes desséchées; cependant des arbrisseaux toujours verts avaient été plantés autour de la tombe de la Rosière; et une haie d'osiers l'entourait, pour la préserver des injures.

La porte de l'église était ouverte; j'y entrai, et j'y vis encore les guirlandes de fleurs et les gands, comme au jour de ses funérailles; les fleurs, il est vrai, étaient fanées, mais on semblait avoir pris soin d'empêcher la pous-

sière de souiller leur blancheur. J'ai vu beaucoup de monumens où l'art avait épuisé ses ressources pour exciter la sensibilité du spectateur ; mais je n'en ai jamais rencontré un qui parlât plus puissamment à mon cœur que ce souvenir si simple et si délicat de l'innocence qui n'est plus.

PHILIPPE DE POKANOKET.

ANECDOTE INDIENNE.

> Son regard était aussi fixe que le bronze ;
> la pitié a pu toucher son âme, mais elle
> ne l'ébranla jamais. Depuis le berceau
> jusqu'au cercueil, il supporta également
> les extrêmes du bien et du mal, ne craignant que la honte. C'était le stoïcien
> des bois ; c'était un homme étranger
> aux larmes. CAMPBELL.

On doit regretter que les écrivains qui ont traité des découvertes et des établissemens de l'Amérique ne nous aient pas donné de détails plus circonstanciés et plus exacts sur les coutumes remarquables de la vie sauvage. Les anecdotes peu nombreuses que nous en connaissons sont pleines d'originalité et d'intérêt : elles nous montrent ce qu'est l'homme dans l'état primitif, et ce qu'il doit à la civilisation.

Dans l'état civilisé, l'homme dont le bonheur et presque l'existence dépendent de l'opinion de ses semblables, est obligé de jouer constamment un rôle étudié. Ses inclinations hardies sont réprimées ou adoucies par l'influence de ce qu'on appelle une bonne éducation. Il emploie tant de petites ruses, il affecte tant de sentimens généreux, dans le dessein de se faire aimer, qu'il est difficile de distinguer les vertus véritables, de celles qui ne sont qu'artificielles.

L'Indien, au contraire, affranchi de la contrainte et des raffinemens de la vie policée, est en quelque sorte un être indépendant et solitaire : il obéit à ses inclinations et aux impulsions de son jugement. En donnant ainsi libre cours à ses penchans, ils deviennent fermes et prononcés. La société est comme une pelouse, où toute inégalité est applanie, dont chaque ronce est extirpée, où l'œil enfin est charmé par la verdure riante d'une surface unie : mais celui qui veut étudier la na-

ture sauvage et variée doit s'enfoncer dans les forêts, explorer la vallée, remonter le torrent, et s'aventurer sur le bord du précipice.

Ces réflexions m'ont été dictées par une histoire des premières colonies, où l'on rapporte avec une grande amertume les outrages commis par les Indiens, ainsi que leurs guerres avec les colons de la Nouvelle-Angleterre. On aperçoit avec peine, dans ces narrations partiales, combien la civilisation marquait chacun de ses pas dans le sang des indigènes; avec quelle facilité les colons en venaient à des hostilités par la soif des conquêtes, et combien leur manière de combattre était cruelle et exterminatrice. L'imagination frémit à la seule idée que tant d'êtres intelligens ont été massacrés, et que tant de cœurs nobles et braves ont été déchirés et foulés dans la poussière.

Tel fut le sort de Philippe de Pokanoket, guerrier indien, dont le nom répandait jadis la terreur dans les provinces de Massachus-

set et de Connecticut. C'était le plus distingué des Sachems qui régnaient sur les Peqnods, les Narrhagansetts, les Wampanoags, et d'autres tribus orientales, lors des premiers établissemens dans la Nouvelle-Angleterre. Ces chefs étaient des héros qui faisaient les plus grands efforts dont l'homme est capable, combattant pour leur patrie jusqu'au dernier soupir, sans espoir de vaincre ou même d'acquérir de la renommée. Dignes d'un siècle poétique, ils fournissaient des matériaux à l'histoire et à la fiction ; à peine ont-ils été le sujet de quelques pages : semblables à des ombres gigantesques, ils n'apparaissent qu'à travers la lueur incertaine des traditions.

Quand les pélerins (comme les premiers colons de Plimouth sont appelés par leurs descendans) se refugièrent sur les côtes du nouveau Monde, pour échapper aux persécutions religieuses, leur situation était on ne saurait plus précaire et plus décourageante. Peu nombreux, et se voyant diminuer ra-

pidement par les maladies; entourés d'animaux féroces, de tribus sauvages; exposés aux rigueurs d'un hiver presqu'aussi froid que dans les régions polaires, et aux vicissitudes d'un climat inconstant, leurs esprits furent en proie à de tristes présages, et l'enthousiasme religieux peut seul les préserver du désespoir.

Dans cette condition déplorable, ils furent visités par le puissant Massassoit, chef sagamore des Wampanoags, qui régnait sur une grande étendue de pays. Au lieu de profiter du petit nombre de ces étrangers, pour les expulser du territoire où ils étaient entrés sans en avoir le droit, il parut concevoir pour eux une amitié généreuse, et il les traita suivant tous les usages de l'hospitalité primitive.

Il visita au printemps l'établissement de New-Plimouth, accompagné seulement d'une poignée d'hommes, fit avec les colons une alliance solennelle, leur vendit une portion de terrain, et leur promit la protection des sau-

vages, ses alliés. Quoiqu'on ait pu dire sur la perfidie indienne, il est certain que l'intégrité et la bonne foi de Massassoit ne se sont jamais démenties; il continua d'être l'ami et l'appui des blancs; il leur laissa étendre leurs possessions et s'y fortifier, sans montrer la moindre jalousie pour leur puissance et leur prospérité croissantes.

Peu de temps avant sa mort, il revint à New-Plimouth avec son fils Alexandre, afin de renouveler le traité d'alliance, et de pouvoir assurer la paix à ses descendans.

Il s'efforça, dans cette conférence, de protéger la religion de ses pères, contre le zèle des missionnaires, il voulut stipuler qu'on cesserait désormais d'arracher ses sujets à leurs dieux, et voyant que les Anglais s'opposaient opiniâtrement à une pareille condition, il renonça avec douceur à sa demande. Un des derniers actes de sa vie fut de conduire ses deux fils, Alexandre et Philippe (comme ils avaient été nommés par les Anglais) à l'ha-

bitation d'un des principaux colons, leur recommandant d'avoir entre eux une confiance et des égards mutuels, et témoignant le désir qu'on exerçât envers ses fils la même amitié qui avait existé entre lui et les blancs. Le bon vieux Sachem mourut en paix, et alla rejoindre ses ancêtres avant que les malheurs devinssent le partage de sa tribu; ses enfans demeurèrent pour éprouver l'ingratitude des Européens.

Alexandre, l'aîné d'entre eux, lui succéda. Il était vif, impétueux, jaloux de ses droits héréditaires et de sa dignité. La politique et la conduite hautaine des étrangers excitèrent son indignation; il contemplait avec peine les guerres meurtrières qu'ils faisaient aux tribus voisines. Accusé de former avec les Nahrragansetts le complot de se soulever contre les Anglais, et de les chasser du pays, il fut bientôt destiné à encourir les effets de leur animosité. Il est impossible de décider si cette accusation était fondée, ou si elle n'était

intentée que sur de simples soupçons. Cependant les mesures violentes et oppressives des colons prouvent qu'ils commençaient à connaître l'étendue de leur puissance; ils devinrent bientôt durs et manquèrent d'égards envers les naturels.

Ils expédièrent une force armée pour se saisir d'Alexandre, et l'amener devant leur tribunal. On l'épia dans sa retraite, et il fut surpris sans armes dans une hutte où il se reposait, avec quelques hommes de sa suite, des fatigues de la chasse. La promptitude de cette arrestation, l'outrage fait à sa dignité souveraine enflammèrent tellement les sentimens irascibles de cet orgueilleux sauvage, qu'il tomba malade. On lui permit de retourner chez lui, à condition d'envoyer son fils en ôtage, pour assurer qu'il reparaîtrait; mais le coup qu'on lui avait porté était fatal; avant d'atteindre sa demeure, il mourut victime des souffrances d'une fierté blessée.

Le successeur d'Alexandre fut Métamocet,

ou le roi Philippe, comme il était appelé par les colons, à cause de son esprit élevé et de son ambition. Ces qualités, jointes à son énergie bien connue, et à son caractère entreprenant, l'avaient rendu un objet de jalousie et de crainte; on l'accusait aussi d'avoir toujours nourri en secret une haine implacable contre les blancs: ce qui, au reste, était très-probable et très-naturel. Il les considérait comme des usurpateurs qui avaient profité de la bonté qu'on leur avait montrée, pour propager des principes nuisibles à la vie sauvage; il voyait ses compatriotes disparaître devant eux de la surface de la terre, leur territoire envahi, et leurs tribus affaiblies, dispersées ou rendues dépendantes.

On peut alléguer que le terrain fut d'abord acheté par les colons; mais qui peut ignorer la nature des ces acquisitions lors du commencement des établissemens? Les Européens faisaient toujours des marchés avantageux, par leur adresse supérieure dans le

commerce; ils gagnaient des pays immenses par des hostilités aisément provoquées. Un sauvage sans instruction ignore les raffinemens des lois qui sanctionnent certaines injustices. Il ne juge que sur les faits. Il suffisait à Philippe de savoir qu'avant l'invasion des Européens ses compatriotes étaient possesseurs du sol, et qu'ils erraient maintenant sur la terre de leurs ancêtres.

Mais quels que fussent les sentimens de haine et d'indignation que lui causa le traitement fait à son frère, il sut les étouffer d'abord. Il renouvela le traité d'alliance avec les colons, et passa plusieurs années en paix à Pokanoket, ou, comme les Anglais l'appelèrent, à Mount-Hope, l'ancienne capitale de sa tribu. Cependant des soupçons vagues et indéfinis jusque-là commencèrent à prendre de la consistance. Il fut enfin accusé d'exciter les tribus orientales à la révolte, et à secouer, par un effort simultané, le joug de leurs oppresseurs. Il est difficile, à cette époque éloignée, de

décider jusqu'à quel point on doit ajouter foi aux accusations faites contre les Indiens. Il y avait de la part des blancs une disposition à suspecter, et une promptitude à en venir à des actes de violence, qui leur faisait donner du poids et de l'importance à tous les récits. Les délateurs abondent là où la délation est soutenue et récompensée, et le glaive est facilement tiré du fourreau quand il gagne des empires, et que le succès est certain.

La seule déposition faite contre Philippe est celle d'un Sausaman, renégat Indien dont la duplicité naturelle avait été augmentée par quelque éducation qu'il avait reçue parmi les colons. Il changea deux ou trois fois de religion et de maître avec une facilité qui prouvait le relâchement de ses principes. Il avait été quelque temps secrétaire et conseiller intime de Philippe, et avait joui de sa faveur et de sa protection: s'apercevant que les nuages de l'adversité s'amoncelaient autour de son protecteur, il abandonna son service

et passa chez les blancs. Afin de se mettre dans leurs bonnes grâces il accusa son bienfaiteur.

Une perquisition rigoureuse eut lieu. Philippe et plusieurs de ses sujets se soumirent à être examinés; mais on ne put rien prouver contre eux. Les colons cependant s'étaient trop avancés pour se rétracter; ils avaient décidé que Philippe était un voisin dangereux; ils avaient exprimé publiquement leur défiance; ils venaient d'agir enfin de manière à s'attirer son ressentiment: sa perte était devenue nécessaire à leur sûreté.

Peu de temps après, le corps du traître Sausaman fut trouvé dans un étang; il avait été victime de la vengeance de sa tribu. Trois Indiens, dont un était l'ami et le conseiller de Philippe, furent arrêtés, jugés; et sur un témoignage très-récusable, ils furent condamnés et exécutés comme meurtriers.

Le traitement qu'on avait fait subir à ses sujets, et la punition ignominieuse de son

ami, révoltèrent toute la fierté de Philippe. La foudre qui venait de tomber à ses pieds lui fit voir que l'orage se conjurait sur sa tête. Il prit la résolution de ne plus se fier aux blancs. Le sort de son malheureux frère était présent à son esprit; et il venait de recevoir un avertissement plus récent par la fin tragique de Miantonino, Sachem des Narrhagansetts. Après être venu courageusement répondre à ses accusateurs devant un tribunal Européen, après avoir été acquitté et avoir reçu des assurances d'amitié, il avait été lâchement assassiné par ordre des blancs. Philippe rassembla tous ses guerriers autour de lui, persuada à tous les étrangers de se joindre à sa cause, envoya, pour plus de sûreté, les femmes et les enfans chez les Narrhagansetts, et ne parut plus qu'entouré d'hommes armés.

Les deux partis se trouvant ainsi dans un état d'irritation et de défensive, la moindre étincelle suffisait pour allumer l'incendie.

Les Indiens possédant des armes devinrent plus dangereux et commirent quelques déprédations. Dans une de leurs excursions, un de leurs guerriers fut tué par un colon. Ce fut le signal d'une rupture ouverte: les Indiens se rassemblèrent pour venger la mort de leur compagnon, et la trompette de la guerre résonna dans toute la colonie de Plymouth.

Dans les anciennes annales de ces temps tristes et obscurs, nous trouvons beaucoup d'indices du désordre de l'esprit public. La mélancolie de la contemplation religieuse, l'isolement de leur situation parmi d'immenses forêts, et des tribus sauvages, avaient disposé les colons à des idées superstitieuses, et avaient rempli leur imagination d'horribles chimères sur la magie et les fantômes. Ils ajoutaient encore foi aux présages. Les querelles avec Philippe et les Indiens furent précédées, dit-on, de ces augures qui annoncent de grandes calamités publiques. L'image parfaite d'un

arc Indien apparut dans le ciel, au-dessus de Plymouth ; ce qui fut regardé par les habitans comme un prodige. A Hadley, Northampton, et d'autres villes du voisinage, on entendit la détonation d'un canon de gros calibre qui fit trembler les échos; d'autres personnes furent alarmées, pendant une belle matinée, par une décharge d'armes à feu; des balles semblaient siffler près d'elles; le bruit du tambour résonnait dans les airs, et paraissait se diriger vers l'ouest; d'autres encore crurent entendre galoper des chevaux au-dessus de leurs têtes; enfin, certaines naissances monstrueuses qui eurent lieu à cette époque remplirent de terreur ces villes superstitieuses.

Plusieurs de ces prodiges pouvaient s'expliquer par les phénomènes de la nature; tels que les aurores boréales, fréquentes dans ces latitudes; les météores qui éclatent dans l'air, le passage accidentel des vents sur les rameaux élevés des forêts, la chute d'un arbre, l'éboulement d'un rocher, et tous les autres

bruits qui frappent si étrangement l'oreille dans le silence profond de la solitude. Ils peuvent avoir effrayé quelque imagination mélancolique; ils furent exagérés par l'amour du merveilleux, et les récits en furent écoutés avec cette attention avide qui dévore tout ce qui est terrible et mystérieux.

Les superstitions répandues et racontées gravement par un savant de cette époque, nous donnent le cachet du siècle.

La contestation qui eut lieu ensuite fut comme toutes celles qui distinguent trop souvent les guerres entre les hommes civilisés et les sauvages. Les blancs se conduisirent avec leur supérieure habileté, le plus souvent suivie du succès; mais ils étaient toujours prodigues de sang et méprisaient les droits naturels de leurs ennemis; tandis que les Indiens agissaient en hommes désespérés qui ne craignaient pas la mort et n'avaient à attendre de la paix que l'humiliation, la dépendance et la misère.

Les événemens de cette guerre nous ont été transmis par un digne ecclésiastique de ce temps, qui s'appesantit avec horreur sur chaque attaque des Indiens, toute juste qu'elle ait été, et approuve de sang-froid les atrocités les plus sanguinaires des blancs. Philippe est diffamé comme un meurtrier et comme un traître, tandis que ce fut un prince loyal, qui combattit en brave à la tête de ses sujets, pour venger l'injure faite à sa famille, pour rétablir le pouvoir chancelant de sa race, et pour délivrer sa terre natale de l'oppression des usurpateurs étrangers.

Si le projet d'une révolte générale avait été formé, il était digne d'un esprit étendu; et s'il n'avait pas été découvert il aurait pu être suivi de conséquences destructives. La guerre qui venait d'éclater n'était qu'une guerre partielle, qu'une succession d'exploits et d'entreprises isolées. Cependant elle fit déployer le génie militaire et la hardiesse de Philippe. Lorsque dans les narrations par-

ticlles qui en ont été faites, nous parvenons à trouver des faits qui ne sont pas dénaturés, nous découvrons la vigueur de ses moyens, la multiplicité de ses ressources, son courage dans les souffrances et les fatigues, une fermeté inébranlable qui commande notre admiration.

Chassé de ses domaines paternels de Mount-Hope, il se jeta dans l'épaisseur de ces forêts sans bornes, impraticables pour tout autre qu'un Indien ou qu'une bête sauvage. Là il rassembla toutes ses forces, comme la tempête accumule le bitume et le souffre dans le sein du nuage qui porte la foudre. Lorsqu'on s'y attendait le moins il faisait des sorties qui répandaient le carnage et la désolation dans les villages. Ces ravages étaient quelque fois précédés par des indices qui remplissaient les colons de terreur et d'effroi. La détonation d'un fusil était entendue dans un bois solitaire qu'on savait ne pas être fréquenté par les blancs. Tantôt des troupeaux qui s'é-

taient éloignés revenaient à leur étable couverts de blessures; ou bien l'on apercevait un Indien tapi sur la lisière de la forêt, disparaître tout-à-coup, comme l'éclair qui annonce la tempête.

Quoique souvent poursuivi et même entouré par les colons, Philippe échappait toujours comme par miracle à leurs embûches, et s'enfonçait dans le désert, où il était à l'abri de toutes les recherches, jusqu'à ce qu'il pût de nouveau faire des incursions dans une autre partie de la contrée qu'il mettait à feu et à sang. Les marécages qui se trouvent dans quelques parties de la nouvelle Angleterre lui offraient des retraites assurées. Leur étendue est couverte d'une boue noire et profonde, rendue encore plus impraticable par les ronces, les buissons, les plantes aquatiques, et par les troncs d'arbres pourris. Le terrain dangereux sur lequel on est obligé de marcher, et les obstacles qu'offre cette végétation, empêchaient les blancs de s'y aventurer, tan-

dis que les Indiens parcouraient ces labyrinthes avec l'agilité d'un daim.

Philippe et ses guerriers furent forcés de se refugier dans un de ces marais appelé Pokasset Neck. Les Anglais n'osèrent pas les y poursuivre, craignant de s'engager dans cette retraite affreuse où ils pouvaient s'engloutir dans les eaux stagnantes, ou être atteints par les balles de leurs ennemis. Ils investirent alors le marais, et commencèrent à bâtir un fort dans l'espoir d'affamer leurs ennemis; mais Philippe et ses compagnons s'exposèrent sur un radeau, et passèrent ainsi un bras de mer dans l'obscurité de la nuit, en laissant leurs femmes et leurs enfans derrière eux. Ils portèrent dans l'ouest le brandon de la guerre parmi les tribus du pays de Massachusets et de Nipmuck, et menacèrent la colonie de Connecticut.

Philippe devint ainsi l'objet d'un effroi universel. Le mystère dont il était enveloppé augmentait cette terreur. C'était un génie du

mal qui marchait dans les ténèbres, et dont personne ne pouvait prévoir l'appprochc. Toute la contrée était plongée dans les alarmes.

Philippe semblait aussi posséder le don de se multiplier; car sur tous les points de la frontière où une invasion avait lieu, on prétendait qu'il la conduisait. La superstition se mêlait aux bruits qu'on répandait sur son compte. On disait qu'il avait recours à la magie, et qu'il était suivi par une vieille sorcière indienne qu'il consultait et qui l'assistait par ses enchantemens.

Cette pratique à la vérité avait souvent lieu parmi les chefs indiens, soit par crédulité ou pour agir sur l'esprit de leurs sujets. L'influence des prophètes et des superstitions sur ces peuplades a souvent été démontrée dans des guerres récentes avec eux.

Lorsque Philippe effectua sa retraite de Pokasset, ses moyens étaient désespérés. Ses forces avaient été affaiblies par des combats fré-

quens, et il se voyait privé de presque toutes ses ressources. Dans son adversité, il trouva un ami fidèle en la personne de Canonchet, Sachem de tous les Narrhagansetts. Il était le fils du grand Sachem Miantonino, dont nous avons déjà parlé. « C'était, dit un ancien his-« torien, l'héritier de l'orgueil et de l'insolence « de son père, aussi-bien que de son aversion « contre les Anglais. » Il devait être certainement l'héritier de ses injures, et le vengeur légitime de sa mort. Quoiqu'il n'eût point pris jusque là une part active à cette guerre malheureuse, il reçut Philippe à bras ouverts; il lui accorda la protection et les secours les plus généreux.

Cette conduite lui attira le ressentiment des Anglais, qui se déterminèrent à tenter un dernier moyen pour envelopper les deux Sachems dans une ruine commune. Une force imposante fut, en conséquence, rassemblée dans le Massachusets, le Connecticut et Plymouth. On l'envoya dans le pays des Narrhagansetts

au milieu de l'hiver, époque à laquelle les marais étant gelés et dépouillés de leurs plantes, n'offraient plus autant de difficultés aux Anglais, ni un rempart aussi impénétrable aux Indiens.

Prévoyant cette attaque, Canonchet avait fait conduire la plus grande partie de ses munitions, ainsi que les femmes, les vieillards, les enfans et les malades de sa tribu dans une forteresse bien défendue. Philippe et lui y avaient aussi rassemblé l'élite de leurs forces. Cette forteresse, regardée par les Indiens comme inexpugnable, était élevée sur le haut d'une colline ou plutôt d'une île, de cinq ou six acres, située au milieu d'un marais. Elle avait été construite avec un degré de connaissances et d'habileté étrangères à celles que les Indiens déploient en général dans l'art de la fortification, et qui indiquaient le génie de ces deux chefs.

Guidés par un renégat indien, les Anglais traversèrent les neiges de décembre, parvin-

rent jusqu'à cette forteresse, et en attaquèrent la garnison à l'improviste. La mêlée fut terrible; les assiégeans furent d'abord repoussés, et plusieurs de leurs meilleurs officiers tués dans le moment où ils voulaient monter à l'assaut, l'épée à la main. Ils revinrent de nouveau à la charge, et cette fois avec succès. Ils parvinrent à ouvrir une brèche. Ils chassèrent de tous les postes qu'ils occupaient les malheureux Indiens, qui disputèrent le terrain pied à pied, combattant avec toute la furie du désespoir. La plupart des vétérans furent taillés en pièces, après une bataille longue et sanglante.

Philippe et Canonchet, avec le petit nombre de ceux qui avaient survécu, abandonnèrent le fort et se refugièrent dans les taillis de la forêt voisine. Les vainqueurs mirent le feu aux *nignams* (1) et au fort. La plupart des vieillards, des femmes et des enfans périrent

---

(1) Cabanes des Indiens.

dans les flammes. Ce dernier outrage ébranla le stoïcisme des sauvages. Les bois voisins répétèrent les accens de leur rage et du désespoir que ressentirent ces guerriers fugitifs en contemplant la destruction de leurs demeures et en entendant les cris que leurs compagnes et leurs enfans poussaient dans leur agonie. « L'incendie des wignams, dit un auteur con-« temporain, les hurlemens des femmes, les « vagissemens des enfans, les cris des guerriers « présentaient un spectacle horrible et déchi-« rant, qui émut quelques-uns des soldats. » Le même écrivain ajoute : « Ils commencè-« rent alors à douter si, en brûlant leurs enne-« mis tout vivans, ils se conformaient aux « lois de l'humanité et aux préceptes de l'É-« vangile » (1).

Le sort du brave et généreux Canonchet est digne d'être connu. Ses derniers momens

(1) Manuscrit du rév. W. Buggles.

offrent un des plus beaux exemples de la magnanimité indienne.

Réduit à la dernière extrémité par cette défaite signalée, mais toujours fidèle à son allié et à la malheureuse cause qu'il avait embrassée, il rejeta toutes les ouvertures de paix qui lui furent faites à condition de trahir Philippe, et il déclara « qu'il verrait périr son « dernier soldat, plutôt que de devenir « l'esclave des Anglais. » Son pays ayant été saccagé par les vainqueurs, les habitations en étant détruites, il fut obligé de se retirer sur les bords du Connecticut. Ce lieu devint le point de ralliement des Indiens de l'Occident, qui détruisirent plusieurs établissemens anglais.

Dès le commencement du printemps, il entreprit une expédition périlleuse, seulement accompagné de trente hommes choisis. Il voulait pénétrer jusqu'à Seaconk, dans le voisinage de Mount-Hope, afin de se procurer du blé pour faire subsister ses troupes. Ces har-

dis aventuriers avaient traversé sans obstacles le pays des Pequod, et se reposaient dans celui des Narrhagansetts sous quelques wignams situés près de la rivière de Pantucket, quand ils furent avertis de l'approche de l'ennemi. N'ayant, dans ce moment, que sept hommes autour de lui, Canonchet en dépêcha deux sur une colline.

Frappés d'une terreur panique par l'approche d'une troupe considérable d'Anglais et d'Indiens qui marchaient rapidement, ils prirent la fuite sans s'arrêter pour informer leur chef du danger. Canonchet envoya une autre vedette, qui suivit l'exemple des premiers. Pour la troisième fois, il envoya encore deux hommes : un d'eux revint à lui plein d'effroi, et lui apprit que toute l'armée anglaise s'approchait. Canonchet vit qu'il ne lui restait d'autre parti qu'une prompte fuite. Il essaya de se sauver en tournant la colline ; mais il fut aperçu et poursuivi avec chaleur par les Indiens et quelques-uns des Anglais les plus agiles à la course.

Voyant qu'on était près de l'atteindre, il jeta d'abord son manteau, ensuite son habit galonné en argent et sa ceinture, ce qui le fit reconnaître par les ennemis, qui continuèrent leur poursuite avec acharnement. Enfin, en traversant une rivière, son pied glissa sur un caillou; il tomba et mouilla son fusil. Cet accident le remplit tellement de désespoir, qu'il avoua ensuite « qu'il avait senti frémir son cœur et ses entrailles, et qu'il était resté aussi dépourvu de forces qu'un bâton vermoulu. »

Il demeura si fort abattu, qu'étant saisi par un Indien Pequod, à quelque distance de la rivière, il ne fit point de résistance, quoique doué d'une grande vigueur et d'une grande hardiesse. Mais en se voyant prisonnier, la fierté de son esprit se réveilla en lui, et depuis ce moment nous trouvons dans les détails donnés par ses ennemis, des traits d'un héroïsme sublime. Interrogé par un des Anglais qui l'avaient atteint le premier, et qui n'avait pas encore vingt-deux ans, ce guerrier or-

gueilleux le regarda d'un air de mépris, et lui répondit : « Tu n'es qu'un enfant qui ne dois « point être instruit des lois de la guerre ; ap- « pelle ton frère ou ton chef, et je lui répon- « drai. »

Quoique des offres répétées lui fussent faites de lui laisser la vie, à condition qu'il se soumettrait ainsi que sa nation aux Anglais, il les rejeta avec dédain, et refusa de faire des propositions de cette espèce à ses sujets, alléguant qu'aucun d'eux ne voudrait s'y conformer. Quand on lui reprocha son manque de foi envers les blancs, la bravade qu'il avait faite, en prétendant qu'il ne livrerait, non-seulement un Wampanoag, mais pas même l'ongle d'un d'eux, et sa menace de brûler les Anglais dans leurs maisons, il dédaigna de se justifier, et répondit avec fierté que les blancs avaient agi comme lui dans leurs guerres, et qu'il désirait ne plus en entendre parler.

Cette noble fermeté d'esprit, cette fidélité

à la cause de son ami auraient touché le cœur de tout homme brave et généreux; mais Canonchet était un Indien, et par conséquent un être pour qui la guerre n'avait plus de lois, l'humanité de droits, la religion de pitié; il fut condamné à mort. Ses dernières paroles sont dignes de sa grande âme. Quand on lui signifia sa sentence, il observa « qu'il la re« cevait avec plaisir; » car il mourait avant que sa force ne fût affaiblie, et sans avoir prononcé un mot indigne de lui : ses ennemis lui donnèrent la mort du soldat; trois jeunes Sachems du même rang que lui le fusillèrent à Stonington.

La prise du fort des Narrhagansetts, et la mort de Canonchet portèrent un coup fatal à la fortune du roi Philippe. Il fit un effort impuissant pour recommencer une guerre générale, en excitant les Mohawks à prendre les armes. Quoique doué des talens d'un homme d'état, ses ruses étaient toujours détruites par les ruses plus habiles de ses adversaires

éclairés. La terreur que répandaient leurs armes avait ébranlé la résolution des tribus voisines. Le malheureux chef voyait sa puissance diminuer tous les jours, ainsi que le nombre de ses soldats. Quelques-uns furent subornés par les blancs; plusieurs périrent victimes de la faim et des fatigues; d'autres succombèrent dans les escarmouches par lesquelles ils étaient constamment harassés. Ses munitions avaient été prises, ses amis disparaissaient à ses yeux, son oncle était tombé à ses côtés; sa sœur avait été emmenée captive; et, dans une de ses marches précipitées, son épouse chérie, et son fils unique étaient restés au pouvoir de l'ennemi.

Sa ruine fut ainsi complétée par degrés; ce qui ne fit qu'augmenter son malheur; car il fut témoin de la captivité de ses enfans, de la perte de ses amis, du massacre de ses sujets, de la mort de tous ses parens avant que la vie lui fût ôtée.

Pour mettre le comble à ses infortunes, ses

sujets même conspirèrent contre sa vie, dans l'espoir d'acheter, en le sacrifiant, une existence infame. Un grand nombre de fidèles partisans, sujets de Wetamœ, princesse de Pocasset, parente et alliée de Philippe, furent livrés par trahison à l'ennemi. Wetamœ était parmi eux; elle essaya de se sauver en traversant une rivière : soit qu'elle fût épuisée par les efforts qu'elle faisait en nageant, soit qu'elle succombât par le froid ou la faim, on la trouva morte, et entièrement nue sur le bord de la rivière.

Mais la persécution ne s'arrêta pas sur les bords du tombeau. La mort même, ce refuge des malheureux, et ce terme aux outrages des méchans, ne put protéger cette femme infortunée, dont le crime était dans son affection et sa fidélité pour son parent et son ami. Son cadavre devint l'objet d'une lâche vengeance; la tête fut séparée du corps, et exposée sur un poteau à la vue de ses sujets captifs : ils reconnurent immédiatement les

traits de leur reine, et furent si terrifiés par ce spectacle barbare, qu'ils firent entendre les plus horribles lamentations.

Quoique Philippe eût supporté tous les malheurs avec résignation, la trahison des siens sembla déchirer son cœur, et le plonger dans l'accablement. On rapporte qu'il ne se releva jamais depuis, et ne put obtenir aucun succès : abandonné par l'espérance, environné de dangers, privé d'un cœur qui pût le plaindre, ou d'un bras qui pût opérer sa délivrance, l'ardeur des entreprises s'éteignit en lui.

Avec le petit nombre de ceux qui lui étaient restés fidèles, le malheureux Philippe se rendit dans le voisinage de Mount-Hope, l'ancienne résidence de ses pères. Là, sans demeure, sans famille, sans amis, il erra, semblable à un spectre, parmi les ruines du théâtre de sa puissance et de sa prospérité.

Il est inutile de recourir à d'autres descriptions de son état d'abandon, qu'à celle qui

nous est donnée par la plume sans art de l'historien, qui intéresse malgré lui au sort du guerrier infortuné qu'il cherche à diffamer. « Philippe, dit-il, ayant été poursuivi « par les Anglais comme une bête sauvage, à « travers les bois, pendant plus de cent milles, « fut enfin chassé jusque dans son repaire de « Mount-Hope, où il se retira avec ses meil- « leurs amis, dans un marais qui lui servit « de prison jusqu'à ce que les messagers de « la mort vinrent, avec la permission divine, « exécuter la peine qu'il avait encourue. »

Même, dans ce dernier refuge du désespoir, une triste grandeur vient encore consacrer sa mémoire. Figurons-nous Philippe assis parmi ses guerriers plongés dans la douleur, songeant, en silence, à sa mauvaise fortune. L'isolement et l'horreur des lieux où il se retrouve font ressortir davantage son courage sublime. Défait, mais non abattu; renversé dans la poussière, mais non humilié, il semble retirer de ses malheurs même une

nouvelle force, et il paraît satisfait d'épuiser jusqu'à la dernière goutte la coupe amère de l'infortune.

Dans l'adversité les esprits faibles se laissent abattre; mais une âme noble ne fait que s'élever. L'idée de la soumission excitait la rage de Philippe, et il étendit à ses pieds un de ses compagnons, qui lui conseillait de demander la paix. Le frère de sa victime parvint à s'échapper, et, par un esprit de vengeance, découvrit sa retraite. Une troupe d'Anglais et d'Indiens fut envoyée aux marais, où Philippe cachait son désespoir. Avant qu'il fût averti de leur approche, il en était entouré : en quelques intans cinq ou six des siens tombèrent près de lui; la résistance était vaine; il s'élança de son gîte, fit un dernier effort pour s'échapper, et fut atteint au cœur, d'un coup de fusil tiré par un renégat indien de sa nation.

Telle est l'histoire du brave, mais infortuné roi Philippe, persécuté pendant sa vie,

calomnié et déshonoré après sa mort. Cependant, si nous lisons même les relations injustes de ses ennemis, nous y trouverons un génie élevé, un caractère magnanime, qui suffiraient pour exciter notre compassion, et nous faire respecter sa mémoire.

Au milieu des soucis et des fureurs d'une guerre continuelle, il était accessible aux tendres sentimens de l'amour conjugal, de l'affection paternelle, et de l'amitié. En faisant mention de la captivité de sa femme et de son fils, ces auteurs se réjouissent de sa profonde douleur. Ils parlent d'une manière triomphante de la mort de ses amis, comme d'un nouveau coup porté à sa sensibilité : mais la trahison et la désertion de ceux qui possédaient sa confiance mirent le comble à ses chagrins.

C'était un patriote attaché au sol qui l'avait vu naître; un prince aimant ses sujets, et ressentant leurs injures; un guerrier vaillant dans les batailles, ferme dans l'adversité, pa-

tient dans les fatigues, supportant la faim, les souffrances, et prêt à périr pour la cause qu'il avait embrassée. Doué d'une grande fierté d'âme, et de l'amour de la liberté, il aimait mieux en jouir parmi les animaux et les forêts, au milieu de terrains incultes, et de marais fangeux, que de plier son esprit altier, et de vivre dépendant et méprisé au sein du luxe et de la mollesse des colonies.

Avec des talens héroïques, et des qualités achevées, qui auraient fait la gloire d'un guerrier civilisé, et le sujet des éloges des poètes et des historiens, il ne fut qu'un proscrit et un fugitif sur sa terre natale : semblable à une barque errante qui s'abîme au milieu des ténèbres et de la tempête, il disparut sans aucun témoin qui pût pleurer sa perte, ou retracer ses généreux efforts.

QUELQUES TRAITS

DU CARACTÈRE INDIEN.

« J'en appelle à tout Européen : entra-
« t-il jamais affamé dans la cabane
« de Hogan, sans qu'il lui donnât à
« manger ? y arriva-t-il jamais nu et
« glacé, sans qu'il le revêtît ? »

Discours d'un chef Indien.

Le caractère et les coutumes du sauvage de l'Amérique septentrionale s'accordent d'une manière frappante et sublime avec les contrées qu'il parcourt, avec leurs lacs immenses, leurs forêts sans bornes, leurs fleuves majestueux et leurs vastes plaines. Il est formé pour la savanne, comme l'Arabe pour le désert. Il est froid, simple, endurant; il lutte contre les difficultés et supporte les privations. Son cœur semble n'être que peu susceptible de douces vertus; cependant, si

nous nous donnions la peine de pénétrer à travers l'enveloppe d'un orgueil stoïque et d'une taciturnité habituelle, qui dérobe son caractère aux observations communes, nous trouverions qu'il tient à l'homme civilisé par plus de liens et par plus de sentimens que nous ne le supposons généralement.

Lors de l'établissement des colonies, les naturels de l'Amérique ont été doublement outragés par les blancs. Une guerre mercenaire et souvent féroce les a privés de leurs possessions héréditaires; et les notions que nous avons sur leurs mœurs nous ont été transmises par des auteurs intéressés et injustes. Le Colon les a souvent traités comme des bêtes fauves, et l'écrivain s'est efforcé de justifier sa cruauté. Le premier trouvait qu'il était plus facile d'exterminer que de civiliser; l'autre plus facile d'avilir que d'écrire en observateur impartial.

Les titres de sauvage et de payen étaient regardés par tous deux comme suffisans pour

sanctionner leurs hostilités. De cette manière ces pauvres habitans des forêts furent persécutés et diffamés, non parce qu'ils étaient coupables, mais parce qu'ils étaient ignorans.

Les droits des sauvages ont été rarement appréciés ou respectés par les blancs. Trop souvent dupes des ruses du commerce pendant la paix, ils ont été considérés pendant la guerre comme des animaux féroces dont la simple précaution exigeait la mort. L'homme est prodigue de la vie de ses semblables; on ne doit rien attendre de sa pitié lorsqu'il est atteint par le poison de la crainte et qu'il a le pouvoir de détruire.

Les mêmes préjugés existent encore aujourd'hui. Plusieurs sociétés savantes se sont efforcées, il est vrai, de réhabiliter avec une louable sollicitude le caractère et les coutumes des tribus indiennes. Le gouvernement américain a tâché aussi d'inculquer un esprit amical et tolérant envers elles, et de les pro-

téger contre la fraude et l'injustice (1). Cependant on est porté généralement à se former une idée des Indiens d'après les hordes misérables qui infestent les frontières de nos établissemens. Elles sont ordinairement composées d'êtres dégénérés, corrompus et affaiblis par les vices de la société sans avoir reçu les bienfaits de la civilisation. L'orgueilleuse indépendance qui forme la base des vertus sauvages, a été ébranlée, et l'édifice de leurs qualités morales tombe en ruine. Leurs esprits sont humiliés et dégradés par le sentiment de leur infériorité, et leur courage in-

(1) Le gouvernement américain a été infatigable dans ses efforts pour améliorer la situation des Indiens et pour introduire parmi eux les arts de la civilisation et les connaissances religieuses. Afin de les protéger contre les fraudes des trafiquans, il est expressément défendu de leur acheter des terres ou d'en recevoir à titre de présent sans la sanction du gouvernement. Cette mesure est suivie avec une exacte sévérité.

timidé par le pouvoir et les connaissances supérieures de leurs voisins éclairés.

La société a fait sur eux l'effet de ces vents desséchans qui répandent quelque fois la désolation dans une région fertile. Elle a énervé leurs forces, multiplié leurs maladies et ajouté à leur barbarie naturelle les vices des européens. Elle leur a donné mille besoins superflus tout en diminuant leurs moyens de se procurer l'existence. Elle a éloigné d'eux les animaux et le gibier qui fuient le bruit des armes, la fumée des établissemens, et cherchent un refuge dans la profondeur des forêts éloignées et des vastes solitudes.

C'est ainsi que les Indiens qui nous avoisinent ne sont que les débris de ces tribus jadis si puissantes, que la proximité de nos colonies a plongées dans une existence vagabonde et précaire. Leurs facultés sont anéanties, et toutes leurs qualités nobles et libres détruites par une pauvreté sans espoir qui ronge le cœur et qui est inconnue à la vie sauvage.

Ils deviennent ivrognes, indolens, faibles, voleurs et pusillanimes. Ils erreut comme des vagabonds parmi des habitations remplies d'objets qui ne font que les convaincre davantage de la misère de leur condition.

Le luxe étale à leurs yeux toutes les recherches de la table, mais ils sont exclus du banquet. La fertilité s'étend dans les plaines, mais ils périssent de faim au milieu de l'abondance. La solitude se transforme en un jardin, et ils ne se regardent que comme des reptiles qui l'infestent.

Combien leur sort était différent lorsqu'ils étaient les seuls possesseurs du sol! leurs besoins n'étaient pas nombreux, ni les moyens de les satisfaire au-delà de leur atteinte. Tous ceux qui les entouraient partageaient les mêmes travaux, enduraient les mêmes fatigues, se nourrissaient des mêmes alimens, se vêtissaient des mêmes étoffes grossières. Ils ne voyaient aucun toit s'élever, sans être sûrs qu'il accueillerait l'étranger sans asile. Si la

fumée paraissait entre les arbres, ils étaient certains d'être les bien-venus au feu et au repas du chasseur. « Car, dit un historien de « la Nouvelle-Angleterre, leur existence est « tellement exempte de soins, et ils sont telle-« ment attachés les uns aux autres, qu'ils « regardent les objets dont ils se servent « comme des biens qui leur sont communs; « ce qui les rend si humains que plutôt « que de voir un d'entre eux mourir de « faim, ils partageraient tous son sort. Ils cou-« lent ainsi une vie paisible sans faire atten-« tion à notre pompe, et entièrement satis-« faits de leur condition, que tant d'hommes « envisagent avec mépris. »

Tels furent les Indiens tant qu'ils conservèrent leur énergie et leur orgueil primitifs. Ils ressemblent à ces plantes sauvages qui prospèrent à l'ombre des forêts, mais que la culture flétrit et qui périssent sous l'influence du soleil.

En examinant les mœurs des sauvages, les

écrivains se sont laissés guider par des préjugés vulgaires et une partialité exagérée, plutôt que par les douces lumières de la véritable philosophie. Ils n'ont pas considéré la position particulière dans laquelle les Indiens se sont trouvés placés, ni les principes qui ont dirigé leur éducation. Il n'est point d'être qui agisse plus strictement que l'Indien, d'après des préceptes. Sa conduite entière est basée sur quelques maximes générales gravées de bonne heure dans son esprit. Les lois morales qui le gouvernent sont à la vérité peu nombreuses, mais il se conforme à toutes. L'Européen, au contraire, s'est créé mille lois religieuses et morales; mais combien en viole-t-il?

On accuse les Indiens de ne pas être fidèles à leurs traités, de se porter tout-à-coup avec trahison à des hostilités, au milieu d'une paix apparente; mais les blancs dans leurs rapports avec eux, ne sont que trop enclins à les opprimer, à les insulter, à les traiter

avec mépris et froideur. Ils ont rarement cette confiance et cette franchise indispensables pour cimenter une alliance réelle. Ils ne prennent pas assez soin de respecter les sentimens d'orgueil et de superstition, qui, plus que de simples considérations d'intérêt, excitent l'Indien à une rupture.

Les sensations du sauvage solitaire sont muettes, mais vives. Sa sensibilité ne s'étend pas sur une surface aussi vaste que celle des blancs, mais elle coule dans des canaux plus profonds et plus sûrs. Son orgueil, ses superstitions, ses affections, sont concentrés sur un plus petit nombre d'objets; aussi quand nous le blessons, la cicatrice est plus profonde et lui fournit des motifs de représailles que nous n'apprécions pas suffisamment. Quand une société est limitée et forme une grande famille patriarchale, comme dans une tribu indienne, l'injure faite à un individu est ressentie par le corps entier : le sentiment de la vengeance se répand partout presqu'au même

instant. Un seul conseil suffit pour arrêter le plan d'une campagne. Tous les sages et tous les guerriers y sont assemblés. L'éloquence et la superstition contribuent à enflammer les esprits. L'orateur réveille l'ardeur martiale ; et les visions du prophète ou du magicien excitent une sainte fureur.

Un exemple de ces ressentimens subits excités dans les Indiens par un motif particulier, se trouve dans une vieille chronique des premiers établissemens du Massachusets.

Les planteurs de Plimouth avaient détruit les monumens des morts à Passonagessit, et avaient enlevé du tombeau de la mère du Sachem quelques pelleteries qui le décoraient. Les Indiens sont remarquables par le respect qu'ils ont pour les sépulcres de leurs pères. On a vu des tribus qui, pendant des générations entières avaient été exilées des demeures de leurs ancêtres, et que quelque hasard en avait de nouveau rapprochées, se détourner de leur route, guidées par des

traditions exactes et traverser une contrée inconnue pour se rendre à un tombeau enseveli dans l'épaisseur des bois, afin de passer quelques heures d'une méditation silencieuse dans l'endroit où les os de leur tribu avaient été déposés.

Poussé par ce sentiment sacré, le Sachem, dont la tombe de la mère avait été violée, rassembla sa tribu et lui adressa cette harangue pathétique qu'on peut citer comme un modèle curieux de l'éloquence d'un Indien et une preuve touchante de la piété filiale d'un sauvage.

« Qand la lumière glorieuse du ciel était « cachée par ce globe et que les oiseaux gar- « daient le silence, je me couchai, comme « de coutume, pour goûter le sommeil. « Avant que mes yeux se fermassent, je « fus en proie à une vision qui répandit « le trouble dans mon âme. Comme ce « triste spectacle me faisait trembler, j'en- « tendis une voix qui me cria : Regarde-moi,

« mon fils, toi que j'ai chéri ; vois le sein
« qui t'a porté, les mains qui t'ont soigné,
« qui t'ont nourri. Peux-tu négliger de te
« venger du peuple féroce qui a outragé ma
« tombe par mépris pour nos coutumes res-
« pectables ? Le tombeau du Sachem, ainsi
« que celui de ses sujets, est détruit par cette
« race impie. Ta mère se plaint et implore
« ton aide contre les brigands qui ont en-
« vahi notre terre. Si on les souffre, je ne
« puis rester en repos dans ma demeure
« éternelle..... Après avoir prononcé ces mots,
« cette ombre s'évanouit, me laissant couvert
« d'une sueur froide et incapable de parler.
« Peu-à-peu je retrouvai mes forces et mes
« esprits, et je pris la détermination de de-
« mander votre conseil et votre assistance. »

J'ai rapporté cette anecdote tout au long, car elle tend à prouver combien ces actes d'hostilité, que l'on a attribués au caprice et à la perfidie, peuvent souvent provenir de motifs généreux que notre peu de connais-

sance des mœurs indiennes nous empêche d'apprécier.

Un autre violent reproche que l'on adresse aussi aux Indiens, c'est leur barbarie envers les vaincus : elle doit son origine à la politique et à la superstition. Les tribus, quoique appelées nations, n'étaient jamais assez formidables par leur nombre pour que la perte de quelques combattans n'y fût pas vivement sentie. Ceci avait lieu surtout quand elles avaient été engagées dans de longues guerres ; et l'histoire indienne présente plus d'un exemple d'une tribu qui, long-temps redoutable à ses voisins, avait été détruite et dispersée par la prise et le massacre de ses principaux guerriers. Le vainqueur était donc fortement tenté d'être impitoyable, moins pour satisfaire une vengeance cruelle que pour pourvoir à sa sûreté future.

Les Indiens ont aussi la croyance superstitieuse commune aux nations barbares, et qui dominait même chez les anciens, que les mâ-

nes de ceux qui ont succombé dans les batailles sont apaisés par le sang de leurs captifs. Les prisonniers qui ne sont pas ainsi sacrifiés sont adoptés dans les familles pour y remplacer les morts, et sont traités avec la confiance et l'affection qu'on a pour un parent ou un ami; et même l'hospitalité qu'on exerce envers eux est si tendre que, lorsque le choix leur en est laissé, ils aiment mieux rester avec leurs frères d'adoption que de retourner à la cabane de leur enfance.

La cruauté des Indiens envers leurs ennemis est augmentée depuis la formation des colonies. Ce qui n'était autrefois qu'une idée politique et superstitieuse s'est changé dans l'exaspération de la vengeance. Ils ne peuvent s'empêcher de regarder les blancs comme les usurpateurs de leurs anciens domaines, comme la cause de leur dégradation, enfin comme les destructeurs de leur race. Ils se rendent au combat, enflammés par les injures et les indignités qu'ils ont reçues individuel-

lement, et ils sont poussés au désespoir par la désolation et la ruine qu'entraîne la manière de faire la guerre des Européens. Ceux-ci leur ont donné des exemples trop fréquens de violence, en brûlant leurs villages, en détruisant leurs faibles ressources; et ils s'étonnent encore que les sauvages n'usent pas de modération et de magnanimité envers ceux qui ne leur ont laissé que l'existence et la misère !

Nous accusons aussi les Indiens de lâcheté et de trahison, parce qu'ils aiment mieux employer les stratagèmes que la force ouverte; mais en ceci ils sont amplement justifiés par leur Code grossier sur l'honneur. On leur apprend de bonne heure que le stratagème est digne de louanges. Le guerrier le plus brave ne rougit pas de tendre un piége à son ennemi, et de prendre sur lui tous les avantages possibles; il triomphe par la supériorité de ses ruses et par la sagacité qui lui donne le moyen de le surprendre et de le détruire. L'homme,

à la vérité, est plus propre à la subtilité qu'à la valeur, ce qui tient à sa faiblesse physique comparativement à celle des autres animaux. Ces derniers ont des armes naturelles pour leur défense, des cornes, des dents, des sabots, des serres, tandis que l'homme doit compter sur les ressources de son invention. Dans toutes ses rencontres avec les bêtes de proie qui sont ses adversaires naturels, il a recours à tous les stratagèmes ; et, quand il dirige ses attaques contre ses semblables, il emploie d'abord la même méthode pour les combattre.

Le principe de la guerre est de faire le plus de mal qu'on peut à son ennemi en s'exposant le moins possible, ce qui ne peut s'effectuer que par la ruse. Le courage chevaleresque qui nous engage à mépriser les conseils de la prudence et à braver les dangers, est chez nous le fruit de la civilisation et de l'éducation. Il est honorable en lui-même parce qu'il est en effet produit par le triomphe d'un sentiment

élevé sur celui que nous inspire la crainte de souffrir et sur l'amour de notre bien-être et de notre conservation personnelle; sentiment que le monde regarde avec mépris. Ce courage est alimenté par l'orgueil et la tereur de la honte : ainsi, la peur d'un mal réel est étouffée par la crainte d'un mal qui n'existe que dans notre imagination.

Le poète et le ménestrel se sont plu à entourer le courage des charmes de la fiction. L'historien même oublie la gravité de son récit pour le louer avec enthousiasme. Des triomphes splendides ont été sa récompense; des monumens où l'art a épuisé sa science et l'opulence ses trésors, ont été érigés pour perpétuer l'admiration qu'il excite. Animé ainsi par mille artifices, le courage s'est élevé à un degré d'héroïsme factice et extraordinaire. Entourée du prestige de la gloire et rehaussée par une pompe guerrière, cette qualité destructive est parvenue à éclipser plus d'une vertu paisible, mais inappréciable, qui anoblit

en silence le caractère des hommes, et augmente leur bonheur.

Mais si le courage ne consiste qu'à braver la mort et les souffrances, la vie d'un Indien n'en est qu'une épreuve continuelle : il existe dans un état permanent d'hostilités et de danger. Les périls et les aventures s'accordent avec son naturel, ou plutôt sont nécessaires pour réveiller ses facultés et pour donner un intérêt à son existence. Entouré de tribus guerrières dont le mode de combattre consiste en embûches et en surprises, il est toujours préparé pour la bataille et ne dépose jamais les armes.

Ainsi que l'on voit le vaisseau poursuivre sa carrière isolée à travers les effrayantes solitudes de l'Océan; ainsi que l'oiseau qui s'élève dans le sein des tempêtes et des nuages, et dirige son vol comme un atome à travers les champs de l'air, de même l'Indien parcourt sans crainte, dans le silence et l'isolement, la vaste étendue du désert. Il traverse d'immenses forêts, exposé aux maladies, à la

famine et aux embuscades de ses ennemis. Des lacs orageux, de vastes mers intérieures ne sont point pour lui des obstacles. Dans un léger canot d'écorce il est balancé comme une plume sur la surface des vagues, et il est emporté, avec la rapidité d'une flèche, par le courant d'un fleuve mugissant. Il arrache même sa subsistance au sein des travaux et des périls. Il se procure sa nourriture par les fatigues et les dangers de la chasse. Il se couvre de la dépouille de l'ours, de la panthère et du buffle, et s'endort au bruit de la cataracte.

Il n'est point de héros ancien ou moderne qui ait pu surpasser l'Indien dans son mépris de la mort, et dans la force avec laquelle il supporte la manière cruelle dont elle lui est infligée. C'est en cela que son éducation le rend supérieur à l'habitant de l'ancien monde. Celui-ci affronte une mort glorieuse à la bouche du canon; l'autre contemple ses approches avec calme, se fait un triomphe d'endurer les tourmens variés qu'on lui pré-

pare et l'agonie prolongée du feu. Il se fait même un point d'honneur de narguer ses ennemis, et de les exciter à inventer de nouvelles tortures. Enfin quand la flamme dévorante atteint ses entrailles et que les muscles se dépouillent de leur chair, il fait alors entendre son dernier chant de victoire. Il exprime les sentimens d'un courage qu'on ne put dompter; il invoque les noms de ses pères et les supplie de voir qu'il meurt sans pousser un seul gémissement.

Malgré les calomnies des historiens sur le caractère de ces infortunés sauvages, les rayons de la vérité percent quelquefois à travers leurs écrits, et répandent une teinte mélancolique sur le souvenir des naturels du pays. Les annales grossières des provinces orientales renferment des faits qui sont entachés, il est vrai, par la prévention et la bigotterie, mais qui cependant parlent d'eux-mêmes. On les lira avec plaisir et avec compassion, quand les préjugés auront disparu.

Dans une des narrations des guerres avec les Indiens, dans la Nouvelle-Angleterre, il y a une description touchante de la désolation où fut plongée la tribu de Pequod. L'humanité se refuse à donner les détails sanglans d'une boucherie exécutée de sang-froid. On y lit entre autres, que le fort des Indiens fut surpris pendant la nuit, leurs cabanes livrées aux flammes, et les misérables habitans massacrés en cherchant à se sauver : « Tout cela fut exécuté dans le cours d'une heure. » Après une suite de semblables exploits : « Nos soldats, comme l'observe pieusement l'auteur, ayant résolu de les détruire entièrement avec l'aide de Dieu », poursuivirent, la flamme et le fer à la main, les malheureux sauvages hors de leurs huttes et de leurs forteresses. Une poignée de braves, tristes restes des guerriers Péquod, se refugièrent avec leurs femmes et leurs enfans dans un marais.

Brulant d'indignation, encouragés par le désespoir, déchirés par le chagrin que leur

causait la perte de leur tribu, irrités par l'ignominie de leur défaite, ils refusèrent de demander la vie à un ennemi insultant, et préférèrent la mort à la soumission.

A l'approche de la nuit, ils furent entourés dans leur triste retraite, de manière à rendre la fuite impraticable. Dans cette situation, l'ennemi « fit feu toute la nuit sur eux, en « sorte que plusieurs furent tués et ensevelis « dans les marécages. »

A la faveur de l'obscurité et du brouillard qui précéda le crépuscule, quelques-uns parvinrent à s'échapper à travers les assiégeans, et se sauvèrent dans les bois; « Le reste ne « put se soustraire au pouvoir des vainqueurs, « qui les tuèrent, comme des chiens opi- « niâtres qui, par entêtement, se laissent « tailler en pièces », plutôt que d'implorer la merci de leurs bourreaux.

Quand le jour éclaira ces braves indomptables, nos soldats entrèrent dans le marais, « ils en virent plusieurs groupes, assis tran-

« quillement ensemble, ils firent sur eux une
« décharge de leurs mousquets, qui conte-
« naient dix à douze balles de pistolets. Ils
« les pointaient en appuyant le canon de leurs
« fusils sur des branches d'arbres situées à
« quelques toises de ces malheureux. Ainsi,
« outre ceux qui furent trouvés morts, beau-
« coup d'autres furent tués et jetés dans le
« marais, sans qu'amis ou ennemis fissent
« attention à eux. »

Peut-on lire ce simple récit, sans admirer la résolution, la noble fierté et l'élévation d'esprit que déployèrent ces héros instruits par la nature, et qui semblaient les élever au-dessus des sentimens communs à l'espèce humaine? Quant les Gaulois s'emparèrent de Rome, ils trouvèrent les sénateurs couverts de leurs robes et assis avec une tranquille dignité dans leurs chaises curules. C'est dans cette attitude qu'ils souffrirent la mort sans résister, et même sans chercher à l'éviter. Cette conduite fut applaudie en eux comme noble et

magnanime ; dans les misérables Indiens, elle fut considerée comme une opiniâtreté. Combien sommes-nous dupes de la pompe et de l'appareil ! combien la vertu, revêtue de pourpre et assise sur le trône, est différente de la vertu dépouillée d'ornemens, qui périt obscurément dans la solitude !

Je ne veux pas m'arrêter davantage sur ce sombre tableau ; les tribus orientales n'existent plus depuis long-temps ; les forêts qui leur donnaient de l'ombrage ont été abattues, et il n'en reste d'autres traces dans les nombreux établissemens de la Nouvelle-Angleterre, que les noms Indiens que portent encore quelques villages ou quelques ruisseaux.

Tel sera tôt ou tard le sort des autres tribus qui avoisinent nos frontières, et qui sont quelquefois attirées hors de leurs bois pour prendre part aux guerres des Européens. Quelque temps encore, et ils seront détruits comme leurs frères. Les hordes qui existent

sur les rives du lac Huron et des rivières tributaires du Mississipi, disparaîtront comme les tribus qui peuplaient le Massachusets, le Connecticut et les bords du majestueux Hudson; comme cette race gigantesque qui habitait près du Pusquehanna; enfin, comme les nations variées qui florissaient non loin du Pattowmack et du Rappahanoc, et dans les forêts de la vaste vallée de Shénandoah.

Elles disparaîtront comme une vapeur de la surface de la terre; leur histoire sera ensevelie dans l'oubli; elle sera même inconnue dans les lieux qu'elles habitèrent; ou si quelques souvenirs fragiles leur surviventencore, malgré le cours des siècles, ce ne sera que dans les songes romantiques du poète, dont l'imagination voudra peupler les bois et les vallons, comme ceux de l'antiquité le sont par les faunes, les satyres et les sylvains.

Mais s'il se hasarde à s'étendre sur l'histoire obscure des outrages et des malheurs

de ces sauvages, s'il raconte comment ils furent envahis, opprimés, dépouillés; comment ils furent chassés de leurs demeures natales, et des sépulcres de leurs pères, comment ils furent poursuivis comme des bêtes féroces, et massacrés inhumainement, la postérité envisagera avec horreur et avec incrédulité ce récit, ou rougira d'indignation, en voyant la barbarie de ses ancêtres.

« Nous sommes forcés de reculer, disait « un vieux guerrier, jusqu'à ce qu'il nous « soit impossible d'aller plus loin. Nos « haches sont brisées, nos flèches nous sont « arrachées, nos feux sont presque éteints: « quelque temps encore, et l'homme blanc « aura cessé de nous persécuter; car nous « aurons cessé de vivre. »

NOËL.

Jadis, à Noël, un bon feu éloignait des châteaux les glaces et les frimats. Des viandes y étaient apprêtées pour les grands et les petits. Chacun engageait ses voisins, et les recevait d'une manière amicale; les pauvres même n'étaient pas repoussés des portes des manoirs. *Vieille chanson.*

RIEN n'exerce en Angleterre un charme aussi délicieux sur mon imagination que ces restes des coutumes sacrées et des réjouissances champêtres des anciens temps. Ils me rappellent les tableaux que je me créais souvent dans le printemps de ma vie, lorsque je n'avais encore vu le monde que dans mes livres, et que je le croyais entièrement tel que les poètes le dépeignaient. Ces usages conservent avec eux la couleur de ces siècles vertueux du premier âge, où les hommes,

peut-être aussi faux, avaient, je le crois, plus de patriotisme, étaient plus sociables et plus heureux qu'à présent. Je regrette de dire que ces coutumes s'affaiblissent de jour en jour; elles s'altèrent par le temps, mais encore plus par l'introduction des nouvelles modes. Elles ressemblent à ces morceaux pittoresques d'architecture gothique que nous voyons en ruine dans différens endroits du royaume, détruits en partie par les ravages des ans, et en partie confondus dans les additions et les altérations faites dans les temps modernes.

La poésie cependant s'attache avec une prédilection toute particulière à ces fêtes et à ces plaisirs champêtres, comme on voit le lierre étendre ses riches feuillages autour d'une arche gothique ou d'une tour qui s'écroule, et récompenser l'appui qu'il en reçoit en unissant ensemble leurs parties chancelantes et en les embaumant pour ainsi dire dans sa verdure.

Mais de toutes les anciennes fêtes, celle de

Noël excite les plus fortes et les plus douces émotions. Elle a un caractère de gaîté solennelle et sacrée qui s'unit à nos vertus sociales et répand dans nos cœurs une sainte et sublime joie. Le culte divin de cette époque est extrêmement tendre et touchant; il a rapport à l'histoire si belle de l'origine de notre foi et aux scènes pastorales qui ont entouré son berceau. Ce culte augmente en ferveur et en sublimité pendant toute la saison de l'Avent, jusqu'à ce qu'il éclate en entière allégresse avec le jour qui donna la paix et le bonheur aux hommes. Je n'imagine pas que la musique puisse produire sur mes affections morales un effet plus grand que celui que me cause, dans une cathédrale, un chœur nombreux et un orgue sonore, célébrant l'antienne de Noël, et remplissant tout le vaste édifice d'une harmonie triomphante.

C'est une coutume bien belle, tirée encore des anciens temps, que celle qui consacre ces fêtes, destinées à célébrer la naissance de la

religion de paix et d'amour, à la réunion de tous les membres d'une famille, qui rapproche de nouveau des cœurs unis par les liens du sang, mais que les intérêts, les plaisirs et les chagrins de la vie tendent continuellement à séparer; que cette coutume enfin qui rappelle tous les enfans qui sont dispersés dans le monde et qui errent isolément au loin pour les réunir autour du sein paternel, de ce foyer constant de tendresse, et qui les ramène ainsi parmi les souvenirs de leur enfance aux jours de leur jeunesse et de leurs amours.

Cette saison de l'année offre encore un charme particulier qui s'ajoute à celui des fêtes de Noël : dans les autres époques nous tirons une grande partie de nos jouissances des beautés mêmes de la nature. Nos sentimens nous échappent et se dissipent d'eux-mêmes à la vue d'un brillant paysage. Notre existence est alors extérieure et s'étend partout. Le chant des oiseaux, le murmure des ruisseaux, le souffle embaumé du printemps, les voluptueuses

douceurs de l'été, la pompe dorée de l'automne, la terre avec sa verte et raffraîchissante parure, le ciel avec sa vaste étendue d'un azur enchanteur, et la magnificence de ses nuages, tout nous plonge dans une muette mais délicieuse extase, et nous nous trouvons heureux dans cette surabondance de pures sensations.

Mais, au milieu de l'hiver, quand la nature dépouillée de ses charmes est enveloppée dans les replis de son linceuil de neige, nous sommes contraints de rechercher nos distractions dans nos ressources morales. L'horreur et la désolation des campagnes, la courte tristesse des jours et l'obscurité des nuits, en nous renfermant dans nos demeures, empêchent aussi nos désirs de s'étendre, et nous rendent plus vivement disposés à goûter les agrémens des réunions intérieures. Nos pensées sont plus concentrées, et nos sentimens d'amitié plus excités. Nous apprécions mieux les charmes de la société ; et la dépen-

dance réciproque où nous nous trouvons pour nos plaisirs, nous rapproche plus intimement. Le cœur appelle un cœur. Nous puisons nos plaisirs dans la source profonde de la tendresse humaine que nous recélons au fond de notre âme, et qui, en s'échappant, fournit le pur élément de la félicité domestique.

L'épaisse obscurité qui règne en dehors fait épanouir notre cœur, quand nous entrons le soir dans un appartement qu'éclairent de brillantes lumières et qu'échauffe un bon feu. Le foyer ardent y répand l'éclat et la chaleur d'un été artificiel, et sa lumière donne à chaque figure une expression plus amicale.

Où l'hospitalité offre-t-elle une physionomie plus bienveillante? où son sourire a-t-il plus de cordialité? où le regard modeste de l'amour est-il plus éloquent que près d'un foyer d'hiver? Et lorsque les courans du vent glacial grondent contre les murs, font retentir les portes lointaines, sifflent à travers les fenêtres et résonnent dans la cheminée, est-il quelque

chose de plus agréable que la sécurité paisible et assurée avec laquelle nous promenons nos regards autour d'un appartement commode, et sur les tableaux du bonheur intérieur ?

Les Anglais, par suite de leur grande prédilection pour les habitudes champêtres qui dominent dans toutes les classes de la société, ont toujours beaucoup aimé ces jours de fête et de réjouissance qui rompent agréablement le calme d'une existence rurale ; et autrefois ils observaient surtout exactement les coutumes religieuses et sociales du jour de Noël. Il est très-intéressant de lire dans quelques antiquaires même les détails arides qu'ils donnent de la gaîté, de la pompe burlesque et de l'abandon total à la joie et à la bonhomie avec lesquelles on célébrait cette fête. Il semblait qu'elle ouvrait à-la-fois toutes les portes et tous les cœurs: elle confondait ensemble le paysan et le pair, et animait tous les rangs d'une vive et généreuse ardeur de plaisirs et de bienveillance.

Les vieux murs des châteaux et des manoirs

retentissaient des cantiques de Noël, et leurs énormes tables gémissaient sous le poids des mets qu'offrait l'hospitalité. Les plus pauvres chaumières, ornées de vertes guirlandes de lierre et de houx, payaient leur tribut à cette fête. Le feu brillant qui lançait ses rayons à travers la croisée, invitait le voyageur à lever le loquet et à se joindre à la foule babillarde qui, confondue autour du foyer, cherchait à tromper la longueur de la soirée par des récits tirés d'anciennes légendes, et par les vieilles histoires souvent racontées à cette époque.

Les changemens opérés dans la bonhomie qui régnait dans les anciennes fêtes sont un des effets les plus tristes des rafinemens modernes. Ils ont totalement effacé les couleurs qui faisaient ressortir, et donnaient du ton à ces embellissemens de la vie. La société en a certainement reçu une surface plus douce et plus polie; mais aussi bien moins caractéristique. La plupart des réjouissances et des cérémonies de Noël n'existent plus, et, comme

le *sack* de Falstaff (1), sont devenues des sujets de recherches et de disputes parmi les commentateurs.

Elles florissaient dans ces temps pleins de nerf et de vigueur, où les hommes menaient une vie agreste, mais mâle, et dégagée de soucis; dans ces temps sauvages, mais pittoresques, qui ont fourni aux poètes et au théâtre la plus attachante variété de caractères et de manières. Le monde est devenu plus *mondain;* il offre plus de dissipation, mais moins de jouissances; les plaisirs se sont dispersés dans un ruisseau plus large, mais moins creux, et ils ont déserté plusieurs de ces canaux tranquilles et profonds dans lesquels ils coulaient délicieusement à travers la surface paisible de la vie domestique. La société a acquis un ton plus brillant et plus élégant, mais elle a perdu beaucoup de ces énergiques vertus locales, de son caractère

(1) Liqueur en usage autrefois en Angleterre.

ailées les heures de la nuit, est regardé, par les personnes du peuple comme l'annonce de cette fête sacrée !

« On rapporte que chaque fois que revient « l'époque où l'on célèbre la naissance de « notre Sauveur, l'oiseau de l'aurore chante « toute la nuit. On dit alors qu'aucun esprit « n'ose errer ; que les nuits sont sans dangers, « qu'aucune planète ne tombe ; qu'aucun en« chanteur ne réussit, et que les sorciers sont « sans pouvoir, tant cette époque est sainte et protégée ! »

Quel cœur pourrait rester insensible au milieu de cet appel général au bonheur, de ce trouble des esprits, et de cette confusion d'affections qui s'élèvent à cette époque. C'est vraiment la saison de la régénération des attachemens, la saison qui allume, non-seulement le feu de l'hospitalité dans les maisons, mais encore la flamme divine de la charité dans les cœurs. Le tableau de nos premières amours vient encore, à travers les déserts stériles des

années, se présenter tout brillant à notre imagination; et nos attachemens de famille, ainsi mêlés avec le souvenir de nos joies domestiques, raniment nos esprits abattus, comme on voit quelquefois le vent d'Arabie apporter la fraîcheur des rives lointaines au pélerin accablé du désert.

Etranger et passager comme je l'étais sur cette terre, bien qu'aucun foyer ne dût briller pour moi, qu'aucun toit hospitalier ne dût m'offrir son abri, et qu'aucune main amicale ne dût venir serrer la mienne sur le seuil de la porte, cependant je sentis l'influence de la saison pénétrer dans mon âme par les regards pleins de joie de tous ceux qui m'entouraient. Certainement le bonheur, comme la lumière du ciel, a une propriété de réflection, et toute physionomie, animée par le sourire brillant d un bonheur innocent, est comme un miroir qui nous transmet les rayons d'une éclatante et suprême bienveillance. Celui qui peut éviter avec froideur la

contemplation du bonheur de ses compagnons, qui peut se retirer sombre et chagrin dans la solitude, quand tout ce qui l'environne respire la joie, peut avoir ses instans de fortes émotions et de plaisirs égoïstes; mais il est dépourvu de ces sympathies naturelles qui font le charme d'un joyeux *Noël*.



LA VEILLE DE NOËL.

> S. François et S. Benoît, protégez cette maison contre les enchanteurs, les démons et le lutin si connu sous le nom du *bon Robin* ; préservez-la des mauvais génies, des fées, des belettes, des rats et des furets, depuis la cloche du soir jusqu'à celle de matines CARTWRIGHT

IL faisait un beau clair de lune, mais la soirée était excessivement froide. Notre voiture roulait avec rapidité sur la terre gelée. Le postillon ne cessait de faire claquer son fouet : ses chevaux étaient presque toujours au galop. Il sait où il va, me dit en riant mon compagnon de voyage; il est pressé d'arriver, afin de profiter des réjouissances et de la bonne chère des domestiques de la maison. Mon père est un zélé partisan des vieux usages, et se fait gloire de conserver encore quelques restes de l'an-

tique hospitalité anglaise. C'est un assez bon modèle des anciens gentilshommes de campagne, dont les vertus ne se rencontrent plus que rarement de nos jours; car nos riches modernes passent une si grande partie de leur temps à la ville, et les nouvelles modes se répandent tellement dans les campagnes, que les traits vigoureux et caractéristiques de l'ancienne vie rurale sont presque entièrement effacés.

Mon père prit donc pour guide, dans sa jeunesse, les écrits de l'honnête Peacham (1), au lieu de ceux de Chesterfield. Il s'est persuadé qu'il n'y a pas d'existence plus véritablement honorable et plus digne d'envie que celle d'un gentilhomme de campagne vivant sur l'héritage de ses aïeux; de sorte qu'il passe tous ses jours dans ses biens. C'est un des fermes soutiens des vieilles réjouissances cham-

(1) Le *Parfait Gentilhomme*. Par Peacham. 1622.

pêtres et de l'observance des fêtes. Il a lu avec soin tous les auteurs anciens et modernes qui ont écrit sur ce sujet. Mais ses ouvrages favoris sont ceux qui ont paru il y a au moins deux cents ans, et qui, selon lui, sont faits dans un esprit plus véritablement anglais que tous ceux qui leur ont succédé. Quelquefois il regrette de n'être pas né deux siècles plus tôt, à l'époque où l'Angleterre n'était qu'elle-même, et avait ses mœurs et ses coutumes particulières. Sa demeure étant assez éloignée de la grande route, et située dans une partie retirée de la campagne, où il n'existe aucune rivalité de voisinage, il goûte le plus grand bonheur que puisse avoir un Anglais, celui de suivre le penchant de son caractère sans être contrarié. Comme il est le représentant de la plus ancienne famille du pays, et qu'il compte la plus grande partie des paysans au nombre de ses tenanciers, il jouit d'une grande considération, et n'est généralement connu que sous la dénomination de l'*écuyer*, titre qui a

été accordé au chef de la famille depuis un temps immémorial. Je crois convenable de vous donner ces détails sur mon vieux et respectable père, afin de vous préparer à de petites originalités qui, sans cela, pourraient vous paraître absurdes.

Après avoir roulé quelque temps le long des murs d'un parc, la voiture s'arrêta enfin devant la grille du château. Elle avait toute la pesante magnificence du vieux style, et était composée de barreaux de fer, dont les sommets étaient bizarrement ornés de desseins, de fleurs et de feuilles. Les énormes piliers carrés qui supportaient la porte étaient surmontés par l'écusson de la famille; et la loge du portier qui les avoisinait, était entourée de sombres sapins, et presque ensevelie dans un massif d'arbres.

Le postillon fit résonner une grosse cloche, qui, retentissant à travers l'air condensé par le froid, excita au loin les aboiemens des chiens, dont le manoir semblait avoir une garnison.

Une vieille parut aussitôt à la grille : comme les rayons de la lune l'éclairaient fortement, j'aperçus une petite femme habillée dans le goût le plus antique. Elle portait un corsage et un tablier extrêmement propres ; et ses cheveux argentés étaient renfermés sous un bonnet d'une blancheur éclatante. Elle arrivait en faisant des révérences, et en donnant mille preuves de la joie véritable qu'elle éprouvait en voyant son jeune maître. Son mari était absent ; il faisait au château la veille de Noël avec les domestiques, qui ne pouvaient la passer sans lui ; car il excellait dans l'art de chanter des couplets et de raconter des histoires.

Mon ami me proposa de descendre pour nous rendre, à travers le parc, jusqu'à la maison qui n'était qu'à une petite distance, et de nous faire suivre par la voiture. Nous marchions le long d'une noble avenue d'arbres, dont les branches dépouillées de feuilles réfléchissaient les rayons de la lune, qui par-

courait la vaste voûte d'un ciel sans nuage. La pelouse qui s'étendait devant nous, couverte d'une légère couche de neige, étincelait çà et là comme une glace de cristal; et une vapeur légère et transparente qui s'élevait dans le lointain, au-dessus de la surface de la terre, menaçait d'envelopper bientôt tout l'horizon.

Mon camarade regardait avec transport tout ce qui l'environnait. Que de fois, s'écriait-il, j'ai parcouru en bondissant de joie cette avenue, lorsque dans les temps de vacances je revenais de mon collége à la maison! Combien de fois, dans mon enfance, ai-je joué sous ces mêmes arbres ! Je ressens pour eux cette espèce de respect filial que nous éprouvons pour tout ce qui a protégé nos premières années. Mon père fut toujours très-exact à nous rassembler autour de lui dans les fêtes et dans les réunions de famille. Il aimait à diriger et à surveiller nos jeux avec ce soin que beaucoup de parens mettent à suivre les études de leurs enfans. Il exigeait surtout que nous sui-

vissions les anciennes réjouissances anglaises, d'après les coutumes primitives. Il consultait les vieux auteurs, et recherchait des autorités pour chacune d'elles. Heureux plaisirs ! je vous jure que jamais il n'exista de pédanterie aussi excusable. Il entrait dans la politique du bon et vieux gentilhomme de nous faire chérir la maison paternelle au-dessus de tout dans le monde ; et je regarde ce sentiment de prédilection, pour le toit de nos ancêtres, comme le présent le mieux choisi que des parens puissent faire à leurs enfans.

Nous fûmes interrompus par les aboiemens d'une troupe de chiens de toutes les espèces et de toutes les tailles, parmi lesquels on voyait des métis, des bassets, des chiens courans et des roquets; le bruit de la cloche, et le roulement de la voiture les avaient troublés, et ils arrivaient à travers le parc, en courant et en aboyant. Au son de la voix de mon compagnon, les hurlemens se changèrent aussitôt en démonstrations de joie; et

il fut bientôt entouré, et presque renversé par les caresses de ces fidèles animaux.

Nous arrivâmes alors devant l'antique demeure de la famille; elle était en partie cachée dans l'obscurité, et en partie éclairée par les rayons de la lune. C'était un édifice irrégulier d'une certaine grandeur, et composé de divers genres d'architecture; une des ailes était évidemment fort ancienne, ayant de lourdes et basses croisées en ogives, entourées de lierre, à travers lequel on voyait étinceler de petits carreaux à facettes : le reste du bâtiment etait dans le style français du temps de Charles II, et avait été ainsi réparé et altéré, à ce que me dit mon ami, par un de ses ancêtres, qui revint avec ce monarque lors de sa restauration.

Le terrain devant le château était, suivant l'ancienne mode, divisé en parterres de fleurs bien symétriques, coupé par des rangées d'arbres artistement taillés, orné de terrasses élevées, de lourdes balustrades en pierre,

d'une ou deux statues en plomb, et d'un jet d'eau. Le vieux gentilhomme était extrêmement soigneux de conserver ces antiques décorations dans tout leur caractère primitif. Il admirait ce genre de jardin, qui avait un air de magnificence, de noblesse et de grandeur qui convenait à une bonne et ancienne famille. Cette imitation si vantée de la nature dans les jardins modernes était née, selon lui, avec les nouvelles idées républicaines, mais ne pouvait s'allier avec un gouvernement monarchique, et provenait du système de nivellement.

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette introduction de la politique dans la manière de faire un jardin; mais en même-temps je témoignai quelques craintes de trouver le vieux gentilhomme très-intolérant dans ses opinions. Frank m'assura cependant que c'était là le seul sujet sur lequel il eût jamais vu son père se mêler de politique; et il croyait que cette observation lui avait été

suggérée par un membre du parlement, qui avait autrefois passé quelques semaines chez lui. L'écuyer recevait avec empressement tous les argumens qui pouvaient défendre ses arbres taillés, et ses vieilles terrasses si souvent attaquées par les modernes jardiniers paysagistes.

En approchant du château, nous entendîmes le son de la musique, et de temps en temps de bruyans éclats de rire qui partaient d'une des extrémités du bâtiment. Ce bruit, me dit Bracebridge, doit provenir de l'appartement des domestiques, auxquels l'écuyer permet et procure une grande quantité de réjouissances pendant les douze jours de Noël, pourvu cependant que toutes les choses soient exécutées conformément aux anciens usages. Ils s'amusent donc à jouer aux vieux jeux de colin-maillard, de la main-chaude, et ils brûlent la bûche et la chandelle de Noël suivant les premiers rites. Ils accrochent encore le buisson avec ses graines blanches,

au grand péril de toutes les jolies filles (1).

Les domestiques étaient tellement occupés de leurs amusemens, que nous sonnâmes plusieurs fois avant de pouvoir nous faire entendre. Notre arrivée étant annoncée, l'écuyer vint au-devant de nous pour nous recevoir; il était accompagné de ses deux fils; l'un était un jeune officier de l'armée, alors en congé, et l'autre un jeune étudiant d'Oxford, qui arrivait précisément de l'université. L'écuyer était un beau vieillard plein de vigueur, dont les cheveux blancs tombaient autour d'un visage vermeil, sur lequel un physionomiste, prévenu comme je l'étais, pouvait facilement distinguer un singulier mélange d'originalité et de bienveillance.

Cette rencontre de famille fut vive, et pleine

(1) On pend encore dans les fermes et dans les cuisines, un arbrisseau sous lequel les jeunes gens ont le privilége d'embrasser les jeunes filles, en arrachant à chaque fois un grain du buisson. Lorsque l'arbrisseau est entièrement dépouillé, le privilége cesse.

de tendresse ; la soirée étant avancée, l'écuyer ne voulut pas nous permettre de quitter notre costume de voyage, et nous présenta de suite à la société, qui était assemblée dans une vaste salle gothique. Cette réunion était composée des différentes branches de la nombreuse famille ; on y voyait la proportion ordinaire de vieux oncles et de vieilles tantes, de respectables dames mariées, de vieilles filles surannées, de jeunes cousines campagnardes au teint vermeil, de jeunes adolescens, dont le menton commençait à se couvrir de barbe, et d'écoliers aux yeux malins. Ils étaient tous occupés de différentes manières : les uns jouaient aux cartes, d'autres causaient autour du feu ; à l'extrémité de la salle on voyait un groupe de jeunes enfans de différens âges, et de différentes tailles, qui se livraient à divers amusemens ; enfin, une profusion de chevaux de bois, de petites trompettes, de poupées déchirées, laissaient encore apercevoir les traces d'une troupe d'autres plus petits espiègles qui, après une

joyeuse journée, avaient été enlevés pour goûter le sommeil d'une nuit paisible.

Pendant que Bracebridge et ses parens se faisaient de mutuelles félicitations, j'eus le loisir d'examiner l'appartement. J'ai dit que c'était un salle gothique; elle avait certainement été telle jadis, et l'écuyer s'était efforcé de lui rendre quelque chose de son genre primitif. Au-dessus du lourd chambranle de la cheminée était suspendu le portrait d'un guerrier armé de pied en cap, et monté sur un cheval blanc; du côté opposé était un casque, une lance, un bouclier; et un énorme bois de cerf, fixé dans le mur, servait à accrocher les chapeaux, les fouets et les éperons : enfin on voyait dans un coin des fusils de chasse, des lignes pour la pêche, et d'autres objets semblables. L'ameublement était de la lourde façon des premiers siècles, bien qu'on y eût ajouté quelques modernes articles d'agrément, et que le plancher en chêne eût été recouvert d'un tapis; de sorte que l'ensemble offrait un singulier mélange de salle gothique

et de nouveau salon. On avait retiré la grille de la haute et profonde cheminée, afin de faire place à un feu de bois, au milieu duquel une immense solive enflammée répandait une masse énorme de chaleur et de lumière ; c'était, à ce que je compris, le *yule-clog* (1), que l'écuyer était surtout exact à faire apporter, suivant l'ancien usage.

C'était vraiment un tableau charmant que de contempler l'écuyer assis dans son fauteuil héréditaire, au coin du foyer hospitalier de ses ancêtres : il promenait ses regards autour de lui, et, semblable à un soleil bienfaisant, répandait la joie et le bonheur dans

(1) Le yule-clog est une grande pièce de bois, quelquefois la racine d'un arbre, que l'on apporte en grande cérémonie dans la maison, la veille du jour de Noël ; on le place dans la cheminée et on l'allume ensuite avec les tisons du clog de l'année précédente. Pendant qu'il brûle, on boit, on chante et on raconte des histoires. Quelquefois on ajoute au clog des chandelles de Noël ; mais dans les chaumières, la seule lumière provient de la vive flamme du feu de

tous les cœurs ; le chien même étendu à ses pieds, chaque fois qu'il changeait de position, fixait son maître avec tendresse, battait le plancher de sa queue, puis s'allongeait de nouveau pour se rendormir plein de confiance dans l'amitié et la protection qui lui étaient accordées.

Il existe dans la véritable hospitalité une certaine émanation du cœur qu'on ne peut définir, mais que l'on éprouve de suite, et qui met aussitôt un étranger à son aise. Je n'étais assis que depuis quelques minutes

---

bois. Le yule-clog doit brûler toute la nuit ; s'il vient à s'éteindre, c'est un signe de mauvais augure.

On brûle encore le yule-clog dans plusieurs fermes et dans quelques cuisines de l'Angleterre, particulièrement dans le nord. Les paysans y rattachent un grand nombre de superstitions. Si une personne louche ou ayant les pieds nus se présente à la maison pendant qu'il brûle, cela est considéré comme un mauvais présage. Le charbon provenant du yule-clog se garde avec soin pour allumer le feu de Noël de l'année suivante.

près du foyer respectable du vieux et digne chevalier, qu'il me semblait déjà que j'étais autant de la maison que si j'eusse fait partie de sa famille.

On annonça le souper peu de temps après notre arrivée. Il était servi dans une vaste pièce, lambrissée de chêne, et dont les panneaux étaient soigneusement cirés. Elle était entourée de plusieurs portraits de famille, ornés de branches de lierre et de houx.

Outre les lumières ordinaires, deux grands cierges, nommés chandelles de Noël, entourés de guirlandes, étaient placés sur un haut buffet, bien poli, parmi la vaisselle de famille. La table était abondamment fournie de mets substantiels, mais l'écuyer mangea d'une bouillie faite avec du froment délayé dans du lait, et mêlé avec de riches épices. Ce plat était autrefois en usage dans les veilles de Noël. Je me trouvai heureux de voir sur la table mon vieux mets favori, le *minced-pie* (1).

(1) Sorte de pâté qu'on a coutume de manger en Angleterre le jour de Noël. (*Note du traducteur.*)

Comme il était parfaitement dans l'étiquette du jour, je n'eus pas à rougir de ma prédilection, et je lui fis un accueil aussi tendre qu'à une ancienne et agréable connaissance.

La gaîté de la compagnie fut excitée encore par les originalités d'un personnage singulier, auquel Bracebridge s'adressait toujours en l'appelant avec affectation maître Simon : c'était un petit homme pincé, ayant bien l'air d'un vieux garçon. Son nez avait la forme d'un bec de perroquet ; et ses joues, marquées par la petite-vérole, étaient aussi jaunes qu'une feuille atteinte par la gelée d'automne. Son regard vif et prompt avait une expression plaisante et joviale, à laquelle on ne pouvait résister. C'était évidemment le bel esprit de la maison, fécond en fines plaisanteries et en propos galans avec les dames. Il procurait à la société un plaisir infini par le récit d'anciennes anecdotes que mon ignorance sur les histoires de la famille m'empêchait malheureusement de goûter.

Pendant tout le temps que dura le souper,

il parut se faire un véritable plaisir de jeter une jeune fille, placée près de lui, dans l'agonie que lui causait l'envie qu'elle avait d'éclater de rire, malgré la crainte et les regards réprobateurs de sa mère, qui était vis-à-vis d'elle. Il était vraiment l'idole des jeunes gens, qui riaient à tout ce qu'il disait ou faisait, et à chaque expression de sa physionomie. Je ne m'étonnais pas qu'il parût à leurs yeux un miracle de perfection ; il était capable d'imiter Punch et Indy (1). Il savait, au moyen d'un bouchon noirci et d'un mouchoir de couleur, donner à sa main la figure d'une vieille femme; il découpait une orange en formes si plaisantes que tous les jeunes gens étaient prêts d'étouffer d'éclats de rire.

Bracebridge me mit bientôt au courant de son histoire : il me dit que c'était un vieux garçon possédant une petite fortune indépendante, qui, au moyen d'une économie judicieuse, suffisait à ses besoins. Il errait au mi-

(1) Noms de paillasses anglais.

lieu de sa famille comme une comète vagabonde dans son orbite, visitant tantôt une branche, et tantôt une autre qui en était très-éloignée, ainsi que cela a souvent lieu en Angleterre parmi les hommes qui ont une famille nombreuse et une fortune médiocre. Il était doué d'une grande disposition à la gaîté; toujours prêt à jouir du moment présent; et son fréquent changement de demeure et de société le préservait de ces habitudes incommodes qui viennent assaillir si impitoyablement les vieux garçons.

Il possédait à fond l'histoire de sa famille; était versé dans la généalogie, et connaissait toutes les alliances des Bracebrigde, ce qui le rendait le favori de tous ses vieux parens; il était enfin l'agréable de toutes les dames âgées, de toutes les filles surannées, près desquelles il passait généralement pour un jeune homme. C'était aussi le directeur des plaisirs des enfans; de sorte que, dans le monde où vivait M. Simon Bracebridge, il n'y avait pas un être aussi populaire que lui.

Depuis quelques années il demeurait presque toujours chez l'écuyer, dont il était devenu le *factotum*, et dont il était surtout aimé par le rapport qui régnait entre leurs caractères, relativement au respect pour le vieux temps, et parce que dans toutes les circonstances il avait toujours présens à la mémoire quelques refrains d'une ancienne chanson qui s'y adaptaient. Nous eûmes bientôt un échantillon de ce dernier talent; car nous ne fûmes pas plutôt sortis de table, et on n'eut pas plutôt apporté les vins épicés et les autres boissons particulières à cette fête, qu'on demanda à maître Simon une bonne vieille chanson de Noël. Il réfléchit quelques instans; puis avec le regard étincelant et une voix qui n'était pas trop mauvaise, si ce n'est qu'elle prenait souvent le fausset, et qu'elle ressemblait alors aux sons qui s'échappent d'un tuyau fêlé, il se mit à chanter cette ancienne et joyeuse chansonnette :

« Maintenant que Noël est arrivé, battons
« du tambour, rassemblons tous nos voisins,

« et quand ils arriveront, donnons-leur une « si bonne chère, qu'ils oublient le vent et « l'hiver. »

Le souper avait disposé tout le monde à la gaîté. On fit venir un vieux joueur de harpe de l'appartement des domestiques, où il avait passé la soirée, et où, suivant toute apparence, il s'était bien régalé avec la bière de l'écuyer. C'était, à ce que j'appris, un des parasites de la maison ; et bien qu'il habitât ostensiblement dans le village, cependant on le trouvait plus souvent dans la cuisine de l'écuyer que chez lui. Le vieux gentilhomme aimait beaucoup à entendre la harpe dans son château.

La danse, comme presque toutes les danses après souper, fut très-gaie. Plusieurs personnes âgées s'y joignirent, et l'écuyer y figura avec une dame, qu'il assurait avoir fait danser à toutes les fêtes de Noël, depuis environ un demi-siècle. Maître Simon, qui semblait être une sorte de chaînon intermédiaire entre le vieux temps et le temps moderne, mais dont

les talens cependant étaient toujours un peu dans le genre antique, se piquait évidemment d'amour-propre dans sa danse, et s'efforçait d'attirer les suffrages au moyen de ses pirouettes, de ses rigodons et des autres grâces de l'ancienne école. Mais malheureusement il avait choisi pour danseuse une petite pensionnaire pétulente qui, par sa fougueuse vivacité, dérangeait sa roideur, et déconcertait les graves efforts qu'il faisait pour atteindre à l'élégance..... Tels sont les assemblages mal assortis auxquels les vieux garçons sont exposés.

L'étudiant d'Oxford avait au contraire pris pour danseuse une de ses tantes, vieille fille à laquelle le jeune étourdi racontait avec impunité mille espiégleries. Il possédait une foule de tours malins ; et son plus grand plaisir était de tracasser ses tantes et ses cousines ; mais néanmoins il était, comme tous les jeunes écervelés, le favori des dames.

Le couple le plus intéressant était celui composé de l'officier et d'une jeune pupille de l'écuyer, beauté timide, âgée de seize ans. D'a-

près quelques regards tendres et modestes que je surpris dans le cours de la soirée, je soupçonnai qu'il s'élevait quelques sentimens de tendresse entre les deux jeunes gens. Le militaire était, à la vérité, précisément le héros qu'il fallait pour captiver une jeune personne romanesque. Grand, élancé, bien fait, il avait, comme presque tous les officiers de nos jours, acquis divers petits agrémens. Il parlait français et italien, dessinait le paysage, chantait passablement, dansait avec grâce, et, par-dessus tout, avait été blessé à Waterloo.... Quelle est la jeune personne de seize ans, bien versée dans la poésie et les romans, qui aurait pu résister à un modèle si parfait de chevalerie ?

La danse terminée, il prit une guitare, et, s'appuyant contre le vieux marbre de la cheminée, dans une attitude qui me parut étudiée, il commença le petit air français du troubadour; mais l'écuyer se récria que la veille de Noël il ne pouvait y avoir de beau que du bon et vieil anglais. A cette réflexion

le jeune ménestrel leva les yeux pendant quelques minutes, comme s'il faisait un effort pour se rappeler quelque chose; puis, préludant sur un autre ton, il nous chanta, avec un air charmant de galanterie, *the night-piece à Julie*, par Herrick.

Soit que le chant fût ou non appliqué à la belle Julie (j'appris que c'était ainsi que se nommait la jeune danseuse), elle parut bien innocente de toute application; car elle ne regarda jamais le chanteur, et tint constamment ses yeux baissés. Son visage était, il est vrai, couvert d'une charmante rougeur, et son sein palpitait légèrement; mais cette émotion était sans doute causée par l'exercice de la danse; telle était son indifférence qu'elle s'amusa pendant ce temps à mettre en morceaux un bouquet de fleurs choisies, et qu'il fut entièrement dispersé sur le tapis avant que la chanson fût terminée.

La société se sépara alors pour aller se coucher; on se serra la main avec la cordialité de l'ancienne mode. Quand je traversai

le salon pour me rendre dans ma chambre à coucher, les charbons enflammés du yule-clog jetaient encore une faible lueur, et si nous n'avions eté à l'époque où *nul esprit n'ose errer*, je me serais trouvé tenté de m'esquiver à minuit de ma chambre pour voir si les sorcières ne venaient pas se réjouir autour de ce foyer antique.

Mon appartement était situé dans l'ancienne partie de la maison. Son pesant ameublement aurait pu être fabriqué dans le temps des géans; les murs étaient lambrissés et surmontés de corniches singulièrement façonnées, où l'on voyait un mélange bizarre de fleurs et de figures grotesques. Des portraits à mines rébarbatives semblaient me regarder d'une manière sinistre. Le lit, d'un damas riche, bien que passé, était surmonté d'un baldaquin élevé, et placé dans une alcove, vis-à-vis une croisée basse et gothique.

Je venais de me coucher quand j'entendis le son d'une musique, qui semblait précisément partir de dessous mes fenêtres; j'écoutais,

et je découvris que c'était une sérénade donnée par un village voisin. Les musiciens faisaient le tour de la maison en jouant sous les croisées. J'avais ouvert mes rideaux pour les entendre plus distinctement, les rayons de la lune, pénétrant par le haut de ma fenêtre, éclairaient une portion de mon antique appartement; la musique en s'éloignant devint de plus en plus aérienne, elle semblait s'accorder avec le repos de l'astre de la nuit. J'écoutais..... j'écoutais encore, les sons devinrent de plus en plus doux et lointains: comme ils s'évanouissaient graduellement, ma tête tomba sur l'oreiller, et je m'endormis profondément.

FIN DU PREMIER VOLUME.

SEP 9	OCT 13	1/26/21
SEP 10	10/18/20	
SEP 11	OCT	JAN 1921
SEP	DEC 2 1920	
SEP	DEC	JAN 22 1921
	DEC	3/2
SEP 2 1920		FEB 2 1921
	DEC 2	FEB 28 1921
SEP 23 1920	JAN 8 1921	
SEP 2		3/9/21
	JAN 17 1921	
2 1920	3/2	
		APR
OCT 5		23 1921
OCT 8 1920		APR 25 1921
OCT 9		MAY 4 1921

